

# Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°92 JUILLET-OCTOBRE 2015

## Allemagne attaque la Belgique, la Hollande et le Luxembourg

La brutale agression n'a été précédée d'aucun ultimatum, d'aucune démarche diplomatique

### La Belgique fait appel à la France et à l'Angleterre

Les troupes franco-britanniques sont en marche

*Vive le Roi!  
Vive la Belgique!*

Le nouveau crime est consommé.

Renouvelant son odieuse agression de 1914, l'Allemagne attaque la Belgique indépendante et loyale, sous prétexte qu'une invasion alliée était imminente à sa frontière occidentale.

Les voisins, les Français et les Hollandais du Grand-Duché de Luxembourg, ne sont pas responsables de ce crime.

Le souci d'observer la neutralité scrupuleuse, notre tradition sacrée, le respect de nos engagements, nous ont fait signer une ligne de neutralité.

Le crime allemand nous a plongés dans une situation embarrassante.

La Belgique, qui a toujours été une amie et une alliée de la France, se trouve ainsi en danger.

Nous répondons à l'appel de la Belgique.

C'est notre honneur qui est en jeu.

Nous résisterons jusqu'au bout.

Notre appel aux Alliés a été entendu. Leurs troupes accourent à notre aide.

Tous les Belges se serrent autour du Roi pour la défense de la Patrie.



LE ROI LEOPOLD.

### Le crime allemand

L'agression qui a été commise hier par l'Allemagne contre la Belgique, la Hollande et le Luxembourg, est un crime de guerre.

Le gouvernement de Berlin a déclaré que l'Allemagne avait le droit de traverser la Belgique pour attaquer la France.

Le gouvernement de Berlin a déclaré que l'Allemagne avait le droit de traverser la Hollande pour attaquer la France.

Le gouvernement de Berlin a déclaré que l'Allemagne avait le droit de traverser le Luxembourg pour attaquer la France.

Le gouvernement de Berlin a déclaré que l'Allemagne avait le droit de traverser la Belgique, la Hollande et le Luxembourg pour attaquer la France.

### L'AGRESSION

Des aérodromes ont été bombardés

Les Allemands ont bombardé hier les aérodromes de la Belgique et de la Hollande.

Les Allemands ont bombardé hier les aérodromes de la Belgique et de la Hollande.

Les Allemands ont bombardé hier les aérodromes de la Belgique et de la Hollande.

**Attention aux parachutistes et aux saboteurs**

Les Allemands ont largué hier des parachutistes et des bombes incendiaires sur la Belgique et la Hollande.

Les Allemands ont largué hier des parachutistes et des bombes incendiaires sur la Belgique et la Hollande.

### L'Aide des Alliés

Les troupes alliées ont commencé hier à entrer en Belgique et en Hollande.

Les troupes alliées ont commencé hier à entrer en Belgique et en Hollande.

### Les attaques aériennes

Les avions allemands ont bombardé hier les villes de la Belgique et de la Hollande.

Les avions allemands ont bombardé hier les villes de la Belgique et de la Hollande.

**Avec la participation de :**

- Eddy De Bruyne, Jean-Yves Goffi, Jean-Louis Marichal, Prosper Vandembroucke, Grégory Haffringues

BRUXELLES VILLE OUVERTE

Le Gouvernement décrète la

ISSN 2267-0785 0,00 €





## Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

## Rédaction

**Responsable d'Édition :** Prosper Vandenbroucke

**Rédacteur en Chef :** Vincent Dupont

**Conseillers de rédaction :** Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

**Responsable communication et partenariats :** Jean Cotrez

**Premières Corrections :** Pierre Guiraud

**Relecture et correction définitive :** Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureaux

**Infographie et Mise en pages :** Frédéric Bonnus

**Rubrique Commémoration :** Marc Taffoureaux

**Responsable rubriques :** Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

### Contacts :

**Forum :** [contact@39-45.org](mailto:contact@39-45.org)

**Histomag :** [histomag@39-45.org](mailto:histomag@39-45.org)

### Web :

**Forum :** <http://www.39-45.org>

**Histomag :** <http://www.39-45.org/histomag>



Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

- 3 **Editorial** (Vincent Dupont)
- 4 **Hommage à Jean-Louis Crémieux-Brilhac** (Jean Cotrez)

## Le Dossier :

La Belgique dans la Seconde Guerre mondiale

- 12 **Et la neutralité de la Belgique ?** (Vincent Dupont)
  - 18 **Uniformologie des forces belges** (Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo)
  - 24 **La ligne KW Belge** (Jean Cotrez)
  - 30 **La campagne des 18 jours** (Prosper Vandenbroucke)
  - 45 **La force publique dans la guerre** (Prosper Vandenbroucke)
  - 53 **Les Belges dans la RAF** (Prosper Vandenbroucke)
  - 57 **Un as Belge, « Van Lierde »** (Grégory Haffringues)
  - 62 **Le recrutement dans les stalags et les oflags en faveur de la légion Wallonie** (Eddy De Bruyne)
  - 91 **La 27.SS-Freiwilligen-Grenadier division Langemarck** (Alexandre Sanguedolce)
  - 100 **Les volontaires belges dans la Luftwaffe** (Grégory Haffringues)
  - 102 **La brigade Piron** (Jean-Louis Marichal)
  - 117 **La question Royale** (Prosper Vandenbroucke)
- 
- 121 **Résistance et brosse à dents** (Xavier Riaud)
  - 123 **L'opération Regenbogen** (Nicolas Moreau)
  - 126 **Le Deutschland/Lützwolf** (Patrick Fleuridas)
  - 137 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



## La couverture

Sur une idée originale de Prosper. Une d'un journal Belge d'époque en fond.



WWW.39-45.ORG  
**Le Monde en Guerre**

LE FORUM DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE





Après les récentes disparitions d'hommes comme Bob Maloubier ou Jean-Louis Crémieux-Brilhac, figures de la France Libre, l'entrée de Germaine Tillion, Geneviève Anthonioz-De Gaulle, Jean Zay et Pierre Brossolette au Panthéon, nous pouvons constater que si les témoins de ce

conflit qui nous intéresse tant disparaissent peu à peu, la mémoire collective n'oublie pas le courage et l'exemple qu'ils ont motivé. Mais derrière ces hommes et ces femmes illustres il reste encore de nombreux témoins de la guerre, qui ont chacun leur histoire aussi riche l'une que l'autre mais qui eux aussi disparaissent malheureusement peu à peu : ce sont nos pères, nos mères, nos grands-pères et nos grands-mères.

Leur mémoire parfois défaillante que nous écoutons depuis notre enfance, parfois d'une seule oreille – la jeunesse peut être bien ignorante hélas ! – ne doit pas être considérée comme insignifiante, loin de là. Tant que leur santé le permet encore mais aussi parce que nous le pouvons – chaque téléphone est aussi un dictaphone de nos jours – il nous appartient de recueillir le plus souvent possible leurs souvenirs afin qu'ils perdurent et puissent être transmis pour une meilleure connaissance du conflit aux prochaines générations. Nous avons cette chance que chacun de nous puisse apporter sa pierre à la mémoire collective, saisissons-la tant qu'il est temps et au prochain repas de famille demandez leur de parler, enregistrez-les, n'orientez qu'avec parcimonie le récit de leurs souvenirs et vous obtiendrez une source inestimable. Elle-même fidèle à sa volonté de transmettre et faire connaître ce qui peut être oublié dans ce conflit, la rédaction de l'Histomag 39-45 a souhaité continuer sa série d'étude sur les petits pays peu étudiés en abordant aujourd'hui la Belgique dans la guerre.

Aussi après avoir parcouru l'hommage que nous avons voulu rendre à Jean-Louis Crémieux-Brilhac ainsi que le reportage présentant nos récentes – et passionnantes ! – journées du forum, nous tenterons d'étudier plus en détail ce que fut la Belgique pendant le second conflit mondial. C'est tout d'abord votre serviteur qui tentera de résumer que ce fut la neutralité belge à l'approche du conflit, avant que Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo ne nous présentent l'uniformologie des forces belges.

Jean Cotrez nous parlera ensuite de la ligne KW et pour plus de réalisme, c'est non pas à travers un article mais le récit d'un combattant belge, Jules Loxhay, que vous pourrez en apprendre plus sur la campagne des 18 jours. Nous redécouvrirons ensuite ce que fut la force publique du Congo belge et sa participation au conflit grâce à Prosper Vandembroucke. Ce dernier nous présentera également les belges qui ont servi dans la RAF avant que Grégory Haffringues ne s'attarde justement sur l'as belge Van Lierde. Non loin de là, sur le continent ravagé par la guerre, la guerre continuait, et Eddy De Bruyne nous livrera

une étude approfondie du recrutement mené pour la légion Wallonie dans les stalags et oflags. Nous resterons d'ailleurs dans la collaboration armée puisqu'Alexandre Sanguedolce nous présentera quant à lui la division SS Langemarck avant que Grégory Haffringues ne s'arrête sur quelques volontaires belges ayant rejoint la Luftwaffe. Nous reviendrons sur la Belgique au moment de la Libération avec un récit des périples de la Brigade Piron par Jean-Louis Marichal et pour finir c'est la question royale qui nous sera présentée par Prosper Vandembroucke.



Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi un article sur l'opération Regenbogen par Nicolas Moreau avant que Xavier Riaud ne nous parle des résistants dans le kommando de Heinkel. Patrick Fleuridas nous fera découvrir l'histoire du navire de guerre Deutschland devenu Lützow. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de vous recommander.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !

## Jean-Louis Crémieux-Brilhac

par Jean COTREZ

**I**l n'est pas dans les habitudes du HM de faire des nécrologies mais nous faisons une exception pour Jean-Louis Crémieux-Brilhac, décédé le 8 avril dernier à l'âge de 98 ans pour plusieurs raisons. D'abord l'actualité récente avec la panthéonisation de Germaine Tillon, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Jean Zay et Pierre Brossolette contemporains de Mr Crémieux-Brilhac et engagés comme lui dans la lutte officielle ou clandestine contre l'occupant. Ensuite par son parcours hors norme depuis la ligne Maginot jusqu'au poste de conseiller Etat, en passant par l'Union soviétique, l'Allemagne et Londres aux côtés de Charles De Gaulle. Enfin dans l'Histomag 39-45 numéro 91, Marie Nancy, réalisatrice du film « les saboteurs de l'ombre et de la lumière » avait déjà évoqué Mr Crémieux-Brilhac puisqu'il était conseiller historique sur son tournage. Vous retrouverez son hommage à la fin de cet article.

Né en janvier 1917 à Colombe, Mr Crémieux-Brilhac fait de brillantes études qu'il conclut par des études de lettres et d'histoire à la Sorbonne. Dès 1935 à seulement 18 ans, il fait parti du comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Après son passage aux EOR, il est mobilisé en 1939 et affecté en tant qu'aspirant sur la ligne Maginot. Il est fait prisonnier en juin 1940 et envoyé comme beaucoup d'autres dans un Stalag en Allemagne, plus précisément en Poméranie. Stalag dont il s'évade en Janvier 1941 et parvient à rejoindre,



JEAN-LOUIS CRÉMIEUX-BRILHAC

après une marche de plus de 400 km, l'Union soviétique où il est arrêté par l'armée rouge. L'Union soviétique étant à cette date encore l'alliée de l'Allemagne, il est à nouveau emprisonné. Il fera notamment un passage à la Loubianka qui deviendra plus tard le siège du KGB.

A noter que c'est en lisant un journal distribué aux prisonniers par les Allemands, qu'il prend connaissance de l'appel du 18 juin d'un certain Charles de Gaulle ...

Suite à Barbarossa, après un transfert à Gryazovetz où il reste jusqu'au 30 août 1941 il est enfin libéré après 8 mois d'emprisonnement en Union soviétique et peut, en compagnie de 218 autres évadés français gagner Londres où il arrive le 9 septembre 1941.

Il s'engage dans les forces françaises libres sous le pseudonyme de Brillhac. Il a 24 ans. Affecté au commissariat à l'intérieur du CNFL. A 25 ans, il est nommé, secrétaire du comité exécutif de propagande et chef du service de diffusion clandestine de la France libre. Il occupera ce poste du printemps 1942 à août 1944 ce qui le conduira à intervenir sur les ondes de Radio Londres. Son rôle est d'écouter radio Paris et radio Vichy afin de pouvoir réagir aux mensonges proférés sur ces 2 radios. Il est en charge de faire larguer des tracts en France à destination de la résistance. Ces tracts sont destinés à informer et à guider la résistance qui manque cruellement d'informations fiables.

A la libération en septembre 1944, il est cofondateur de la Documentation française dont il deviendra par la suite directeur. Le rôle de cette institution est de mettre le savoir dans tous les domaines à la portée des décideurs, des chercheurs et également du quidam. En 1954, il s'engage en politique aux côtés de Mendès France dont il devient conseiller pour les questions concernant les études scientifiques avant de devenir à nouveau conseiller auprès du ministre de l'Éducation Nationale en 1956 jusqu'au départ de Mendès France du gouvernement en 1958. Par la suite il continuera une carrière de haut-fonctionnaire toujours gravitant autour des études supérieures, de la connaissance, de la recherche et la promotion et la diffusion de celles-ci.

Il est nommé conseiller Etat de 1982 à 1986.

La retraite venue, Jean-Louis Crémieux-Brilhac se lance dans l'écriture et pour commencer il relatera quelques-unes des aventures qu'il a lui-même vécues. On pourra citer entre autre :



- Retour par l'URSS en 1945
- Ici Londres. Les voix de la liberté en 1975
- Les français de l'an 40 en 1990 en 2 tomes de 700 pages chacun.
- Les français libres. De l'appel du 18 juin à la libération en 1996
- Prisonniers de la liberté : l'odyssée des 218 évadés par l'URSS en 2004

La somme de ses écrits sur la France libre fera de lui, à son corps défendant, l'historien officiel de cette institution.

Parmi ses nombreuses décorations, en 2014 il est élevé à la dignité de Grand'croix et grand officier de la Légion d'honneur.

Pour finir, je laisse la parole à Marie Nancy, qui, dès qu'elle a appris le décès de Mr Crémieux-Brilhac, m'a contacté pour me proposer spontanément de lui rendre un hommage si, Histomag39-45 faisait quelque chose en son honneur. Je tiens à la remercier chaleureusement.

J'ai eu la chance de travailler sept années avec Jean-Louis Crémieux-Brilhac, grand historien du second conflit mondial, et de réaliser avec lui trois films sur la Résistance et l'Occupation. Dans le dernier de ces trois films «Les Saboteurs de L'ombre et de la Lumière» réalisé en 2014, l'historien, ancien résistant de la France Libre, explique les liens étroits entre la France Combattante de Londres et la Résistance sur le terrain, en France. Travailler avec Jean-Louis Crémieux-Brilhac c'est être à l'école de la rigueur et de la précision dans la recherche historique. C'est aussi avoir toujours à l'esprit, l'exigence de la sobriété dans l'écriture du sujet traité. Aujourd'hui qu'il n'est plus là pour me guider et me conseiller dans mes recherches et mes écritures, je mesure combien il me manque, même s'il m'a laissé en legs, l'enseignement de choses très précieuses qui ne me quitteront pas. Jean-Louis Crémieux-Brilhac c'est l'élégance, la générosité, la simplicité mais aussi une très grande pudeur qui vous invite au respect.

C'est surtout un homme d'une très grande mémoire. A ma demande, il est venu le 13 décembre 2013 à Bordeaux, pour animer une conférence sur la France Libre, accompagné du jeune historien Philippe André. A presque 97 ans, il a tenu toute la conférence et répondu aux questions du public, sans notes ni aucune marque de fatigue. Il a époustoufflé par sa vivacité intellectuelle, son humour et son inépuisable mémoire, les bordelais qui assistaient à cette soirée exceptionnelle. Tous s'en souviennent ... Jean-Louis Crémieux-Brilhac est l'une des dernières grandes figures de la Résistance et de la France Libre. En 1941, après avoir connu la dureté des stalags allemands et des prisons russes et parcouru un incroyable périple,



MARIE NANCY

Il rejoint le général de Gaulle à Londres où il devient le secrétaire du Comité exécutif de propagande et le chef du service de diffusion clandestine de la France Libre. A plusieurs reprises, on a entendu sa voix au micro de Radio-Londres. Il était de ceux qui avaient la responsabilité d'élaborer les grandes émissions londoniennes, à destination de l'Europe occupée par Hitler. En 1944, Jean-Louis Crémieux-Brilhac voulait rejoindre la Résistance, directement sur le territoire français. Le destin et l'état-major de Londres en ont décidé autrement ... Transmettre à toute l'Europe les messages du combat mené par la France Libre, c'était soutenir, accompagner et guider la Résistance intérieure. C'était aussi rendre l'espoir de la victoire, du retour à la liberté et à la souveraineté de leur pays, aux populations persécutées et enchaînées sous le joug nazi. C'est ainsi que plus de cinquante mille messages furent envoyés par Londres ... Pour Jean-Louis Crémieux-Brilhac, communiquer était une manière exemplaire de résister. Il a honoré cette noble cause jusqu'aux derniers instants de sa vie.

**Marie Nancy, réalisatrice TV**



# Les Journées du Forum

39-45.ORG

15 / 16 ET 17 MAI 2015 - DUNKERQUE 1940

par Vincent DUPONT

Pour ceux de nos lecteurs ou des membres du forum le Monde en Guerre qui ne les connaîtraient pas encore, les journées du forum sont une sorte de réunion de famille de l'équipe du forum et de l'Histomag à laquelle les membres sont toujours conviés. Nous ne nous connaissons le plus souvent que sur le net, via le forum, via les échanges que nous pouvons créer en MP, nous nous apprécions, nous nous tutoyons, mais il est vrai que nous ne nous voyons pas souvent en face à face, voilà ce à quoi les journées du forum cherchent à remédier. Cette année c'était le Nord Pas de Calais qui était à l'honneur (félicitations à Fred et Esther d'ailleurs, pour être venus depuis leur lointain Languedoc).



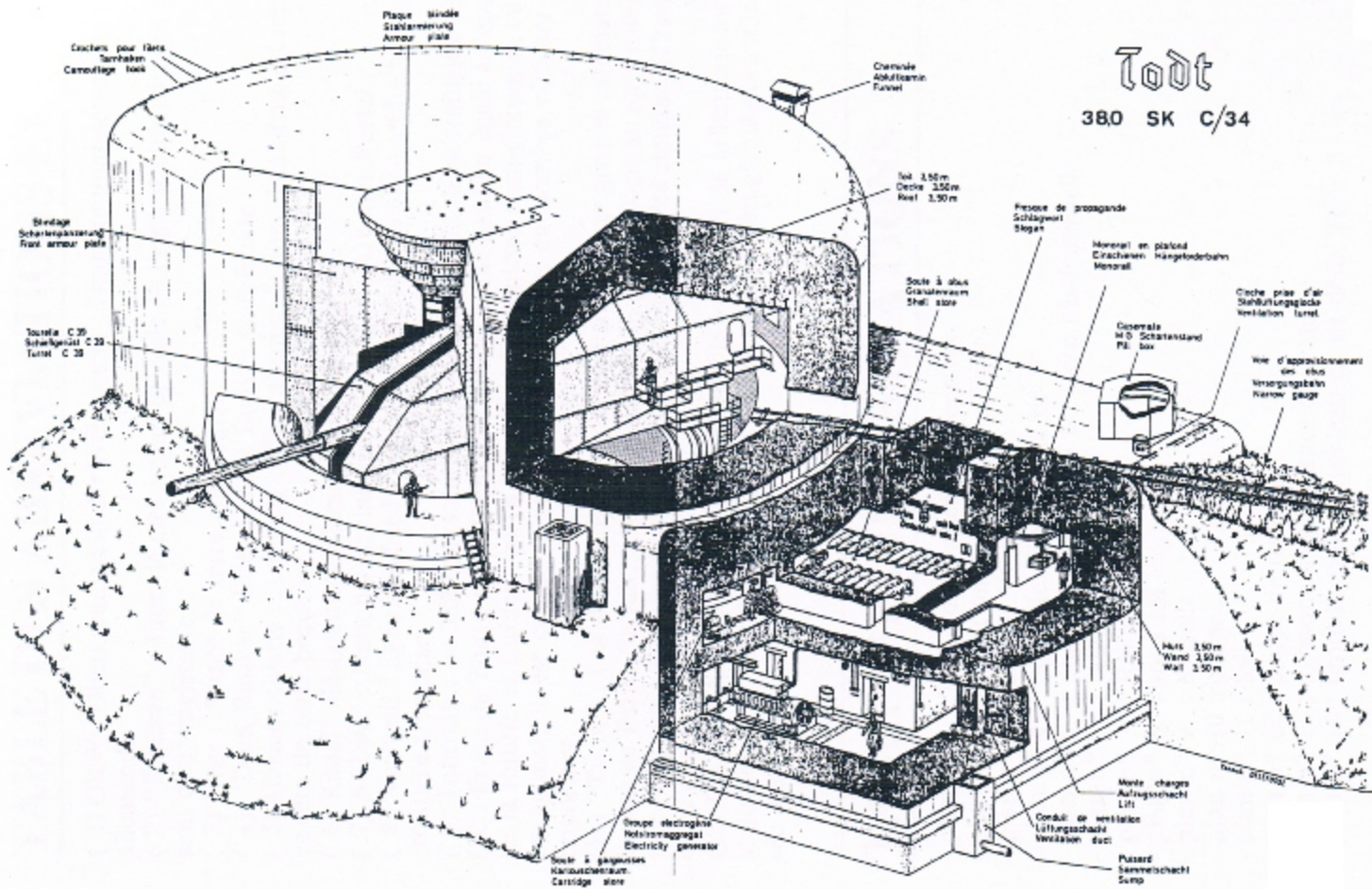
MUSÉE DE L'OPÉRATION DYNAMO

Alors j'en entends déjà qui pourrait se dire, « mais ça peut paraître bizarre, on ne s'est jamais vu, je ne sais pas si je viendrai moi ». N'ayant jamais trop voulu mélanger vie sociale sur le net et « vraie vie » comme on dit, j'avais moi-même une petite appréhension la première fois, c'était il y a quelques années, au musée du Bourget, mais très vite, je vous rassure, tout s'est passé très naturellement, « sans chichi ». Vu que l'on se croise sur le forum quasiment tous les jours, quand on se retrouve en face on continue de discuter naturellement comme la veille, comme si on se voyait tous les jours, et on parle chars, avions, calibres, béton, avions, anecdotes et petites histoires durant le conflit, bref ce qu'on fait tous les jours !

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à nouveau, les 15, 16 et 17 juin derniers. Pour tout vous avouer je ne pouvais pas venir le premier jour et ça m'a embêté, car rater Dynamo dans son environnement naturel, l'imaginant désigner du doigt les positions françaises de la poche de Dunkerque qu'il connaît comme le fond de son jardin (c'est en fait réellement le fond de son jardin), arpenter les positions bétonnées françaises et allemandes de la cité corsaire, ça me donnait envie !! Enfin faut bien bosser ... Mais j'étais au rendez vous du samedi à 9h30 pour rencontrer tous ceux qui étaient venus à travers le brouillard et à peine descendu de voiture, Prosper et moi nous nous sommes parlés comme si nous nous étions quittés la veille, bon à part le beau temps qui n'était pas au rendez vous, je vous avoue que le sujet abordé d'entrée ce fut la préparation de ce numéro 92 justement, en particulier. Bref aux journées tout se passe naturellement, et c'est ça qui est sympa dans ces journées, on discute, on se fait des bons repas, et on fait surtout des visites car le propre des journées du forum c'est aussi que nous faisons toujours en sorte qu'elles se déroulent dans un secteur que l'un de nous peut faire découvrir, et où les sites à visiter ne manquent pas d'intérêt.



LA BATTERIE TODT

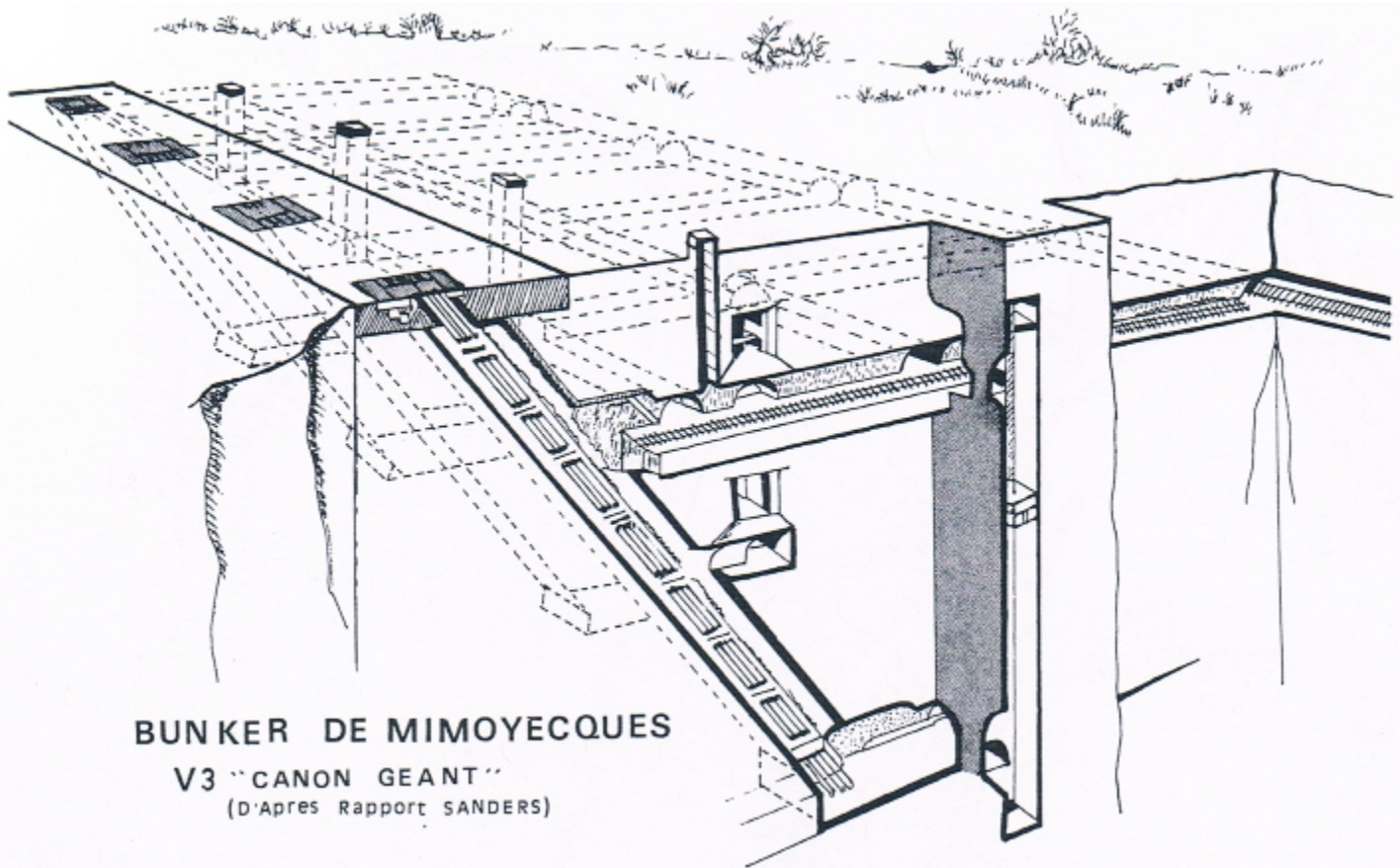


LA BATTERIE TODT

Cette année nous avons un programme très bétonné, c'est le moins qu'on puisse dire ! Et entre deux belles histoires d'animaux dont seule Ray a le secret (petit clin d'œil à une fidèle lectrice) nous avons pu visiter la batterie Todt au Cap Gris Nez ainsi que les autres batteries du secteur que Shelburn et Dynamo n'ont pas manqué de commenter, de décrire.

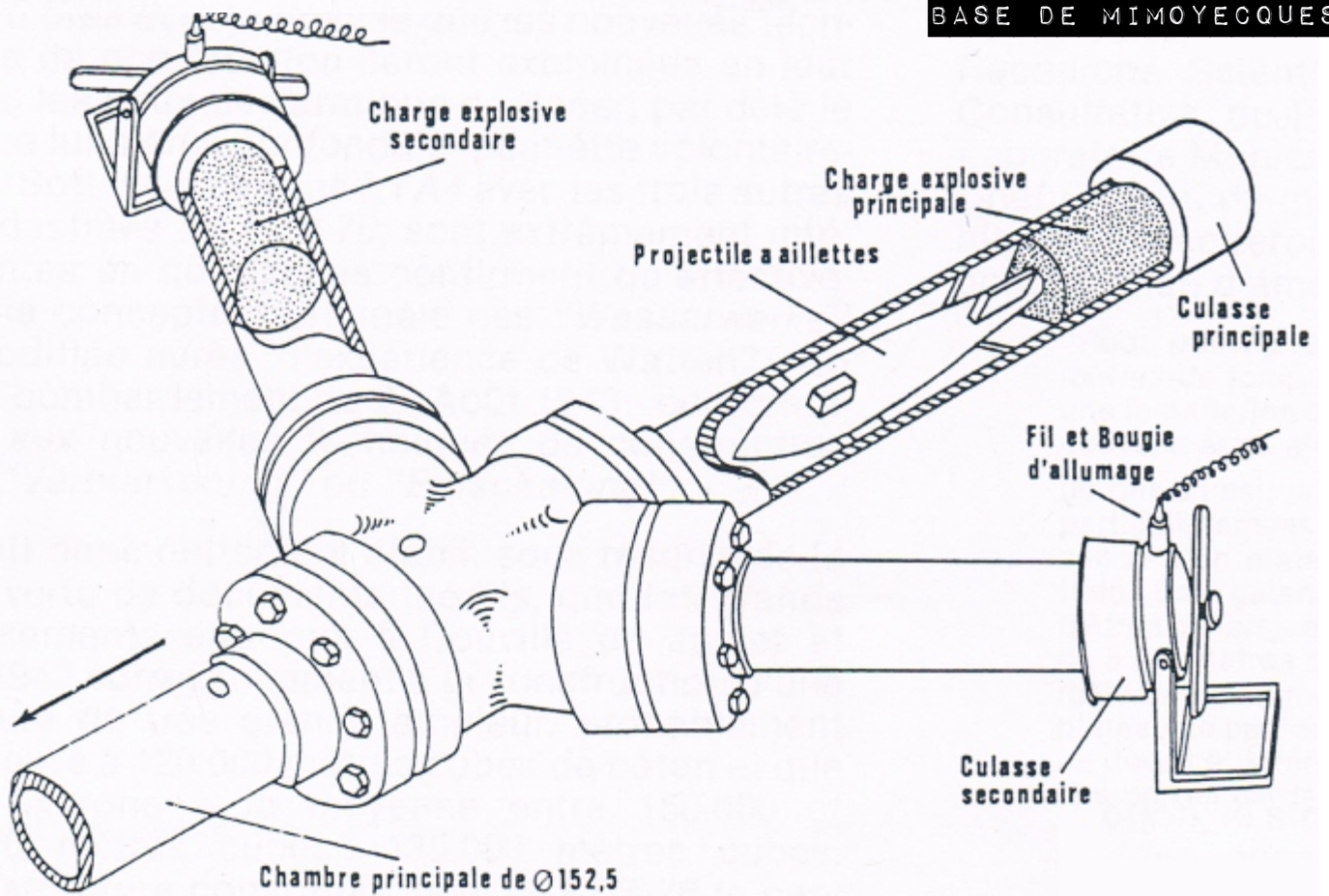
Sur tous les sites que nous avons visité Dynamo et Shelburn n'ont pas manqué d'enrichir la visite, qu'ils en soient remerciés. L'après midi du 16 c'est la base de Mimoyecques qui devait contenir les canons V3 que nous avons découvert, véritable forteresse dédiée à la destruction de Londres, elle fut très impressionnante, tout comme les deux autres bases que nous avons visitées le dimanche : Eperlecques et Helfaut.





**BUNKER DE MIMOYECQUES**  
V3 "CANON GEANT"  
(D'Après Rapport SANDERS)

**BASE DE MIMOYECQUES**



© MNC\_79. Toucoing

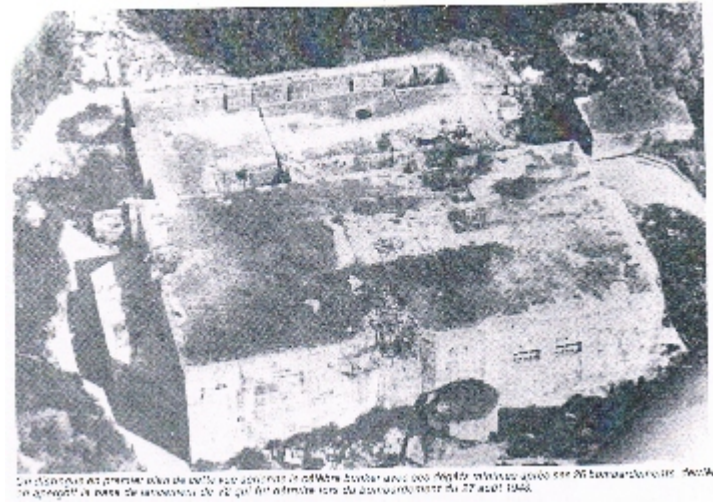
Principe de fonctionnement du canon V3.

**SYSTÈME DE PROPULSION DES CANONS DE MIMOYECQUES**

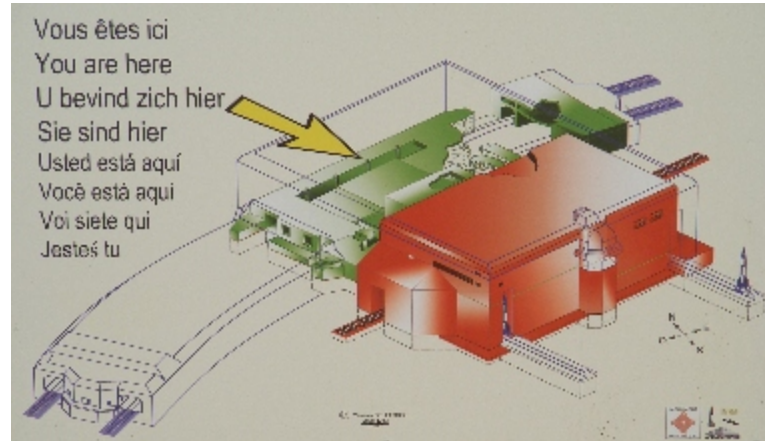
# Les journées



**BLINDAGE DES BOUCHES DE SORTIES  
DES TUBES À MIMOYECQUES  
(POIDS 53 T.)**



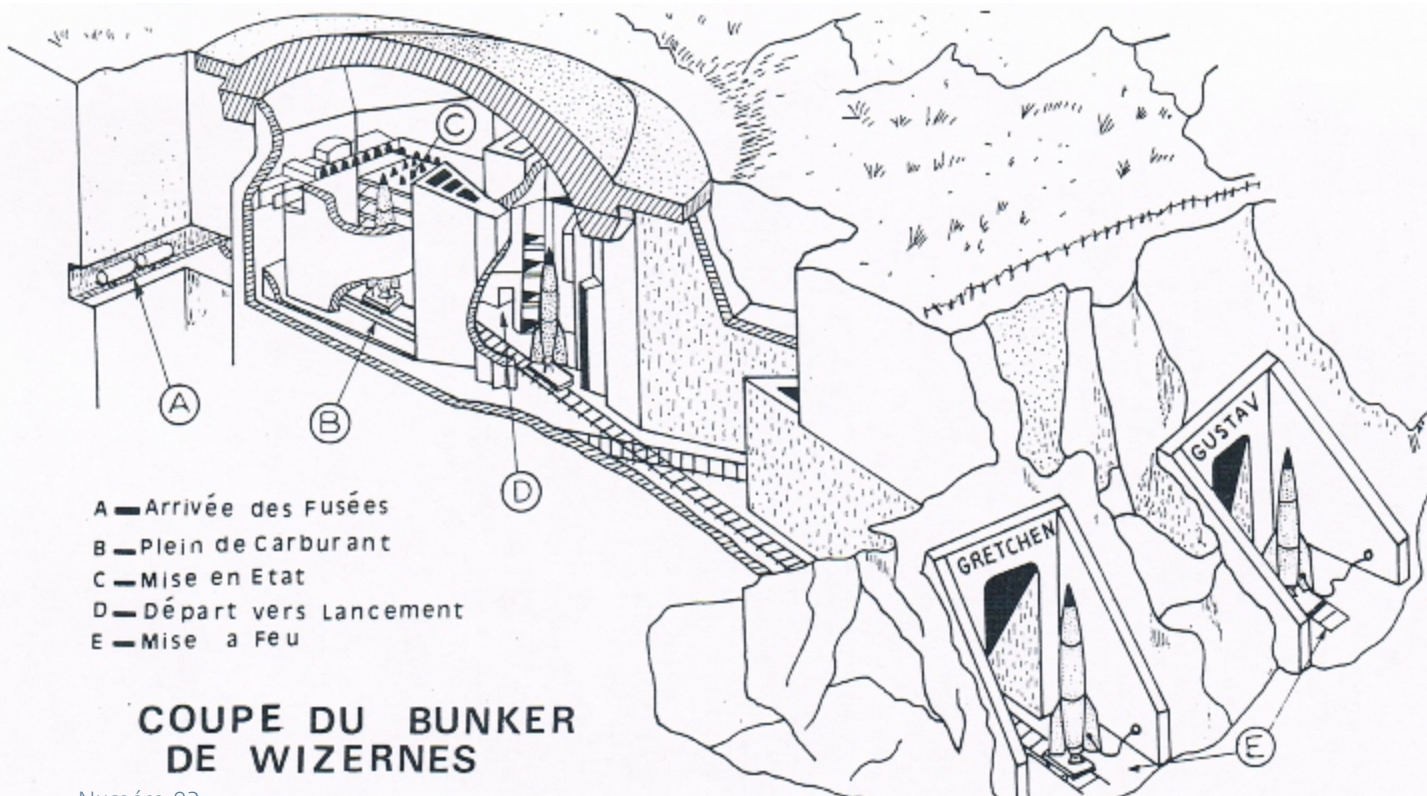
**BASE D'EPERLEQUES**



**BASE D'EPERLEQUES**

En effet, nous avons continué de découvrir les sites « secrets » du IIIe Reich dans le nord de la France le lendemain. Les deux sites de lancement de V2 d'Eperlecques et de Helfaut nous ont

laissé le même sentiment que la veille sur le gigantisme du programme de destruction hitlérien qui, grâce à l'aviation alliée, ne vit jamais le jour.



- A — Arrivée des Fusées
- B — Plein de Carburant
- C — Mise en Etat
- D — Départ vers Lancement
- E — Mise a Feu

**COUPE DU BUNKER  
DE WIZERNES**

**BUNKER DE WIZERNES-HELFAUT**

# Les journées

Toutes ces visites, très bien faites et enrichies des commentaires de Dynamo, m'ont laissé un excellent souvenir. L'organisation était parfaite (merci Marie également !) et il est tout naturel que l'un des principaux sujets de conversation à table ait souvent été la prochaine destination des journées du forum qui ne manqueront pas, j'en suis sûr, d'être aussi réussies !

Remerciements : à tous pour ces belles journées, merci pour les photos mises en ligne que j'ai pu récupérer et merci aussi à Shelburn pour m'avoir envoyé la documentation ;)

PHOTOS DE GROUPE À MIMOYECQUES



## Et la neutralité de la Belgique ? *par Vincent Dupont*



THE GAP IN THE BRIDGE.

LA SDN DEVAIT GARANTIR LA PAIX POUR LA BELGIQUE, CE RÊVE S'EFFONDRA AVANT D'AVOIR ÉTÉ VRAIMENT ACHÉVÉ

C'est en effet l'éternelle question, surtout du point de vue français : mais pourquoi la Belgique était-elle neutre alors que tout indiquait que les pays ayant combattu l'Allemagne entre 1914 et 1918 auraient à nouveau à le faire ? Dans quelles circonstances cette neutralité avait été décidée et surtout qu'en était-il vraiment ? C'est ce que nous allons tenter de découvrir et résumer.

## D'où vient la neutralité belge ?

Mais avant d'aborder ce que fut cette neutralité à la fin des années trente il convient de revenir sur son origine. Elle fut proclamée pour la première fois en même temps que l'indépendance du petit royaume de Belgique, le 20 janvier 1831, à la conférence de Londres, alors que la Belgique essayait de se dégager de la souveraineté néerlandaise. Dès son origine cette neutralité s'érige comme une notion sacrée indissociable de son indépendance. Cette indépendance et la protection de la neutralité belge devaient alors être garanties par l'Autriche, la Prusse, la France, la Russie et surtout le Royaume-Uni, ce dernier ayant particulièrement insisté pour l'instauration de cette neutralité. En définitive c'est d'ailleurs la Grande-Bretagne qui s'indignera le plus de la violation de la neutralité belge en août 1914 par l'Empire allemand, allant jusqu'à s'appuyer sur cette raison pour justifier la déclaration de guerre que le gouvernement britannique envoie au kaiser le 4 août, tandis que personne ne croyait alors qu'une neutralité violée pouvait conduire aussi loin. La neutralité de la Belgique dans le concert des nations va néanmoins perdurer puisque les troupes belges, durant toute la Première Guerre mondiale, ne seront jamais subordonnées au commandement allié.

La paix revenue, celle-ci s'annonçait désormais garantie par la Société Des Nations. En cela la neutralité belge et l'intégrité de son territoire ne paraissaient définitivement plus menacées par ses voisins. Les divers pactes et traités qui suivirent n'ont pu que conforter le royaume dans cette idée durant tout l'entre-deux-guerres. En 1925 en particulier, à Locarno, le Pacte Rhénan et les conventions d'arbitrage qui en découlent, constituent alors une solide assurance pour la Belgique. Signé par la France, l'Allemagne, la Belgique, la Grande-Bretagne et l'Italie – ces deux derniers se portant garants –, ce pacte cherche avant tout à préserver la vallée du Rhin de tout nouveau conflit, et il est en cela déterminant pour la politique de neutralité de la Belgique puisqu'en cas d'invasion par l'un des signataires les autres s'engagent à venir en aide au pays agressé. Toutefois cette neutralité, si préservée soit-elle, était toutefois d'emblée remise en cause car en cas d'agression allemande sur la France, en vertu de ce pacte, la Belgique devrait entrer automatiquement en guerre aux côtés de la France,

et inversement si l'Allemagne attaquait la Belgique. Ainsi la neutralité belge ne durerait que le temps de la paix, ce qui n'est pas vraiment le propre de la neutralité !

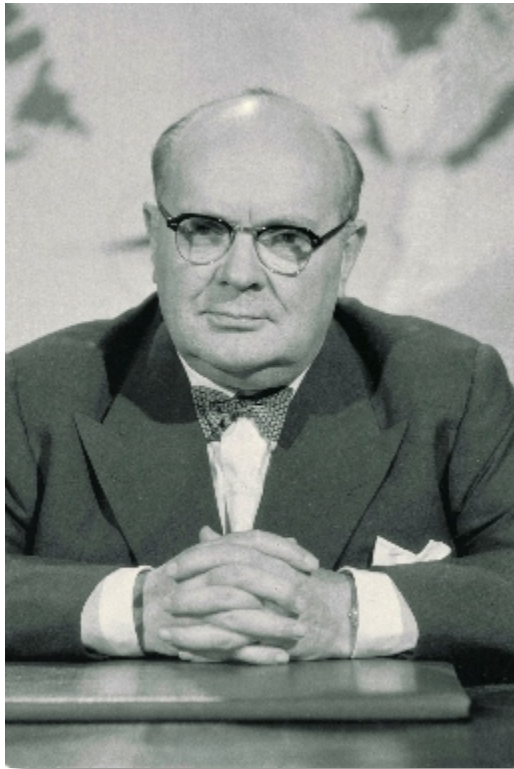
## La neutralité belge à l'épreuve des menaces de guerre

Or à partir de janvier 1933, cette paix que la Société Des Nations entend préserver contre vents et marées sans savoir concrètement de quelle manière elle pourrait le faire en cas de bruits de sabre, semble justement être mise à mal. Le départ de l'Allemagne de la SDN et ses violations du traité de Versailles ne font qu'aggraver la situation. La SDN et Locarno étant désormais bancals du fait de ce retrait du Reich du concert des nations c'est tous les piliers sur lesquels la diplomatie belge reposait qui s'effondrent et le royaume doit alors revoir en profondeur les conditions dans lesquelles il pourrait préserver cette neutralité si importante à son intégrité.



LÉOPOLD III À L'ISSUE D'UNE REVUE.  
LA BELGIQUE DOIT ALORS S'ARMER POUR  
POUVOIR SE DÉFENDRE

Pour écarter tout risque de conflit pour le pays, la Belgique va alors s'orienter vers une politique des mains libres, dans une neutralité stricte et sans engagement à l'égard de ses voisins, à l'image de la Suisse et de la Hollande. Cette politique sous-entend cependant de devoir penser la défense du pays par ses propres moyens, donc de renforcer son armée et de prévoir les risques de conflits sans concertation avec les pays qui pourraient éventuellement être amenés à la défendre. C'est ce que le royaume va faire en se donnant tout d'abord les moyens de fortifier le canal Albert et de moderniser les secteurs fortifiés d'Anvers, Liège et Namur. Du point de vue des forces militaires terrestres le service militaire est porté à 17 mois, renforçant le nombre d'unités. En parallèle un effort de modernisation de l'armée belge est entamé, et cette dernière voit sa cavalerie motorisée en particulier.

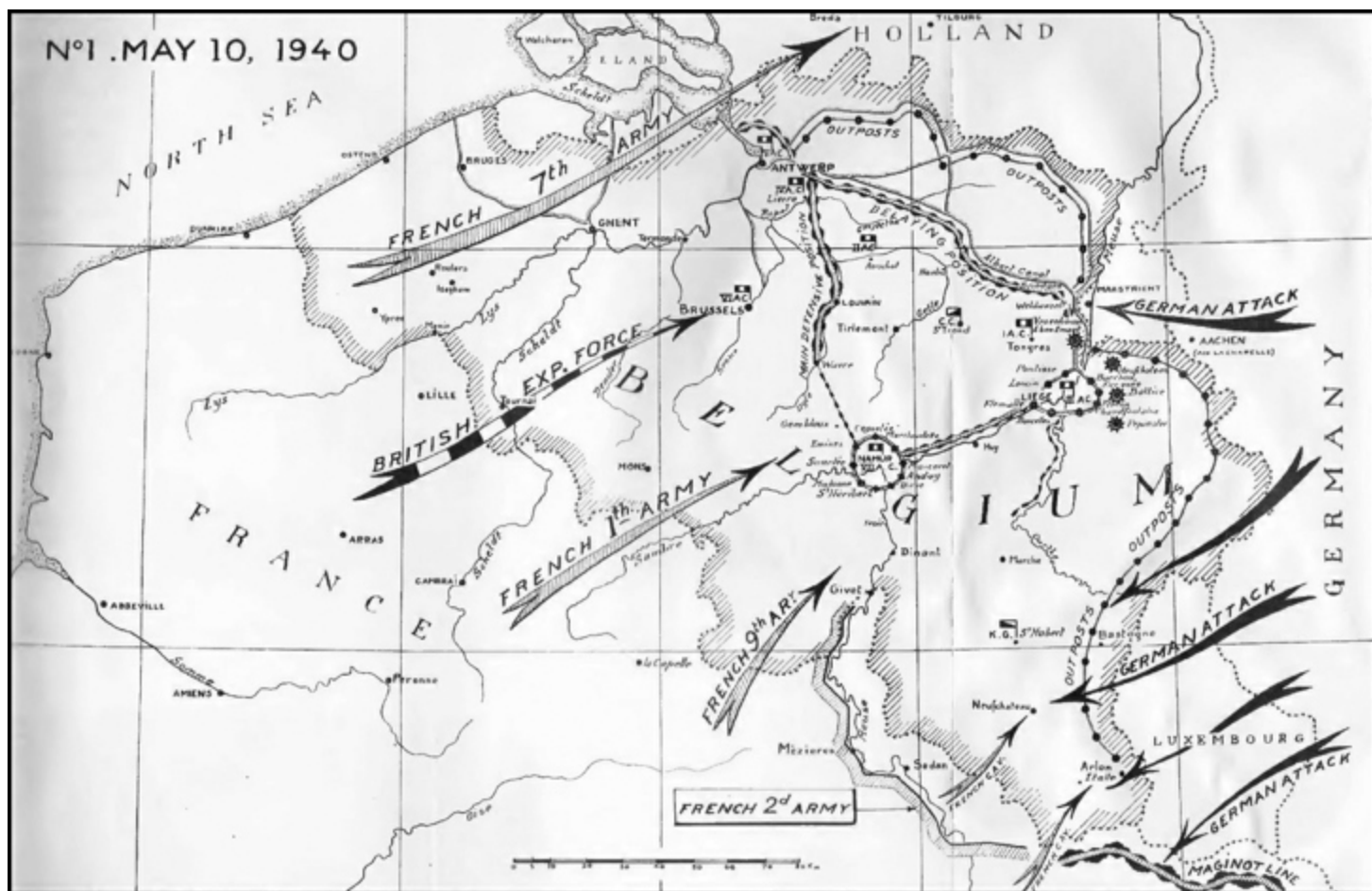


PAUL-HENRI SPAAK, PREMIER  
MINISTRE DU 15 MAI 1938  
AU 22 FÉVRIER 1939,  
QUI DUT GÉRER CETTE NEUTRALITÉ  
RÉTABLIE

Si la Belgique s'est détachée de ses partenaires européens pour préserver sa neutralité, ses voisins, en particulier Français et Allemands, continuent, quant à eux, d'affirmer que l'intégrité du territoire belge sera préservée, sans doute dans le souci de limiter les possibilités théoriques d'invasion réciproque et endormir la méfiance du voisin... Ainsi le 24 avril 1937, la garantie de neutralité de la Belgique est renouvelée par la France et la Grande-Bretagne qui déclarent vouloir la défendre contre toute agression tandis que le 13 octobre, c'est l'Allemagne qui formule les mêmes garanties. A la veille de la guerre, le gouvernement belge est alors ferme sur ses positions et entend défendre ses frontières de toutes ses forces contre toute agression ou invasion. Il réaffirme également son opposition à ce que le territoire belge soit utilisé en vue d'une agression contre un autre État et entend déployer tous les moyens possibles pour assurer la défense du royaume, nous allons maintenant voir ce qu'il en fut réellement avec l'évolution de la conjoncture diplomatique et militaire en 1939-1940.

## La fin d'une neutralité

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, alors que l'Allemagne attaque la Pologne, la Grande-Bretagne et la France viennent au secours de cette dernière et déclarent la guerre au III<sup>e</sup> Reich. Fidèle à ses promesses d'empêcher de son mieux d'être le champ de bataille des belligérants, le royaume a décrété dès le 25 août la mobilisation et mis en place seize divisions ainsi que de nombreuses unités non endivisionnées pour la défense de ses frontières, dont deux tiers au sud du pays, face à la France. La conjoncture est alors telle que la principale menace pour le pays vient de la France, qui pourrait avoir besoin de passer par la Belgique pour attaquer l'Allemagne, et sa doctrine consistant à résister à toute agression sous-entend alors de se préparer à s'opposer à une agression, d'où qu'elle vienne : voilà le principe de base qui régit la neutralité belge en 1940 et qui explique son positionnement. L'attitude qui découle de ce positionnement est alors logique dès lors que l'état-major belge analyse le rapport des forces en présence sur ses frontières et fonde ses précautions sur les intentions de ses voisins. La France masse alors en effet ses troupes sur son front Nord-Est tandis que l'Allemagne a concentré ses troupes sur la frontière polonaise, l'attitude belge ne fait alors simplement que suivre la conduite qu'elle a elle-même dictée. Toutefois le rapport de force va évoluer dans les semaines qui viennent, et l'armée belge sera par la suite majoritairement déployée sur sa frontière Est. Au total, sur vingt divisions, à partir de 21 septembre, douze doivent venir se poster entre Anvers et Liège, les deux divisions de chasseurs ardennais doivent s'étendre dans les Ardennes de Namur jusqu'aux abords d'Arlon tandis que six divisions restent tournées vers la France. Même si ces divisions restent orientées vers la France ce nouveau dispositif, fort au nord-est, laisse clairement apparaître que l'état-major belge compte sur les alliées pour l'aider à tenir les Ardennes et renforcer au plus vite son centre, même si les contacts avec l'état-major français ne sont pas clairement renoués.



DISPOSITIF PRÉVU PAR L'ARMÉE BELGE À LA VEILLE DE L'ATTAQUE ALLEMANDE

Au fil des semaines la neutralité belge semble être de plus en plus menacée. Des divisions allemandes, sans cesse plus nombreuses, se massent de l'autre côté de la frontière. A la fin du mois d'octobre ce sont près de 70 divisions que le 2<sup>e</sup> bureau belge décompte dans la région d'Aix-la-Chapelle. L'état-major belge décide alors de pousser les mesures visant à protéger la neutralité du pays à leur maximum : deux divisions supplémentaires sont mobilisées, pour cependant un encadrement stratégique et tactique de l'armée belge de plus en plus étiré et de moins en moins susceptible d'être efficace le moment venu ... Cette situation ne va pas en s'arrangeant puisqu'à partir de novembre 1939 c'est un total de dix-huit divisions qui sont déployées vers l'Est tandis que l'état-major de l'armée belge cherche tout de même à s'assurer de la rapidité de déploiement du dispositif français dans le cas d'une agression allemande.

Quand on connaît le plan Dyle-Breda et la rapidité de déploiement inégale des unités françaises, l'armée belge avait lieu de s'inquiéter, d'autant que ce plan abandonnait tout l'Est du pays pour établir une ligne de défense entre Anvers et Namur via Louvain et Wavre. C'est ainsi que, certes déçu de devoir presque certainement abandonner ses forts qui lui avaient coûté si cher, l'état-major belge se résout en février 1940 à préparer son repli en cas d'attaque, pour se conformer au plan français, des contacts répétés étant pris pour s'y préparer au mieux. Les deux armées s'étant désormais plus ou moins entendues ce seront vingt divisions sur vingt-deux qui seront déployées dans l'Est du pays pour parer à toute menace sur une neutralité déjà bien compromise.



LÉOPOLD III AU MICRO À L'ANNONCE DE LA GUERRE

L'ATTAQUE DU 10 MAI 1940 SUR LA BELGIQUE



Le 10 mai avec l'offensive allemande en Hollande et en Belgique



Le 10 mai 1940, les armées allemandes pénètrent en territoire belge et néerlandais selon les plans qu'ils avaient établis. En dix-huit jours la neutralité n'est plus qu'un vain mot que l'armée belge tente de défendre aux côtés des Britanniques et des Français. Rapidement sous le joug de l'occupant, le pays va subir la guerre, et la neutralité ambiguë du roi Léopold III, vu comme une complaisance, lui sera amèrement reprochée. Et si quelques unités belges ont poursuivi la guerre aux côtés des alliés, la neutralité du royaume de Belgique n'en était pas moins préservée sur le papier à la fin de la guerre. Elle ne prendra fin en réalité que devant la menace soviétique. En effet le 17 mars 1948 la Belgique est signataire du traité de Bruxelles qui préfigure la création de l'OTAN, les pays occidentaux souhaitant s'organiser défensivement dans le cas d'un conflit. Dès lors, plaque tournante de la diplomatie européenne et de la stratégie militaire occidentale, la Belgique intégrera des organismes comme l'ONU, l'OCDE, l'OTAN puis par la suite la CECA et l'Union Européenne. Sa neutralité n'a duré qu'un temps, le temps que tous ses voisins s'accordent sur un avenir commun où la Belgique avait évidemment toute sa place.

## **Bibliographie**

- Actes de colloque, *Les relations militaires franco-belges, mars 1936-10 mai 1940*, Paris, CNRS, 1968.
- WOESTE, Charles Frédéric Auguste, *La neutralité belge*, Bruxelles, O. Schepens, 1891.
- KOTHEN Robert, *Les origines de la guerre de 1939 et la neutralité belge*, Liège, La pensée catholique.

# Uniformes et insignes des forces armées belges 1940

*Par Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo*



1- Général-Major en grand uniforme - 2 Capitaine d'un Régiment de grenadiers

3- Soldat du 5<sup>e</sup> Régiment d'infanterie de ligne, tenue de campagne - 4- Sergent-chef du 1<sup>er</sup> Régiment de chasseurs en tenue de sortie

**M**algré sa neutralité en 1914, la Belgique est engagée dans un conflit qui allait lui amener une expérience dans la guerre des tranchées ainsi qu'une vision plus réaliste de la neutralité. En 1936, alors que l'Allemagne réoccupe la Rhénanie, la Belgique décide d'allonger la durée du service militaire de 8 à 12 mois ainsi qu'une augmentation de 15 % du budget de la Défense auxquels s'ajoute la construction de nouvelles fortifications. Ces précautions ne suffisent cependant pas à cacher le vieillissement des conceptions issues de la Grande Guerre, telle celles consistant à considérer les chars de combat comme des matériels purement offensifs et donc à en priver l'armée belge basée sur la défensive. En mai 1940, la Belgique aligne 22 divisions, composées de troupes qui allaient surprendre le commandement allemand. Cependant cette résistance sera de courte durée et le 28 mai, elle se voit contrainte de proposer une reddition.

En dix-huit jours de combat, l'armée Belge totalisera une perte de 23 350 tués et blessés.

## **A – L'Armée de terre belge 1940**

### ***Organisation :***

Avec ses 100 000 hommes en temps de paix, l'armée belge est une force permanente, solide, basée sur la conscription, capable d'atteindre un effectif d'environ 550 000 hommes après mobilisation générale. Ce chiffre est relativement élevé pour un pays ne comptant que 8 millions d'habitants. Placée sous le commandement suprême du roi Léopold III, elle comprend :

- Trois corps d'armée (Quartiers-généraux à Bruxelles, Anvers et Liège).
- Un corps de cavalerie basé à Bruxelles.
- Le corps des chasseurs ardennais basé à Namur.
- Six autres divisions d'infanterie deux de cavalerie et trois bataillons de cyclistes frontières.

Le corps d'armée comprend :

- Un état major.
- deux divisions d'infanterie.
- un régiment d'artillerie lourde ainsi qu'un régiment de pionniers.

La division d'infanterie a un état-major et trois régiments d'infanterie ; chacun compte dans ses rangs 3 000 hommes armés de fusils Mauser M35 et des armes d'appui suivantes :

- 108 fusils mitrailleurs Browning M30.
- 52 mitrailleuses Maxim M 08.
- 108 mortiers légers.
- 9 mortiers lourds ou canons d'infanterie.
- 6 canons antichars.

Le régiment d'artillerie lourde de corps d'armée est à 4 groupes de 2 batteries chacun, partiellement motorisées :

- 16 obusiers de 155 mm court Schneider M17.
- 8 canons de 105 mm Schneider M13.
- 8 pièces de 120 mm Cockerill M 32.

Juste avant guerre est amorcée une politique de motorisation touchant l'une des deux divisions de chasseurs ardennais et les deux divisions de cavalerie. Le corps de cavalerie (motorisé) comprend un état-major, deux divisions de cavalerie, un régiment d'artillerie lourde et un bataillon de pionniers cyclistes. La division de cavalerie est à 3 régiments mixtes comprenant chacun un bataillon monté, un bataillon motocycliste et un escadron d'entraînement.

### ***Uniformes :***

La tenue adoptée par l'armée belge en 1915 a été choisie de teinte kaki principalement pour des raisons pratiques. En effet, la Grande Bretagne étant alors la seule puissance alliée capable de fournir des uniformes en nombre suffisant. Le fantassin belge n'en a pas moins conservé une silhouette très française notamment grâce à l'adaptation du casque Adrian.

Au contraire des fantassins, les officiers belges ont une allure typiquement britannique surtout lorsque ces derniers portent une casquette.

Les chasseurs ardennais perçoivent certains effets spécifiques : un béret vert orné d'une tête de sanglier, une capote raccourcie et des jambières de cuir.

Les troupes mécanisées sont coiffées d'un casque d'acier à bandeau de cuir de style français ou d'un casque en fibre de conception belge ornés l'un comme l'autre d'une tête de lion vue de face et vêtues d'un veston de cuir avec culotte kaki et leggings ou d'une combinaison kaki.



5 - Chasseur ardennais, tenue de service  
6- Artilleur en tenue de campagne, en capote  
7- Capitaine d'aviation en tenue de service

## **Insignes :**

Les marques de grade figurent principalement sur les pattes de collet pour les officiers et adjudants ou en bas des manches pour les sous officiers et la troupe. Les généraux portent en outre leurs étoiles sur les pattes d'épaule.

L'arme, la subdivision ou le service est indiqué par la couleur de la patte de collet et de son passe-poil. S'y ajoute une grande variété d'insignes en métal doré ou brodés en cannetille que l'on trouve sur le bandeau de la casquette, sur les pattes de collet et les pattes d'épaule.

## INSIGNES DE L'ARMÉE DE TERRE BELGE



### Organisation :

L'aéronautique militaire fait partie intégrante de la Défense aérienne du territoire avec la Garde territoriale antiaérienne et la Défense terrestre contre les avions. L'aviation proprement dite, comprend trois régiments d'aéronautique :

- le premier est un régiment d'observation de corps d'armée
- le deuxième est un régiment de chasse
- le troisième est un régiment de reconnaissance d'armée et de bombardement.

Il faut y ajouter les troupes auxiliaires d'aéronautique et le service de ravitaillement-dépannage. Le premier régiment est à 6 groupes de chacun une escadrille de vol (en tout 62 appareils opérationnels), le 2ème à 2 groupes de 3 escadrilles (79 appareils), le 3ème à 2 groupes de 2 escadrilles (41 appareils). Chaque groupe comprend aussi une escadrille de parc disposant notamment de moyens antiaériens.

### B – L'Aviation belge

L'aviation militaire belge créée dès 1910 au sein de l'armée de terre, souffre à la fin des années trente d'un manque significatif d'appareils modernes. Tout en disposant d'une petite industrie aéronautique nationale, elle a recours aux productions britanniques, italiennes. Une collaboration avec les Etats Unis ne s'est quant à elle pas concrétisée. Le 10 mai 1940, l'aéronautique militaire ne compte que 234 appareils dont 180 opérationnels, pour la plupart des modèles périmés. Ses rares chasseurs modernes, des " Hawkes" Hurricane de fabrication britannique, seront presque tous détruits au sol sur leur aérodrome de Schaeffer.

## Uniformes :

Il en existe deux types distincts :

- Le premier est celui de l'armée de terre dont fait partie l'aéronautique.

- Le second est l'uniforme gris-bleu porté par les cadres d'active appartenant au personnel navigant. La situation se complique encore du fait de l'habitude d'un certain nombre d'officiers de l'aéronautique militaire qui continuent à porter leur ancien uniforme des formations terrestres.

L'uniforme gris-bleu se complète d'une casquette plate assortie d'un bandeau et d'une visière noire, ainsi qu'une capote croisée gris-bleu. Le pantalon long et les chaussures basses sont d'un port plus courant que la culotte et les bottes.

## Insignes :

La tenue gris-bleu reçoit exactement les mêmes marques de grade que la tenue kaki. Sur cette dernière, la couleur d'arme de l'aéronautique est le bleu moyen, les pattes de collet étant soulignées de rouge. L'insigne de l'escadrille en métal émaillé est porté sur la poche de poitrine droite.



## **C - La Marine belge :**

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la marine belge a virtuellement cessé d'exister pour n'être reformée qu'à la fin de la Grande Guerre. Entre les deux guerres, cette minuscule flotte est à nouveau dissoute faute de crédits suffisants et n'est remise sur pied que le 15 septembre 1939 sous le nom de *Marine Korps* puis *Corps de Marine*.

En novembre 1939, plusieurs centaines de conscrits ayant une expérience des choses de la mer sont mutés au corps de marine qui comprend alors l'effectif théorique de 30 officiers principalement des officiers de réserve issus de la marine marchande, 98 officiers mariniers auxquels s'ajoutent 513 maîtres et matelots, répartis entre le quartier général et la 1<sup>ère</sup> escadrille à Ostende, la 2<sup>ème</sup> escadrille à Zeebrugge, la 3<sup>ème</sup> à Anvers et une escadrille de remplacement et de formation.

Les navires sont de petites embarcations côtières armées d'un canon de 47mm et de 2 mitrailleuses, ainsi que des bateaux civils réquisitionnés, notamment de gros chalutiers en bois utilisés pour le dragage des mines.

L'artillerie côtière (une pièce à Zeebrugge et l'autre à Anvers) est à la charge de l'armée de terre.

Au cours de la campagne de 1940, la marine belge perd environ un quart de ses effectifs, tandis qu'un certain nombre de survivants passe en Grande Bretagne. En mai 1943, la Royal Navy comptera une section belge de 350 hommes et 7 unités.

### ***Uniformes :***

Le nouveau règlement sur les tenues de la marine belge ne sort qu'en janvier 1940, si bien qu'au moment de l'attaque allemande, les uniformes sont surtout du modèle existant antérieurement. La coupe de l'uniforme est du type "international" plus quelques similitudes de l'uniforme en vigueur dans la marine française. Officiers et officiers mariniers portent la casquette plate, le veston croisé avec la chemise blanche et cravate noire, le pantalon long, les chaussures noires et la capote croisée.

Quartiers-maîtres et matelots sont coiffés d'un bonnet du modèle français mais avec un pompon bleu et la mention « Marine Korps » puis simplement « Marine » en 1940, tissée en or sur le ruban. En plus de la vareuse à col marin bleu liseré de trois bandes blanches, ils portent le caban à double rang de cinq boutons dorés.

### ***Insignes :***

A cet égard, la marine belge rompt avec la tradition : dépendant de l'armée de terre, elle en conserve les marques de grade au collet des vestons et capotes sur des pattes bleu foncé soutachées de bleu clair.

Sur le bandeau de la casquette, les grades sont indiqués à la manière française.

### **D - Conclusion :**

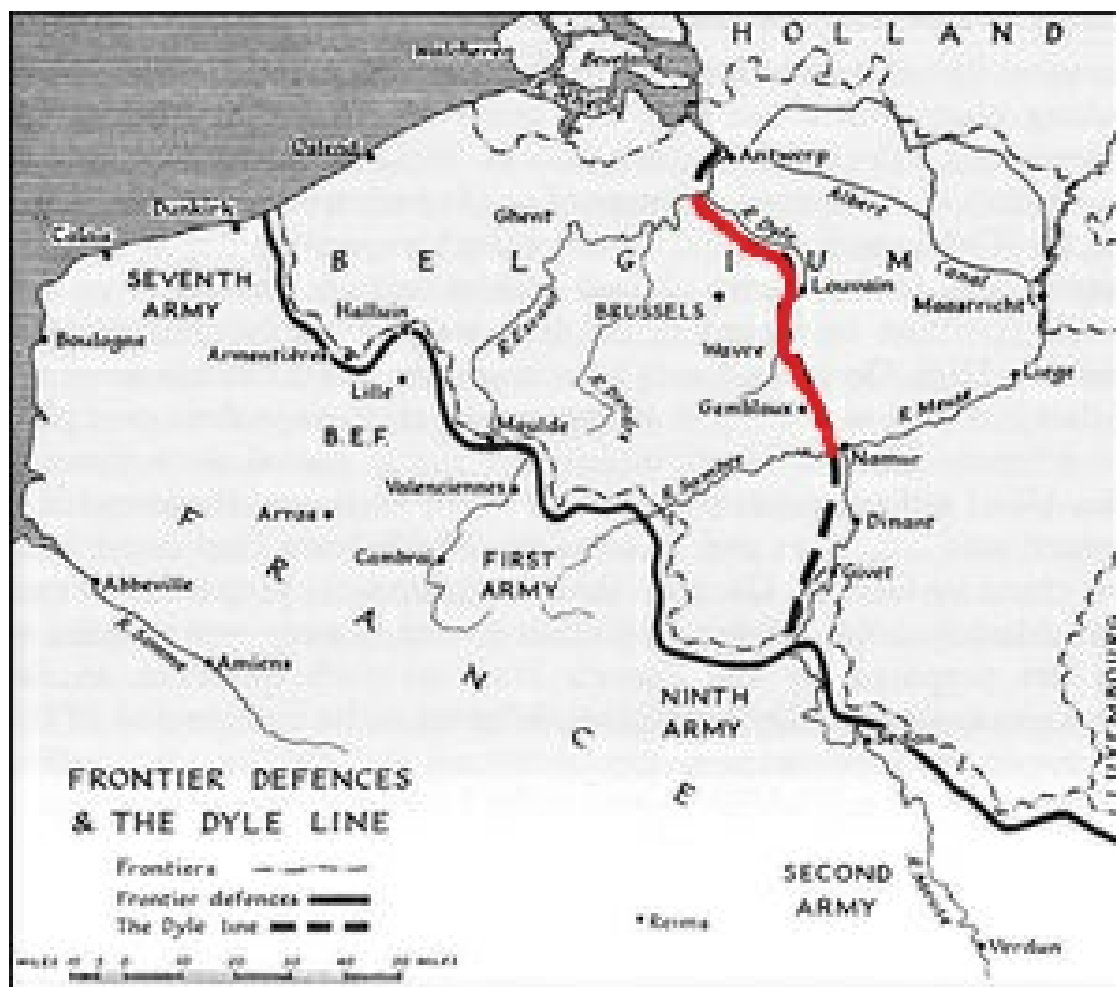
Cette étude minimale sera enrichie par l'ouverture d'un fil sur le Forum « Le Monde en Guerre » ; nous invitons chacun à le suivre et à y participer.

### ***Source :***

- *Les Forces armées de la dernière guerre, uniformes, insignes et organisation*, Andrew Mollo, Editions Atlas, Paris 1981, Orbis Publishing 1981.  
- Planche Knötel, Jankte, Sieg *Die Soldaten Europas*, Militar Verlag, Berlin, s.d.

# La ligne KW Belge

*par Jean Cotrez*



LA LIGNE KW EN ROUGE.

## 1/GENESE :

La ligne KW appelée également KW stelling ou KW linie ou encore ligne Dyle était une ligne de fortifications, principalement à vocation anti chars qui s'étendait de Koningshooikt à Wavre, d'où son nom de ligne KW. Elle faisait partie de l'ensemble des fortifications belges édifiées ou réhabilités pendant l'entre 2 guerres comme les positions fortifiées de Liège (PFL 1 et 2), de Namur (PFN), d'Anvers (PFA), la ligne du canal Albert (dont le fort d'Eben Emael) et les défenses côtières.



Elle était raccordée aux PFA et PFN en s'appuyant sur la rivière Dyle à l'est de Bruxelles. Sa portion nord courrait à travers des zones forestières clairsemées alors que sa portion sud s'étendait sur un terrain légèrement vallonné. Cette ligne qui devait devenir la ligne de défense principale fut longtemps reléguée au second plan et ce n'est qu'en 1938, devant les bruits de bottes venant d'Allemagne qu'elle fut enfin développée. Les travaux sur la ligne continueront d'ailleurs après de déclenchement de la guerre.

La stratégie de défense belge vers la fin des années 30 était de faire une guerre de retardement face à une invasion de son territoire afin de permettre aux troupes françaises de venir apporter leur aide en pénétrant en Belgique. La défense est organisée en profondeur suivant 4 lignes successives :

- La ligne d'alerte le long de la frontière avec les Pays-Bas et l'Allemagne
- La ligne avancée qui devait permettre par des combats retardateurs au gros des troupes de rejoindre la ligne suivante en sabotant les routes, les ponts etc.
- La ligne de protection le long du canal Albert. C'est là que le gros de l'armée belge attendrait l'agresseur.
- La ligne de résistance ou ligne KW sur laquelle devait s'appuyer les armées alliées venues en soutien des troupes belges.

Cependant quand Léopold III déclare la Belgique neutre, il exclut de fait toute intervention préventive de l'armée française sur son territoire. Celle-ci ne pourra avoir lieu qu'après l'agression du territoire en vertu d'accords passés entre les 2 pays plus l'Angleterre. Cette nouvelle donne chamboule les plans de l'EM belge qui conclut que la meilleure ligne de défense en cas d'attaque allemande serait la ligne KW qui jusqu'alors avait été un peu délaissée.



CANON AC DE 47 MLE 1931



DISPOSITIF ANTICHAR PRÈS DE HAACHT

Environ 430 blockhaus composent la ligne KW. Selon les zones défendues ils sont répartis sur 2 lignes successives, comme par exemple une zone sans obstacle naturel. Les blockhaus pour mitrailleuses sont implantés à proximité immédiates des obstacles afin de pouvoir déclencher un feu nourri et efficace contre un assaillant empêtré dans les défenses et autres réseaux de barbelés. Les villes et les carrefours stratégiques sont érigés en « centre antichars » via la construction de blockhaus formant une boucle fermée autour du site à protéger. Ces centres de résistance sont au nombre de 17. L'arme de base antichar belge de forteresse est le canon de 47 mle 1931 fabriqué à Liège par la Fonderie Royale de Canons (FRC). Mais seulement 750 pièces seront livrées.

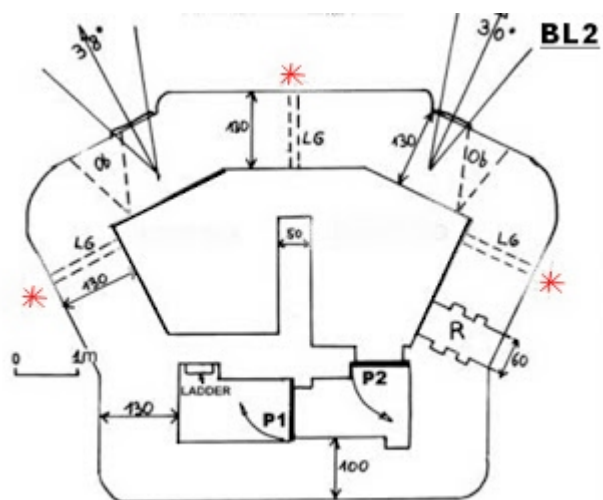
### **Blockhaus type de la ligne KW :**

C'est un blockhaus pour mitrailleuses à 1, 2 ou 3 embrasures de seulement 38° d'azimut. Les armes les plus répandues sont la mitrailleuse lourde Maxim, la Hotchkiss 8mm et la Colt. Cependant selon que l'ouvrage soit occupé par des Belges, des Anglais ou des Français, chaque nation utilisera sa mitrailleuse au prix d'aménagements légers dans le blockhaus. Ce blockhaus assure un tir de flanquement. Les embrasures sont protégées des tirs de face par des oreillons et un encorbellement (sorte de renflement débordant du toit, empêche la chute de gravats à l'aplomb des embrasures). La face avant est dépourvue d'embrasure. Chacune est surplombée sur le côté d'une visière qui permettait de guider le tireur. Les 2 orifices sont protégés par des volets métalliques et sont également protégés du ruissellement des eaux de pluie par la présence d'un rebord en béton ou d'une lamelle en acier. Certains blockhaus sont équipés d'un périscope.

2 modèles différents quant à l'accès au blockhaus. Sur le premier modèle on accédait à l'intérieur de l'ouvrage par une trappe située sur le toit et on descendait à l'intérieur par une échelle. (Comme sur le plan ci-dessous)

Sur le second modèle on retrouve une entrée standard par 2 portes blindées successives donnant dans un sas à 90°. La porte donnant sur l'extérieur est protégée par un créneau de tir intérieur. Les portes d'environ 200 kg chacune sont équipées de sortes de stores vénitiens métalliques permettant de favoriser l'aération de l'ouvrage. Le blindage de ces portes n'est que de 5 mm.

L'ouvrage est équipé de goulottes lance grenades (\*) permettant de repousser un adversaire évoluant aux abords immédiats de la casemate. La goulotte était fermée de l'intérieur par un volet blindé qu'il était préférable de vite bien refermer après avoir balancé la grenade dans la goulotte. A noter que ce type d'ouvrage est équipé d'une sortie de secours (R) de 60 cm x 60 cm. Les murs avant et latéraux font 1,30 mètre d'épaisseur et sont censés résister à un coup au but d'une pièce de 150mm. Le mur arrière n'a lui qu'1 mètre d'épaisseur.



**SCHEMA SIMPLIFIE D'UN BLOCKHAUS  
MITRAILLEUSE AVEC ACCES PAR LE TOIT**

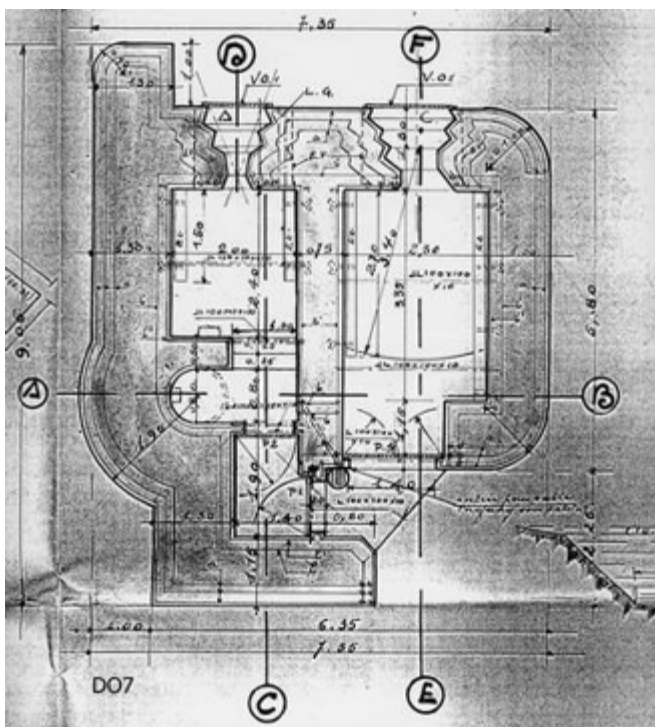
La chambre de tir mesure 2m x 2 m et la hauteur sous plafond est de 1.85 m. Le plafond est recouvert de tôles ondulées afin d'éviter la chute de béton lors d'un bombardement. L'ouvrage est équipé de conduits de ventilation, protégés contre le jet de grenades depuis l'extérieur. Par contre bien sûr pas d'électricité. L'éclairage était assuré par des lampes à huile. Dans les blockhaus de commandement dépourvu d'embrasures de tir et de visières il y faisait particulièrement sombre même en pleine journée. A noter qu'un effort particulier concernant le camouflage a été fait sur tous les ouvrages de la ligne KW. Camouflage en briques rouges type maison, en bois pour ressembler à une grange, filets de camouflages, ou carrément abri enterré. Les blockhaus sont répertoriés en fonction de leur lieu géographique, suivi d'un numéro. Par exemple BB2 pour blockhaus numéro 2 du bois de Beumont ou TPM1 pour blockhaus numéro 1 de la tête de pont de Maline. Contrairement aux constructions allemandes, il n'y a pas vraiment de catalogue de constructions dûment référencées. Il y a beaucoup de modèles similaires mais pas toujours identiques. Entrée par le toit ou l'arrière, sortie de secours sur le côté ou à l'arrière, angle formé par les 2 embrasures de tir, etc.

Les autres types de blockhaus étaient de type C pour connexion et/ou commandement et de type V qui étaient en fait de petits blockhaus abritant des relais téléphoniques. Il était prévu un large développement du système de communication mais le déclenchement des hostilités ne permettra pas de mettre en place ce dernier.



**CAMOUFLAGE EN MAISON D'HABITATION**

Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y a pas trace d'autre type de blockhaus de combat sur la ligne KW que ces blockhaus pour mitrailleuses. C'est-à-dire que même pour ce qui est appelé les centres antichars, il n'y a pas de blockhaus abritant d'arme antichars. Les canons de 47 ne rentrant pas dans les blockhaus présents, ils sont mis en batterie dans des positions de campagnes légères à l'abri derrière quelques sacs de sable. Cette remarque ne vaut que pour la ligne KW. Ailleurs dans les places fortifiées par exemple, il existe bien des blockhaus typiques réservés aux armes antichars, de 47 et 75 mm. Certains d'entre eux sont même équipés de cloches blindées d'observation. (Voir plan ci-dessous). Mais rien de tout cela sur la fortification qui nous occupe aujourd'hui. Après coup, on peut se poser la question de l'utilité des barrages antichars, type « portes belges » si une fois les blindés immobilisés ou tout du moins ralentis, il n'y a aucune possibilité de les détruire avec des armes adéquates lors de cette phase où ils sont vulnérables. Peut-être est-ce le manque de temps qui a fait que l'EM belge a préféré favoriser la construction de blockhaus légers ?



PLAN DE BLOCKHAUS POUR MITRAILLEUSE + 75 AC + CLOCHE BLINDÉE (SOURCE [HTTP://WWW.BUNKERGORDEL.BE](http://www.bunkergordel.be))

## 4/ LES PORTES BELGES :

Une des caractéristiques de la ligne KW est la présence dense de portes belges entre l'endroit où la ligne s'écarte de la rivière Dyle et la jonction avec la PFN.

Nous allons donc profiter de l'occasion pour présenter cet élément antichar que l'on retrouvera en masse sur le mur de l'Atlantique et en particulier sur les plages du débarquement.

Appelés indifféremment élément Cointet, élément C ou plus connu encore porte belge, c'est un des obstacles antichars les plus connus. La différence entre un élément Cointet et une porte belge est la présence de 8 cornières verticales ajoutées à l'avant de l'élément afin, qu'en plus des blindés, l'infanterie soit elle aussi ralentie au moment de franchir l'obstacle. Cette modification ayant été inventée par les Belges, l'élément Cointet est devenu « porte belge », bien que son origine via son concepteur, le Colonel Edmond de Cointet de Fillain (1870 - 1948), soit Française. Et c'est ainsi qu'il est passé à la postérité. Elles auront d'ailleurs une 3<sup>ème</sup> vie en Normandie après que le sergent Curtis G. Culin eut l'idée de découper les portes belges pour les souder à l'avant des Sherman afin de défoncer les épaisses haies du bocage normand. Le Sherman était grâce à lui devenu un « Edge-cutter ».

### Présentation :

La porte belge est donc une barrière mobile mesurant 3 mètres de large sur 2.5 mètres de haut d'environ 1.3 tonne et montée sur 3 rouleaux (2 à axe fixe devant et le troisième à l'arrière à axe pivotant afin de faciliter la manipulation de la porte. Ces éléments s'attachent l'un à l'autre pour former une barrière continue sans limite de longueur (route, pont, tunnel, champ, frontière ...) C'est cette particularité qui vaudra à la ligne KW son surnom de « ligne de fer », une grande partie des 75 000 portes fournies par l'industrie belge ayant été affectée sur la ligne dans le secteur Louvain-Namur.



PORTE BELGE (MUSÉE OMAHA)

## Mise en œuvre :

Une fois installées à l'endroit voulu, les portes rattachées entre elles grâce aux gonds que l'on voit sur les montants verticaux de la photo ci-dessus dans lesquels sont enfilées des barres d'acier. L'avantage du système est qu'il permet une certaine souplesse entre les portes tout en les maintenant liées. Le mouvement d'avant en arrière correspondant au passage en force d'un blindé est entravé par le fait que la première et dernière porte d'un ensemble sont rattachées par une élingue en acier courant au ras du sol qui vient s'arrimer sur 2 « bornes Cointet ». Ces bornes sont telles des bittes d'amarrage en béton, renforcées au cœur par une poutrelle d'acier. Leur forme en cône inversé empêche, en cas de tension sur le câble, qu'il ne s'échappe vers le haut. Le béton est entouré d'une tôle afin que la friction du câble ne fragilise pas le béton de la borne.

## CONCLUSION :

Une fois de plus une ligne de fortification n'aura pas vraiment joué son rôle, c'est-à-dire retarder l'attaque ennemie afin de permettre la montée du gros des troupes chargé de stopper l'attaque. Peu de blockhaus de la ligne KW ont connu le combat. Ils étaient occupés par des troupes belges, françaises ou anglaises du BEF. La bataille de la Dyle ne dura que 3 jours (du 14 au 16 mai 1940) mais durant lesquels les combats furent intenses et violents. Les Allemands étaient à peu près contenus mais le 16 mai, l'ordre de repli est donné aux troupes franco-anglaises suite à la percée de Sedan qui les menace d'un encerclement.



BORNE COINETET

## Sources :

- Fortress Europe – European fortifications of WW2 Kaufman et Jurga éditions Di capo press
- <http://lignekw.blogspot.fr/>

Merci à Prosper pour son aide à la traduction de termes parfois ambigus



SHERMAN « EDGE-CUTTER »

## La campagne des 18 jours *de Jules Loxhay*

*présenté par Prosper Vandenbroucke*



**S**ans aucun ultimatum, l'armée allemande envahit le territoire belge à l'aube du 10 mai 1940. Dès les premières heures de l'invasion, les appareils de l'aéronautique militaire belge furent pratiquement tous détruits au sol. En utilisant massivement le tandem Char-Avion, l'armée allemande traversa rapidement les Ardennes belges et françaises. Dès le 11 mai 1940, le fort belge - pourtant réputé imprenable - d'Eben-Emael tomba en mains allemandes et les ponts de Vroenhoven et Veldwezelt au dessus de la Meuse tombèrent intacts en mains ennemies.

La Meuse fut traversée dans les secteurs de Dinant, Monthermé et Sedan et pendant que les positions françaises furent submergées au sud, l'Armée hollandaise ne put résister au nord. Cette situation, sans issue, obligea le commandement belge à abandonner (après quelques résistances) les positions défensives du Canal Albert et – un peu plus tard – les positions de la Ligne K.W. (Koningshooik-Wavre). Il fut bien tenté de résister à la Wehrmacht et notamment sur les positions de l'Escaut, le Canal de Gand à Terneuzen, la Lys et en fin sur une ligne défensive d'Ypres à Roulers mais la pression allemande était trop forte. Lors de la conférence interalliée, tenue à Ypres le 21 mai 1940, il fut généralement admis que l'Armée belge avait réussi de très bonnes et courageuses manœuvres de retardement et notamment sur la rivière Dendre le 18 mai, à Zwijndrecht le 19 mai et sur l'Escaut le 20 mai 1940. Une bataille très dure eu lieu sur la Lys vers le 23/24 mai et où + de 2500 soldats belges trouvèrent la mort.

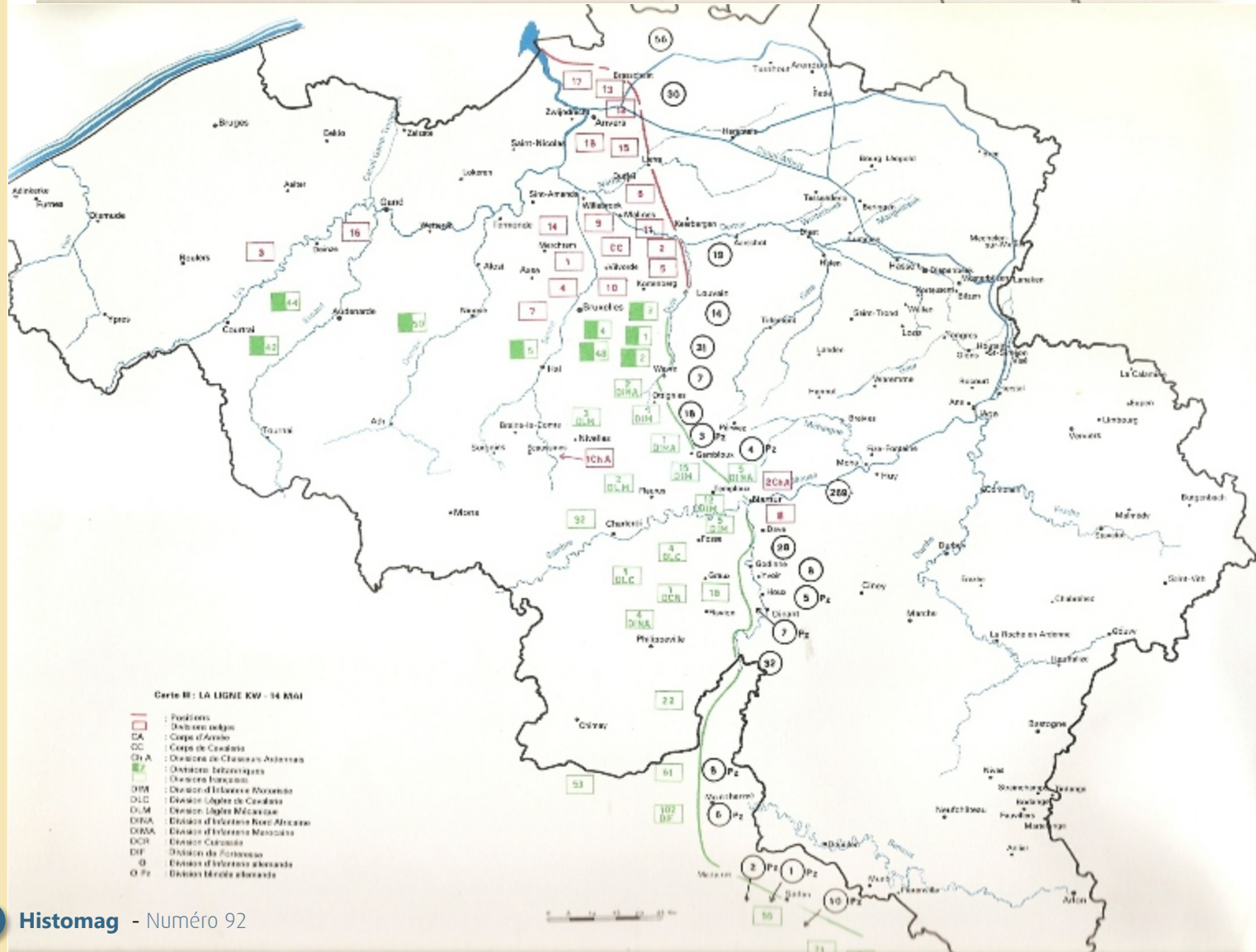
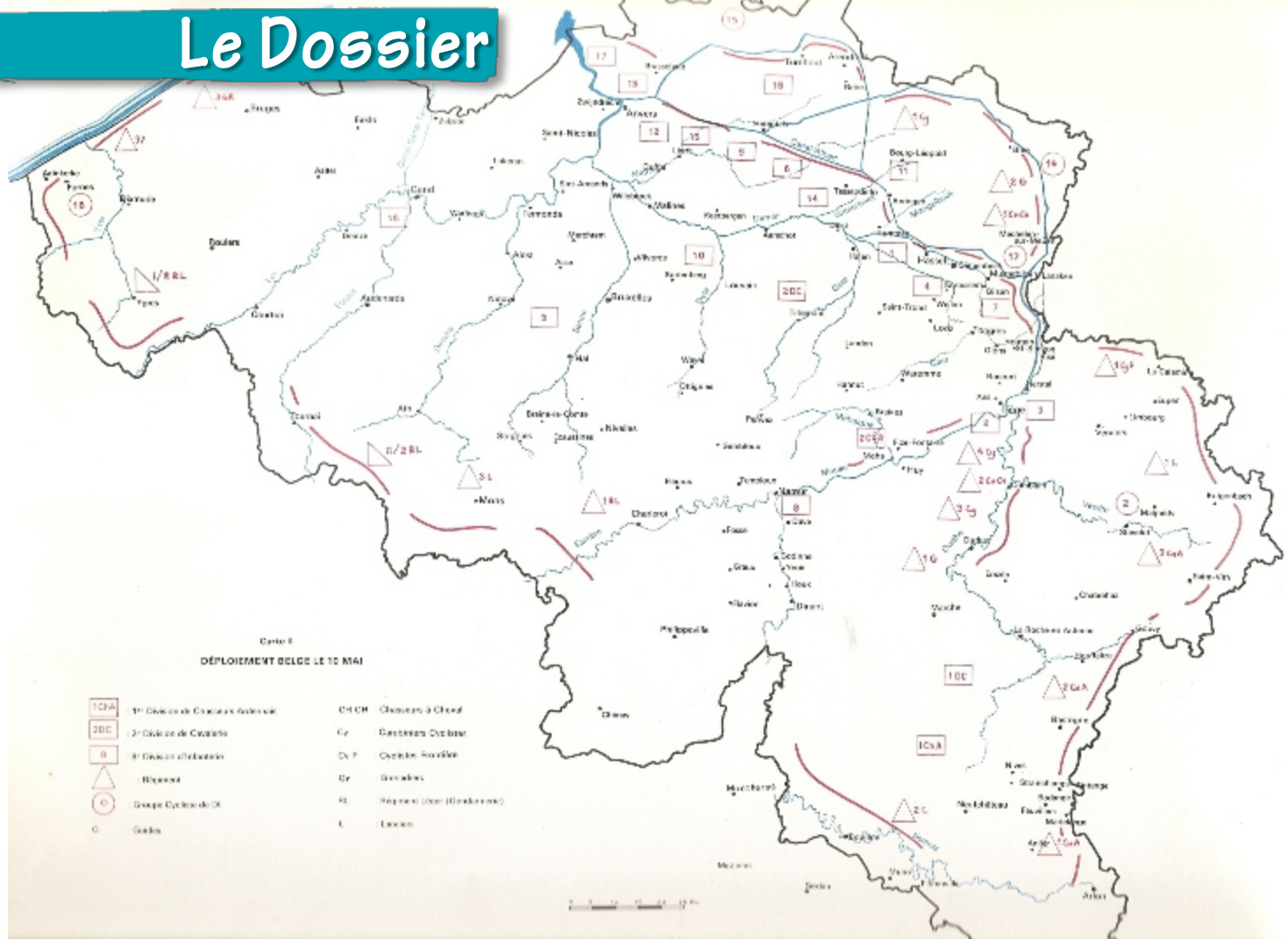
L'armée belge ne put que ralentir la progression allemande et put ainsi – un temps soit peu – aider le rembarquement de l'Armée britannique à Dunkerque. Cependant la lutte devint trop inégale et le 27 mai 1940, Sa Majesté le Roi Léopold III envoya des plénipotentiaires belges dans les lignes allemandes afin de discuter d'un cessez-le-feu. La réponse allemande fut brève et sèche dans les termes : capitulation sans conditions le lendemain 28 mai 1940. Cette campagne de 18 jours coûta la vie à près de 6000 militaires et à certainement autant de civils. 250.000 militaires (sur un total de 600.000) furent fait prisonniers de guerre et envoyés en Allemagne. Cependant après quelques mois les Allemands libérèrent la plupart des soldats néerlandophones (à l'exception des officiers et sous-officiers d'active) dans le cadre de la Flamenpolitik de Adolf Hitler. Au final +/- 70.000 militaires belges restèrent prisonniers de guerre jusqu'à la fin du second conflit mondial en Europe.

Ce que nous proposons de faire aujourd'hui, c'est de laisser la parole à l'un de ces soldats qui se sont battus pendant ces dix-huit jours. Jules Loxhay était un soldat de la classe 1938 (appelé sous les armes le 16 mai 1938), il nous raconte sa mobilisation (phase C) de 1939 et sa campagne des 18 jours au sein du 1<sup>er</sup> de Ligne. Son récit il le fit lui-même et le publia dans le fascicule 6 du tome IV du Centre Liégeois d'Histoire et d'Archéologie Militaire grâce à qui nous pouvons à nouveau faire partager ce récit.

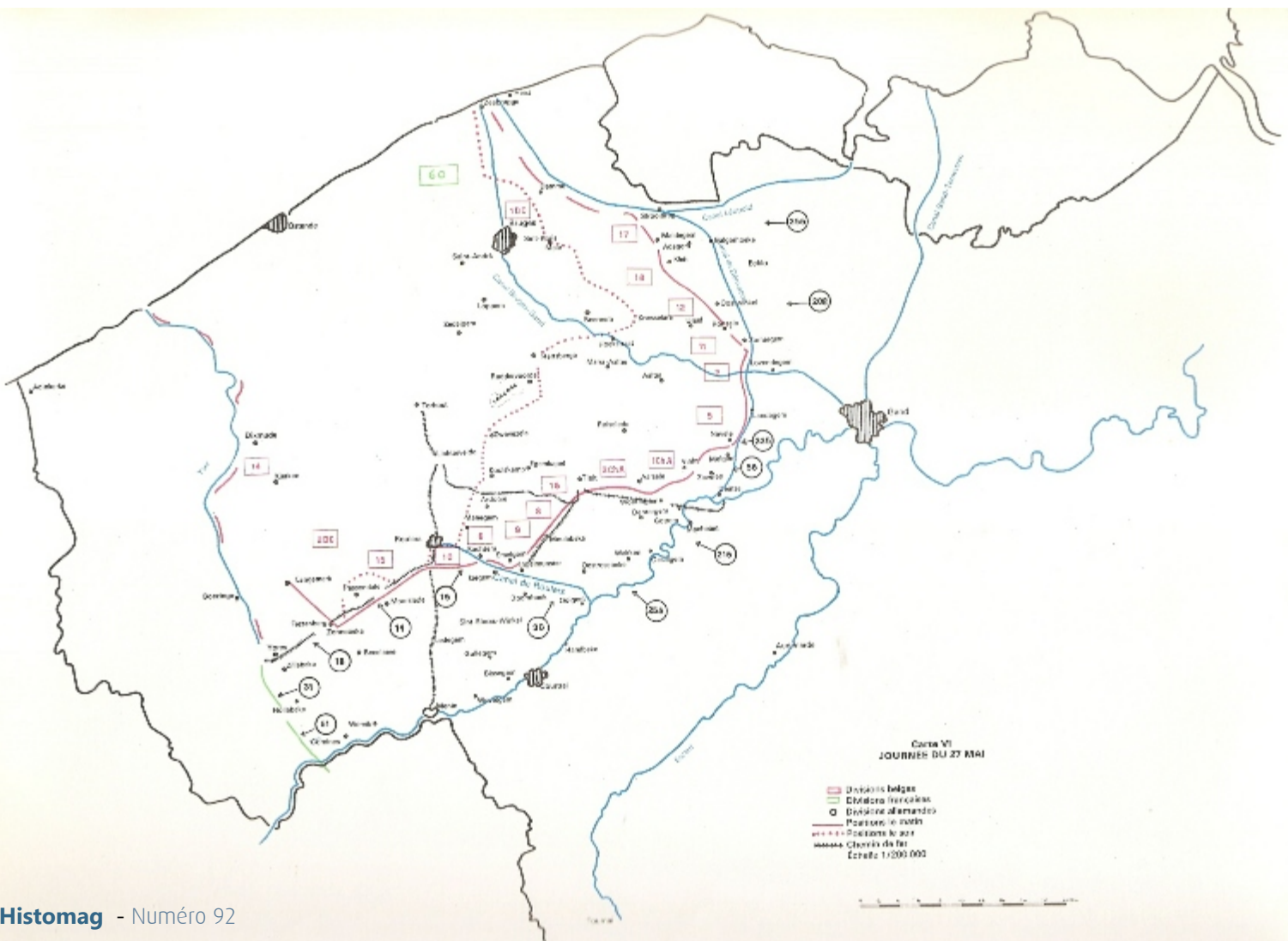
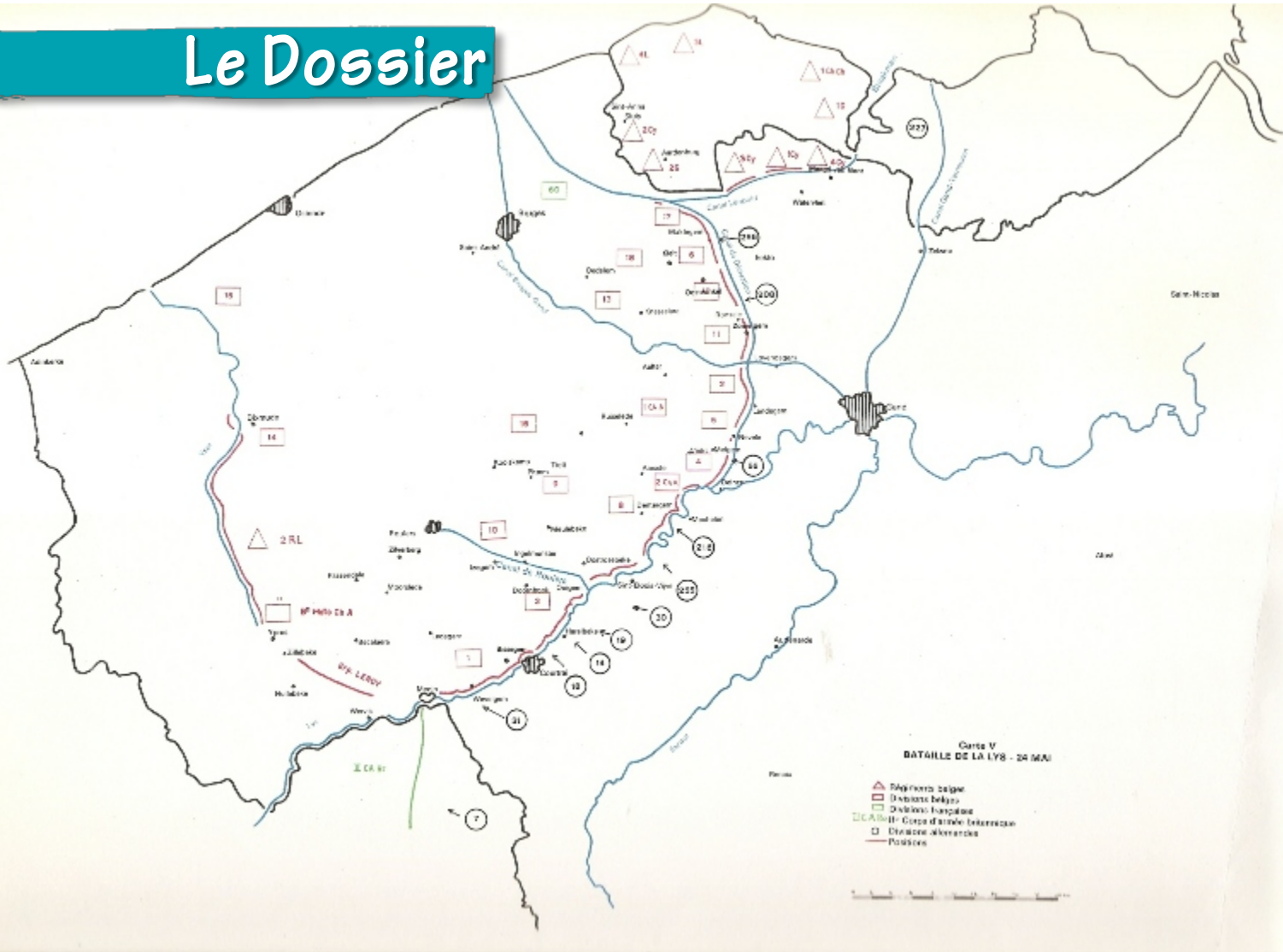
## La mobilisation

Quand nous avons quitté la caserne, le 28 août 1939, nous ne doutions pas que c'était sans esprit de retour. C'est à Romsée que le régiment est cantonné. Je n'aurai pas le temps de m'installer, on me demande de choisir un mitrailleur et un télémètre (ce dernier est de la classe 36 et habite l'endroit où nous devons nous rendre). Nous sommes partis pour Engis où nous avons rejoint un peloton de la 10<sup>e</sup> compagnie chargé de la garde au pont et nous avons partagé leur logement, la salle de café près du pont. Notre mission était de placer une mitrailleuse sur un remorqueur et d'effectuer des patrouilles sur la Meuse pour surveiller la navigation. Deux bateliers du génie d'Anvers nous avaient été adjoints, mais l'Atlas VI (le frère du célèbre Atlas V de la guerre de 14-18) n'arriva pas.

Le 31 août, les ponts du Val-Benoit et d'Ougrée, touchés par la foudre avaient sauté. En attendant que la circulation fluviale soit rétablie et permette l'arrivée de notre bateau, nous avons partagé les activités de la 10<sup>e</sup> : gardes, travaux de défense, etc. Nous avons joué un match de football contre l'équipe d'Engis et nous avons gagné (la photo de l'équipe est parue dans la Meuse du 16 septem-

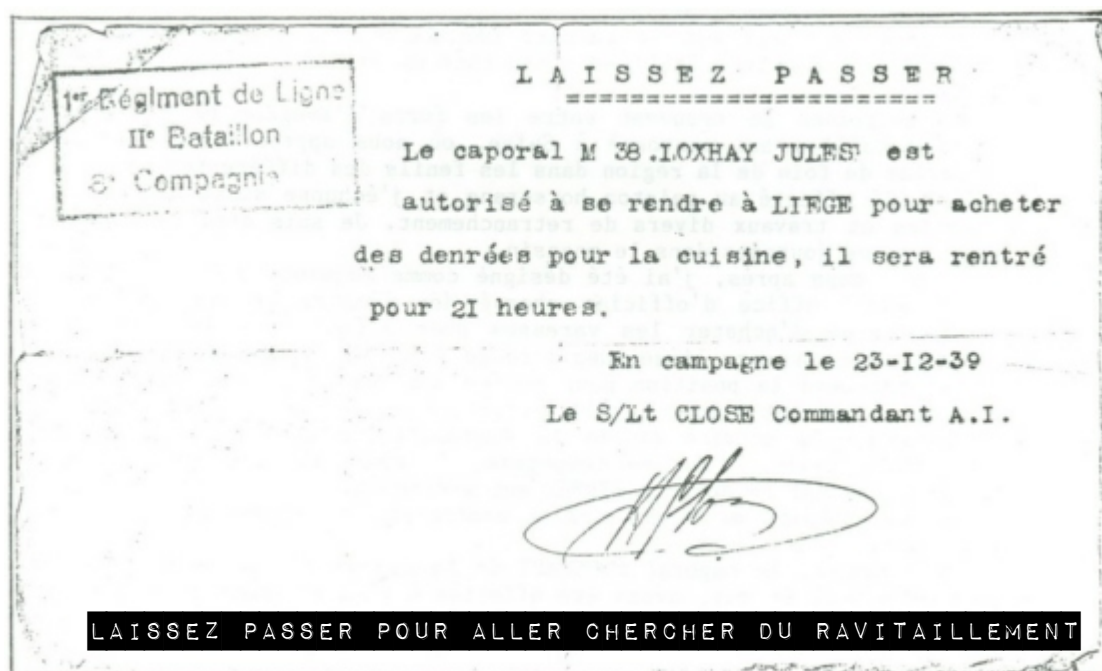






En octobre, vers la date à laquelle nous aurions dû être libérés, nous avons rejoint le régiment à Chèvremont. C'était pour faire nos adieux au 14e de ligne qui devenait intégralement flamand. Notre bataillon a été transféré au 1er de ligne où nous sommes devenus la 8e compagnie du IIe bataillon. Le chef de corps est le colonel BARTHELEMY; la compagnie est sous les ordres du commandant VELLE et notre chef de peloton est le lieutenant PEREAUX. Nos positions se trouvent entre les forts d'Evegnée et de Barchon et notre bataillon est cantonné à Saive, où nous apprécions le moelleux et le parfum du foin de la région dans les fenils des différentes fermes. J'ai été affecté au peloton hors-rang et j'échappe ainsi aux exercices, gardes et travaux divers de retranchement. Je suis avec le fourrier et je passe mes journées dans le magasin. Peu de temps après, j'ai été désigné comme adjoint au docteur STREEL qui fait aussi office d'officier chargé des loisirs et des sports. Le major me charge d'acheter les vareuses pour l'équipe du bataillon ; je les choisis aux couleurs liégeoises : rouge avec col et parements jaunes. J'ai parcouru la position pour mettre sur pied des rencontres inter-compagnies, inter-bataillons et même inter-unités, ce qui, en tenant compte des impératifs du service et de la disponibilité des terrains, ne fut pas une tâche aisée. Avec ma compagnie, je suis retourné jouer à Engis contre le club dont le docteur STREEL est président. L'hiver précoce et rude nous a contraints à mettre ces activités en veilleuse.

Fin novembre, le caporal BOUSSART de la classe 36 et moi, avons été affectés à l'encadrement d'une section de recrues de la classe 39 ; ce sont des Hennuyers que notre façon de parler étonne. BOUSSART et moi sommes installés à la ferme du vieux château de Saive. Nous occupons la chambre du domestique, mobilisé lui aussi. C'est un cube de maçonnerie accolé au mur dans le fond de l'étable. Pour y accéder, il faut gravir une échelle qui nous mène sur la paille au-dessus des vaches, puis une autre qui nous conduit à la chambre. On y est directement sous les tuiles dont une, en verre, donne la lumière. L'espace, très réduit, est occupé par un grand lit, une petite table et une chaise. Un matin, en m'éveillant, je sors le nez et un bras de dessous les couvertures



et je sens quelque chose de froid.

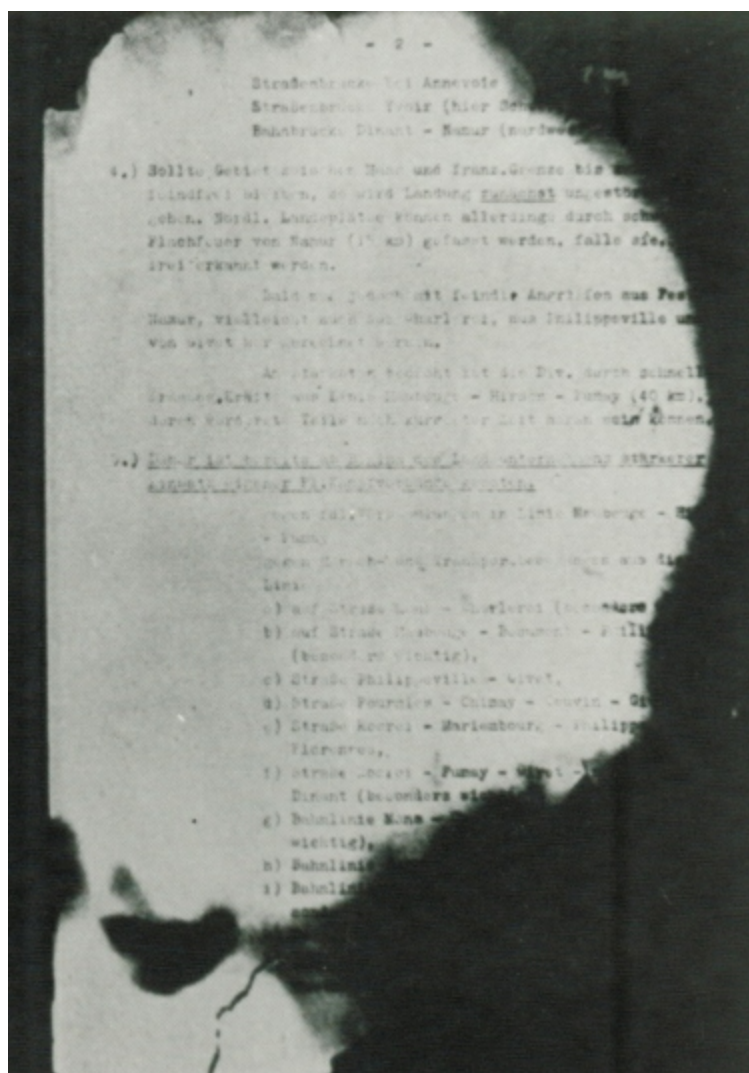
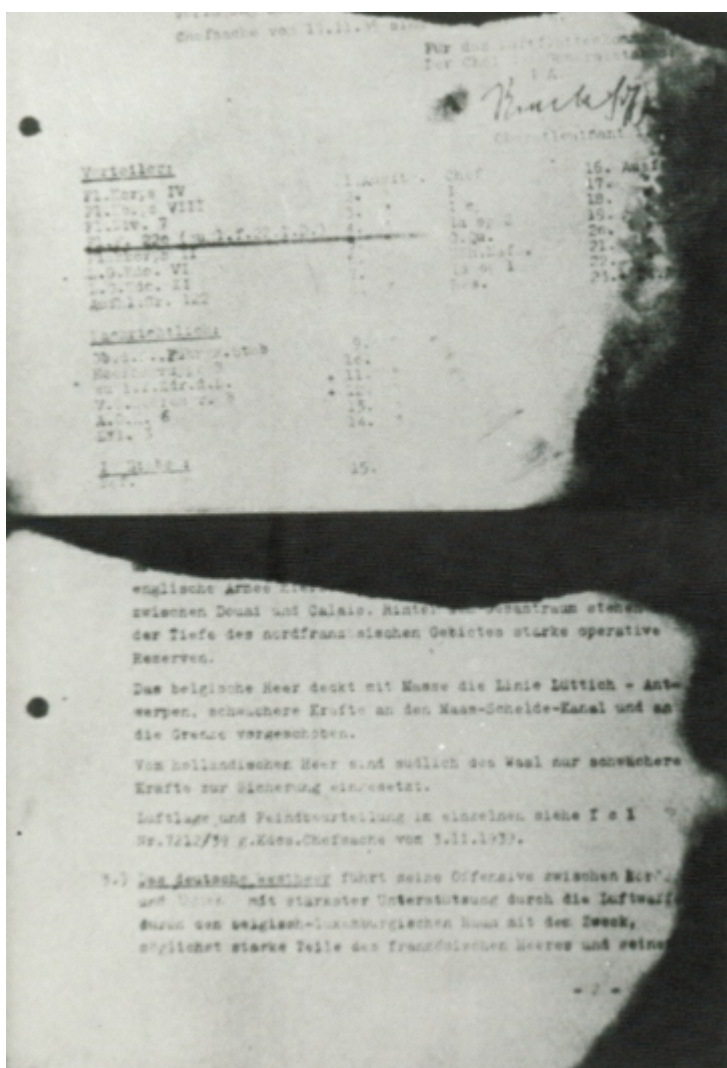
Je fais de la lumière et je vois que le lit est couvert de neige ! Celle-ci poussée par un vent violent s'insinue sous les tuiles. Évidemment, il ne fait pas chaud dans la chambre, d'autant que la température baisse rapidement au point que le seau d'eau que nous montons chaque soir pour nos ablutions matinales n'est plus qu'un bloc de glace, le matin. Heureusement, on me fait repasser au peloton hors-rang, cette fois comme caporal d'ordinaire. Je change aussitôt de logement. Avec six camarades, nous occupons une pièce d'une petite maison et, privilège du grade, mon matelas est à côté du poêle. Je suis chargé du ravitaillement. Nous avons fabriqué un traîneau pour aller chercher le pain et la viande à Barchon. Je suis le plus souvent à la cuisine, une « roulante » installée dans un hangar, mais parfois, j'ai l'occasion de descendre à Liège pour y acheter des conserves.

On l'avait assez dit : « on s'en fout comme de l'an quarante ». Eh bien, il est arrivé et les perspectives pour cette année sont bien incertaines. Après la conquête de la Pologne par l'Allemagne, les belligérants semblent s'être mis en hibernation. C'est, comme disent les journaux, « une drôle de guerre ». Nous, nous sommes neutres et c'est bien volontiers que nous laisserons la gloire aux Français qui clament : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », et aux Anglais qui chantent : « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried ».

En attendant, la principale préoccupation de l'armée belge en campagne est de se protéger du froid. C'est pourquoi passe-montagnes, écharpes de laine et gros sabots de bois, bien que peu réglementaires, sont tolérés. J'ai retrouvé mon agenda de 1940 et j'y lis :

- Les 6,7 et 8 janvier : congé.
- Le 14 : alerte générale (si mes souvenirs sont bons, un aviateur allemand abattu par notre D.T.C.A., était porteur de plans d'invasions de notre pays)(\*).

(\*) Loxhay fait allusion ici à l'atterrissage forcé du Me-108 à Mechelen aan de Maas (Actuellement Maasmechelen)



**Le document qui provoqua l'alerte du 14 janvier. Le 10 janvier 1940, un avion allemand s'égaré dans le brouillard et s'écrase en Belgique. Un des occupants porte les ordres d'attaque du groupe Von Bock pour le déclenchement des opérations en Belgique, le 17 janvier. Il ne parvient pas à les brûler complètement et l'État-major belge est averti.**

Nos prédécesseurs ont aménagé une porcherie et y ont construit des bat-flancs sur lesquels nous rangeons nos paillasses côte à côte.



UNE PHOTO DE GROUPE QUI MONTRE DIFFÉRENTES FAÇONS DE PORTER LA TENUE DE CAMPAGNE



DÉFENSE ANTICHAIR - BARRIÈRES COINETET



L'HIVER 39-40 FUT RUDE. DANS CERTAINES UNITÉS, LES SENTINELLES ÉTAIENT PROTÉGÉES DU FROID PAR UNE PEAU DE MOUTON PORTÉE SUR LA CAPOTE

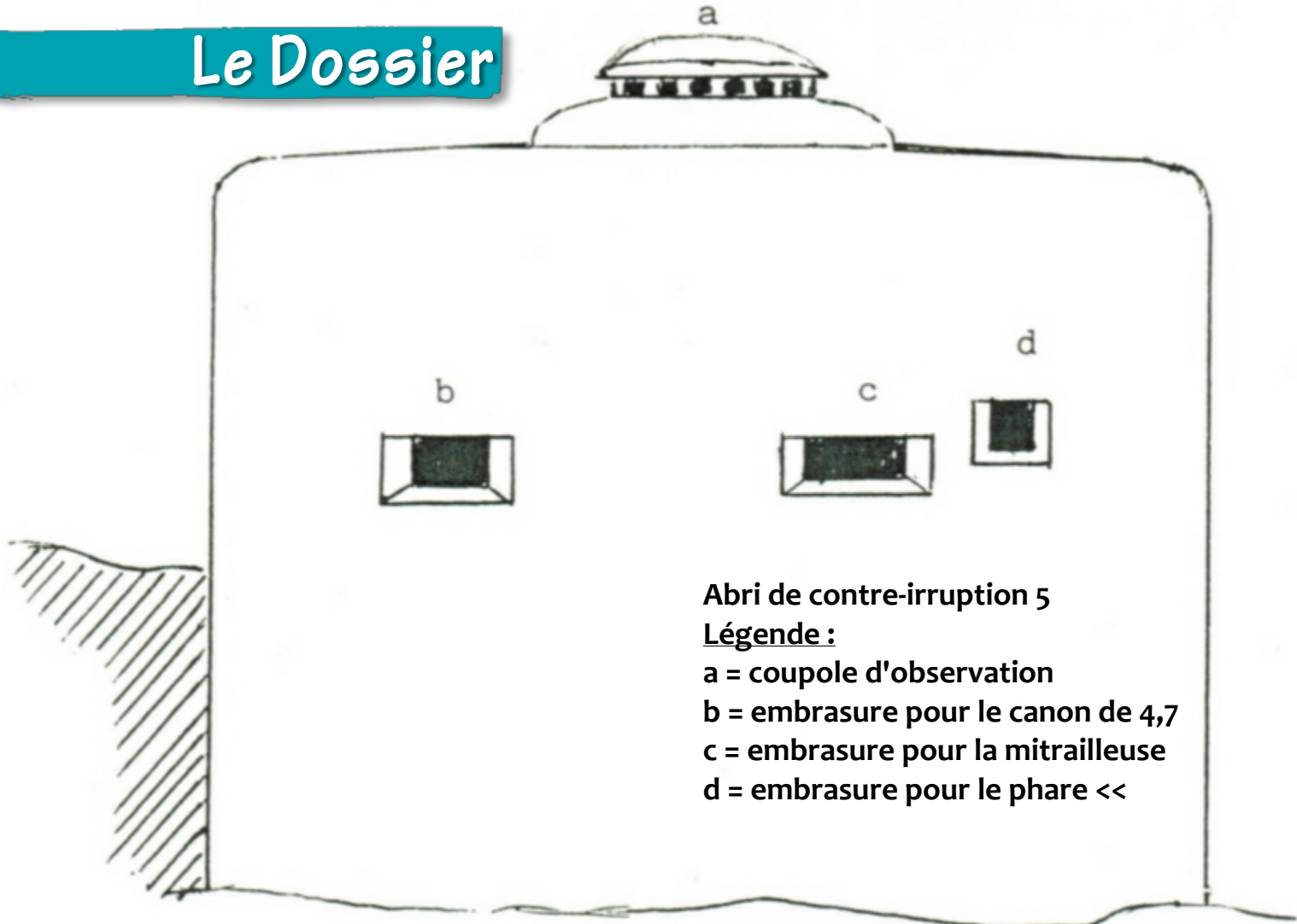
Le 26 et le 30 : je suis de garde. Les congés étant toujours retardés, je ne peux pas partir le 3 février comme prévu. Le 5, je reçois ma permission et je rentre à la maison pour six jours. J'attrape un furoncle au talon droit et le médecin militaire que je vais consulter me donne quatre jours supplémentaires. Le 14, quand je rentre au cantonnement, il est près de minuit et, surprise, je trouve le local vide, à l'exception de mon fusil, du sac contenant mes effets et de mes fournitures de couchage. Le lendemain j'apprends que la compagnie a changé de cantonnement. Je charge mon barda sur un traîneau et je rejoins les autres. Je suis très mal accueilli par l'adjudant qui s'apprêtait à me porter déserteur. Il me met au rapport du commandant, mais celui-ci, après m'avoir entendu, classe l'affaire sans suite. Le 16 je repasse au peloton hors-rang. Nous logeons dans un baraquement tout près du cimetière militaire de Rabozée. Du 7 au 12 mars je suis en congé. Quand je rentre, nouvelle affectation : je passe en subsistance à la 6e compagnie ; mission : garde permanente à l'abri 5 en cas d'alerte. J'ai, évidemment, encore changé de cantonnement. C'est à Wandre, cette fois, que je vois fleurir les forsythias. Nous logeons dans le baraquement de l'Œuvre Nationale de l'Enfance. Comme, en fait de lits, il n'y avait que des cadres en bois sans sommier, nous avons fait appel au système D. Nous avons coupé de vieux pneus de vélos et les avons cloués dans le sens de la longueur, puis nous avons coupé des morceaux plus petits que nous avons tressés et fixés dans le sens de la largeur, et ça a donné des lits fort confortables. On nous a distribué un exemplaire d'un hebdomadaire que nous recevons assez régulièrement depuis le début de la mobilisation. Il s'appelle « Le BARBELE » et a pris comme devise celle du 14e de ligne « Qui s'y frotte s'y pique ».



Je passe beaucoup de temps à l'abri de contre-irruption 5 qui se trouve au pied de la Xhavée, Le personnel se compose d'un sergent, d'une équipe pour le canon de 4,7 et de mon équipe de mitrailleurs.

L'abri est quant à lui composé :

- d'un rez-de-chaussée sans autre ouverture que la porte d'entrée qui donne sur un petit sas formé par un mur dressé devant la porte et qui est percé d'une embrasure pour défendre celle-ci. Derrière le mur, il y a une trappe qui donne accès à un passage souterrain qui permettrait l'évacuation discrète de l'abri et dont la sortie se trouve dans la tranchée du chemin de fer. Dans l'angle opposé, il y a une échelle qui donne accès à la partie supérieure de l'abri
- d'un étage où on trouve :
  - contre le mur de droite : les obus perforants et percutants du canon de 4,7 cm,
  - contre le mur de gauche : les caisses de grenades et les boîtes de munitions pour la mitrailleuse,
  - l'ouverture pour le phare, l'embrasure pour la mitrailleuse et celle pour le canon, qui peuvent être fermées par des volets d'acier.
  - une sortie de secours d'un mètre de côté qui donne sur le talus auquel est accolé l'abri. Cette sortie est fermée par des poutrelles d'acier.
  - une échelle métallique, au centre de la pièce, qui permet d'accéder à la tourelle d'observation.



Abri de contre-irruption 5

Légende :

a = coupole d'observation

b = embrasure pour le canon de 4,7

c = embrasure pour la mitrailleuse

d = embrasure pour le phare <<

Vue en plan du premier étage

Légende :

1) échelle vers rez-de-chaussée

2) obus pour 4,7

3) sortie de secours

4) canon 4,7

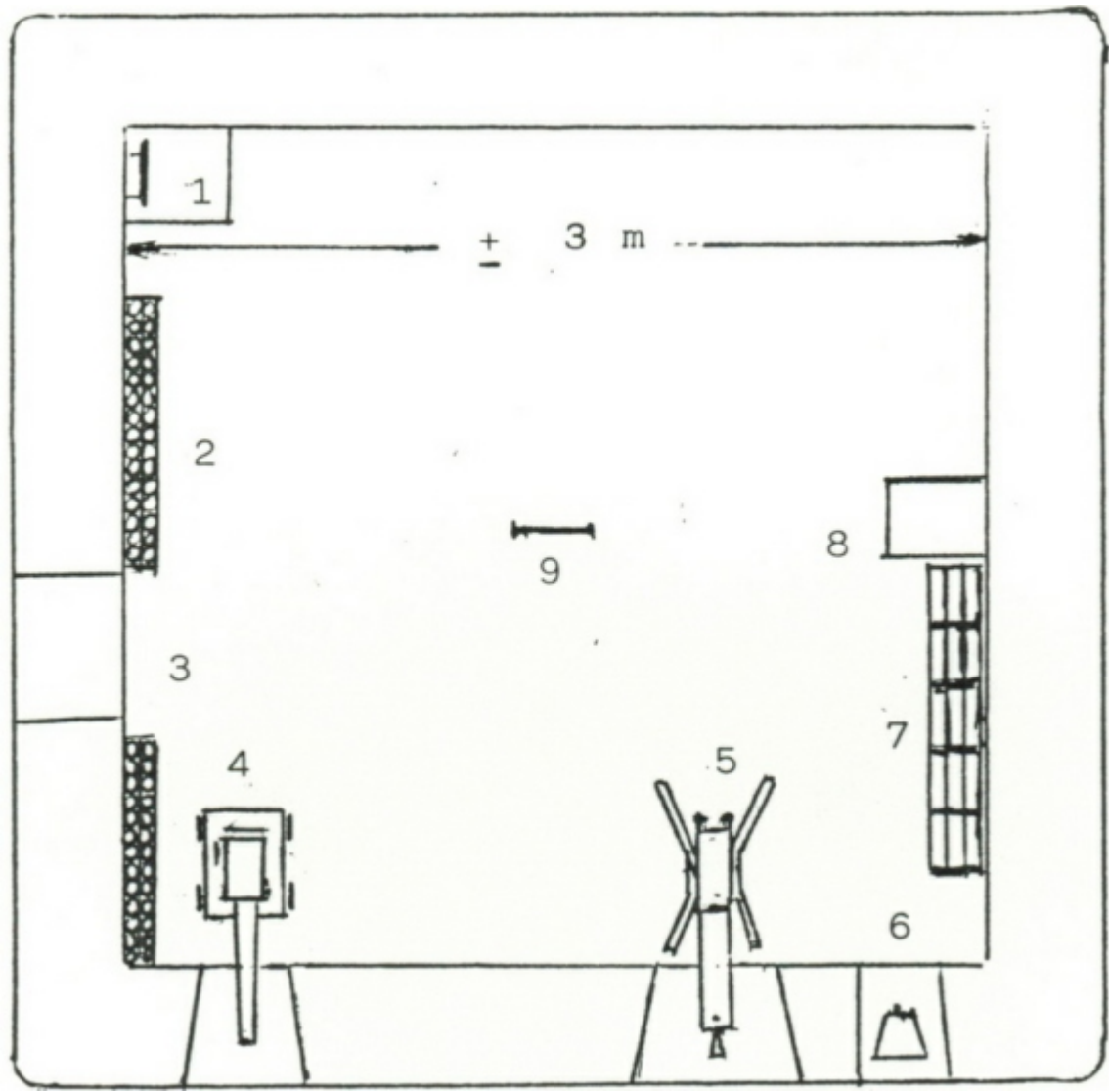
5) mitrailleuse

6) phare

7) cartouches

8) grenades

9) échelle vers coupole d'observation <<



Le 30 mars, je change encore de logement. Le déménagement est court, il faut juste traverser la route et monter au second étage d'un immeuble particulier. Heureusement, nous restons à Wandre où c'est plus agréable que dans la campagne de Barchon. On peut aller au café, au cinéma, ou prendre une douche au phalanstère du charbonnage. Avec le printemps, on reparle de sport ; les terrains de football sont boueux, mais on espère pouvoir rejouer dans une quinzaine de jours. Le docteur STREEL me fait savoir que mon commandant m'a proposé pour le grade de sergent et que je serai prochainement transféré au service « Sports et Loisirs ». Le 10 avril, les congés sont suspendus puis rétablis quelques jours plus tard. Le 27, je pars en congé jusqu'au 29. Je suis à peine rentré que les congés sont supprimés. Le 9 mai, les permissions sont rétablies. Le 10 mai, vers 1.30 h du matin, le sergent entre dans la chambre et crie « debout, c'est la guerre ». Évidemment, il se fait chahuter. Hélas ! Il faut bien se rendre à l'évidence, il ne plaisante pas. J'enfile mon équipement et me rends avec mon équipe à mon poste dans le fortin 5.

## La guerre

Le 10 mai, vers 2.30 h du matin, nous arrivons à l'abri où nous retrouvons le sergent et l'équipe du canon de 4,7. Nous déposons nos sacs et installons une garde aux pièces. Dès le lever du jour, nous regardons passer les avions allemands. La D.T.C.A. tire et des éclats retombent près de nous. Un peu plus tard, nous apprenons que, sur les hauteurs de la Xhavée, un soldat a été tué par un éclat. Dans la matinée, nous voyons arriver de petits groupes de gardes-frontière. Ils ont supporté le premier choc mais ont dit se retirer pour éviter l'encerclement. Une vingtaine de soldats hollandais passent devant nous. Ils sont sans arme et vont Dieu sait où. Dans l'après-midi, mes parents viennent me rendre visite. Ils sont inquiets car ils ont déjà vécu une guerre et savent que la séparation risque d'être longue. Nous jouons les fanfarons, peut-il en être autrement ? Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'avoir peur ! Et puis, que risquons-nous dans un aussi beau fortin ? Mes parents semblent rassurés. Mais le sont-ils vraiment ? Ils me quittent en me promettant de revenir, le lendemain, avec mes frères.

La nuit est tombée. On nous informe que nous devons évacuer l'abri et nous rendre à Herstal. Nous emportons la mitrailleuse et sabotons le canon. Nous rejoignons nos compagnies et passons la nuit chez l'habitant. Le 11 mai. Mon bataillon (le 11e) a pour mission d'occuper et défendre le sous-secteur nord qui s'étend de Herstal au pont de Wandre. Les trois autres bataillons occupent Grâce-Berleur, Ans et Liers, tandis que le P.C. est à Alleur. Vers midi, on fait sauter le pont de Herstal. Je suis à 100 m de là et, malgré la protection des maisons, le souffle de l'explosion me plie en deux. Les autres bataillons reçoivent l'ordre de se porter entre Glons et la station de Roclengé-sur-Geer. Échelonnées entre Fexhe-Slins et Liers, ces unités sont attaquées, de 13.30 h à 18 h, par des vagues successives de Stukas et de biplans Heinkel lâchant leurs bombes en piqué et mitraillant tout ce qui bouge. Les pertes s'élèvent à 30 tués et quelques dizaines de blessés. Le charroi hippomobile est en grande partie détruit et la plupart des chevaux tués. Les bataillons sont dispersés. Dans la soirée, le régiment reçoit l'ordre de se replier vers Namur.

Le 12 mai nous avons marché toute la nuit et, le matin, on fait une halte à la sortie d'Engis. Dans l'après-midi, nous repartons et, quand nous arrivons à Flône, nous voyons encore des avions qui tournent et qui piquent sur les troupes qui sont sur le plateau du côté de Hannut. A Huy, nous rencontrons un petit blindé français dont les occupants nous saluent avec un brin de gouaille. (Il faut bien dire qu'à ce stade des opérations, les Français ont encore une grande confiance dans les vertus de leur potion magique : le pinard). Nous traversons la Meuse et, par les crêtes, prenons la direction de Namur.

Le 13 mai on nous dit que nous nous replions sur la deuxième ligne de défense. Nous rencontrons de plus en plus de Français : un régiment de Nord-Africains, des canons en batterie dans les champs et de petits groupes motorisés. Des bombardiers allemands nous survolent à faible altitude. Quand ils sont juste au-dessus de nos têtes, je vois les bombes se détacher et tomber en sifflant. Je n'ai pas peur car je sais qu'elles toucheront le sol un peu plus loin. De fait, elles vont faire des dégâts chez les Français qui se trouvent de l'autre côté du talus. Après deux nuits à la belle étoile, des civils m'ouvrent leur porte et je peux passer celle-ci dans un lit. Le 14 mai nous partons vers Ransart où nous embarquons dans un train. Le 15 mai nous avons roulé toute la nuit et une bonne partie de la journée. A Gand, où le train fait halte, le bruit court qu'on a arrêté de nombreux espions.

Nous apprenons qu'un train qui nous suivait a été touché par l'aviation. Le soir, nous débarquons dans un patelin dont j'ai oublié le nom. Je m'installe dans un local où l'intendance a stocké des vivres et j'y passe la nuit. Le 16 mai au matin, pendant que je faisais ma toilette, on a fermé l'intendance et je dois faire la file pour obtenir ma ration et récupérer mon équipement. Plus tard, nous partons pour Maria Aalter où nous logeons chez l'habitant.

Ce qui reste du régiment est regroupé le 17 mai. On fait le bilan : environ 30% de l'effectif est hors combat (35 tués, des blessés, des prisonniers et des disparus dont beaucoup ont été déroutés par les Français et coupés de l'unité. L'armement et le charroi d'une valeur de deux compagnies de mitrailleuses, de la compagnie de mortiers de 7,6 et de la moitié de la compagnie de canons de 4,7 ont été détruits (en grande partie le II). Faute de renforts en hommes et en matériel, le régiment est reformé sur base de deux bataillons à trois compagnies de fusiliers, une compagnie de mitrailleuses (12 pièces) et une compagnie de canons de 4,7 (7 pièces). L'effectif est réduit à 2.000 hommes. Nous voyons une vingtaine de biplans belges tourner dans le ciel puis se poser sur l'aérodrome voisin. Je me promène et voilà qu'arrive un groupe important de soldats français dont très peu ont encore leurs armes. J'ai à peine le temps d'apprendre qu'ils ont eu un engagement très dur qu'on entend le bruit d'un moteur d'avion. Aussitôt, c'est la débandade ; les Français plongent dans les fossés et je reste seul debout car l'avion, qui débouche en rase-mottes, porte les cocardes françaises. Le 18 mai une vingtaine de Dorniers viennent lâcher leurs bombes sur le champ d'aviation et détruisent au sol la plupart des avions. Le 19 mai je tiens compagnie à la sentinelle qui monte de garde devant le moulin dont nous regardons tourner les ailes. Nous sommes assis et le soldat a posé son fusil contre le mur, entre nous. Il joue avec la détente de son arme et « pan », le coup part, à 5 cm de mon oreille droite. Le 20 mai, les Dorniers sont revenus, pour achever les derniers avions et rendre le terrain inutilisable. Le 21 mai, rien à signaler. Le 22 mai, nous allons occuper le terrain abandonné par les Anglais devant la Lys.



D'UN CÔTÉ...



DE L'AUTRE



DES CANONS IL N'EN RESTAIT PLUS GUÈRE

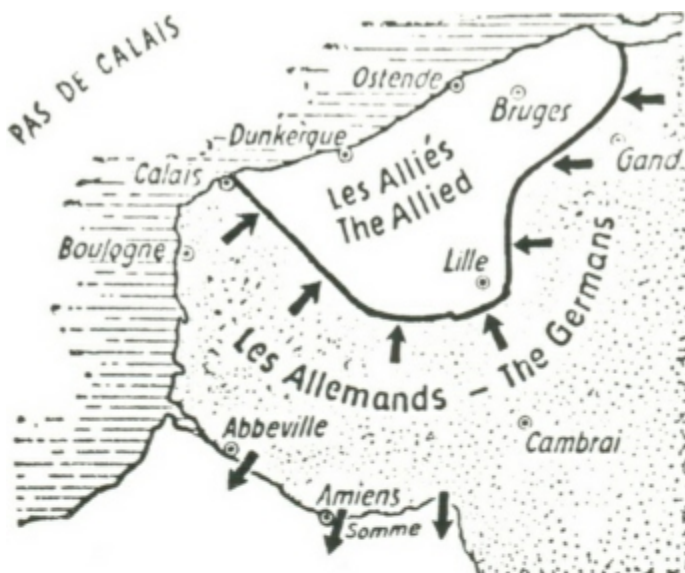


Le 23 mai, nous avons passé la rivière et notre régiment a été déployé le long de la rive. Le sergent et moi allons repérer les positions de notre compagnie et les chemins que devront emprunter notre section de ravitailleurs. Nous sommes stupéfaits car les 500 mètres que nous avons parcourus, entre le canal, sur l'autre rive duquel se trouve le P.C. du commandant, et la Lys, NE SONT PAS OCCUPES, ce qui signifie que nos camarades qui sont là, au bord de l'eau, alignés LES UNS A COTE DES AUTRES, devront combattre SANS LA MOINDRE PROTECTION ARRIERE. Notre section s'installe dans une maison au milieu des champs. Nous sommes à portée de voix du P.C. et à 300 m, en ligne droite, derrière notre compagnie. Vers 19.30 h, l'artillerie allemande ouvre un feu violent sur nos positions. La bataille d'Ooigem vient de commencer. Dans le village, des maisons brûlent. Nos artilleurs ripostent et infligent des pertes sévères à l'ennemi dont les nombreuses tentatives pour franchir la Lys sont toutes vouées à l'échec. Vers 22 h, je me couche à terre dans la cuisine et je m'endors au son du canon.

Pendant la nuit du 23 au 24 mai, notre régiment a été déplacé vers la droite, à l'autre côté de la jonction du canal et de la rivière. Nous devons rentrer au P.C. où on nous indique les nouvelles positions à ravitailler. Dans un petit bois, près du canal, on a creusé des trous à moitié couverts par des sacs de terre. Nous y installons notre section, puis je pars avec le sergent pour aller reconnaître l'emplacement occupé par notre compagnie. Elle se trouve au bord de l'eau, dans un secteur boisé qui est soumis à un bombardement intense. Un blessé nous demande de le conduire à l'infirmerie. Nous en sommes assez proches quand un obus éclate, en l'air, à 20 m de nous. Nous avons « vu » la boule de feu et les traces de fumée laissées par les éclats, mais nous n'avons rien « entendu ». Les Allemands ont fait monter un ballon d'observation. Il doit nous avoir vus car, lorsque nous rejoignons la section, l'artillerie se met à nous tirer dessus. Je plonge dans le trou où se trouve déjà Julien et m'assieds à côté de lui. La mitraille hache les branches des arbres et des éclats tombent un peu partout mais les sacs de terre, au-dessus de nos têtes, suffisent à nous protéger.

Il est 8 h du matin ! Seulement ? Les Allemands sont obstinés, ils n'arrêtent pas de tirer sur nous. La poignée de soldats que nous sommes ne méritent pas tant d'honneurs. Vers midi, la cuisine roulante profite d'une courte accalmie et nous apporte de la nourriture ; nous recevons, en tout et pour tout, une pleine gamelle de petits pois. Et ça continue. Il faut être très rapide pour aller faire pipi entre deux salves.

Nous roulons une cigarette. En donnant du feu à Julien, je remarque qu'il est blême ; la peau de son visage semble collée sur les os. Je ne suis probablement pas plus beau à voir. Est-ce la peur ? Je ne crois pas. Disons que nos sens sont en alerte et que nous sommes prêts à agir à la moindre sollicitation. L'occupant du trou voisin nous montre un beau morceau de métal qui vient d'atterrir à ses pieds. Peu de temps après, Julien et moi avons la sensation qu'une mèche fore un trou dans le sol ; dans le même temps, nous nous sentons soulevés et comprimés. Un peu de terre tombe dans notre trou. Un obus vient d'exploser dans le sol, si près que nous n'avons pas entendu l'éclatement. (Nous verrons que le bord de l'entonnoir était à moins d'un mètre de notre dos). Vers 6 heures du soir, le tir cesse, enfin ! Mais les Allemands, en nous bloquant dans nos trous, nous ont empêchés de ravitailler nos camarades. On nous appelle et nous quittons notre bosquet pour aller décharger un camion qui a versé dans le fossé. La nuit est tombée. Nous avons changé de position ; nous sommes repassés de l'autre côté du canal. Je rencontre le sergent Léonet ; il est venu chercher du renfort mais on l'empêche de rejoindre ses hommes car le pont va sauter. Au bord de la Lys, le spectacle est dantesque. Au-dessus des maisons qui brûlent, le ciel est transformé en un long rideau rouge auquel les obus qui explosent donnent un éclat éphémère. Je marche avec Léonet, Nous fumons une cigarette et voilà que quelqu'un tire sur nous. Dans une envolée digne d'un gardien de but international, nous plongeons dans le fossé.



## Camarades!

Telle est la situation!  
En tout cas, la guerre est finie pour vous!  
Vos chefs vont s'enfuir par avion.  
A bas les armes!

## British Soldiers!

Look at this map: it gives your true situation!  
Your troops are entirely surrounded —  
stop fighting!  
Put down your arms!

TRACT LANCÉ PAR L'AVIATION ALLEMANDE  
DANS LES LIGNES ALLIÉES...



... ET LA RÉPONSE !

Le 25 mai, en début de journée, nous sommes dans un champ de blé. Un major passe et nous dit de creuser des trous. Les Allemands ont franchi la Lys et on aurait aperçu des éléments avancés. Nous devons à nouveau nous déplacer. Dans un village, le carrefour par où nous devons passer est pris sous le feu de l'artillerie. Une estafette motocycliste vient d'être renversée par une explosion. L'homme n'est heureusement pas blessé. Nous passons sans incident. Nous devons rejoindre l'État-major qui se trouve à Hertegem. A cet endroit nous retrouvons les musiciens du régiment. Notre unité a fondu comme neige au soleil. Les rares rescapés des bords de la Lys nous racontent comment, pendant plus de 24 heures, ils ont résisté et comment ils ont pu échapper à l'ennemi, qui, au prix de pertes importantes, avait finalement réussi à traverser la Lys et qui, vu l'absence de couverture, les prenait à revers. A Ooigem, le 1<sup>er</sup> de ligne a eu 72 tués, plus de 200 blessés et les trois quarts du reste faits prisonniers. Parmi les mitrailleurs avec qui j'ai fait mon service, je sais que, à cette seule place, il y a eu 2 tués : Charlier et Verleyen, quelques blessés dont : Jadoul, Smets et Vandenbos et une vingtaine de prisonniers.

Le 26 mai, les Allemands lancent des tracts disant que les Français et les Anglais nous ont abandonnés et que nous devons nous rendre. Nous sommes pratiquement encerclés et le bruit court qu'on va faire comme en 1914, se retrancher derrière l'Yser. En attendant, mon estomac me rappelle que je n'ai rien mangé hier et aujourd'hui. J'entre dans une ferme occupée par des réfugiés. Ils me donnent du lait aigre que je n'arrive pas à avaler et une tartine. Je m'assieds sur un petit talus au-dessus duquel une haie cache un verger et je roule une cigarette. Soudain, mes tympans sont sur le point d'éclater. Juste derrière moi, une batterie de 75 vient d'ouvrir le feu.

Le 27 mai, au petit jour, on nous fait sortir de la serre où nous avons passé la nuit. On rassemble tous les soldats qui se trouvent dans le coin et on forme des groupes de combat qui prennent aussitôt place dans des camions. Je reste avec une douzaine de sous-officiers. Nous avons dû donner nos armes et nous devons attendre qu'on nous en rende d'autres. Un camion doit venir nous rechercher. Une heure plus tard, nous recevons des fusils modèle 1889 que nous devons charger avec nos cartouches modèle 1930. (La balle mod 89 a le bout rond, tandis que la balle mod 30 a le bout pointu et a une trajectoire plus tendue ; ce qui veut dire que pour atteindre les jambes, nous devons viser la tête, car la ligne de mire n'a pas été adaptée à nos projectiles.) Une camionnette vient nous chercher. Elle est conduite par un civil qui a été réquisitionné. Au premier voyage il est tombé en panne. Les occupants ont été répartis dans les autres camions et on lui a dit qu'après avoir réparé il devait venir nous prendre. Ce qu'il fait. L'ennui c'est qu'il ne sait pas où se trouve notre unité.

Nous approchons de Tielt et partout, dans les fossés, des soldats attendent. Le lieutenant qui a pris le commandement de notre petit groupe essaye de savoir où sont les autres, en vain. Nous quittons la route et nous engageons dans une rue latérale. Comme nous allons en atteindre le bout, une arme automatique ouvre le feu sur nous. Je suis debout à l'arrière et je vois les balles hacher le bas des volets et arracher des éclats de pierre aux façades. Le chauffeur s'arrête et repart aussitôt en marche arrière. Le lieutenant et lui sont le nez sous le tableau de bord. C'est donc sans rien voir qu'il recule sur 150 m, prend le virage et nous met à l'abri. Grâce à Dieu, personne n'est blessé. Nous repartons à pied et ne retrouvons toujours pas nos camarades. En désespoir de cause, le lieutenant nous met en position à l'orée d'un bois. Nous sommes séparés de la route par un petit vallon où, légèrement sur notre gauche, se trouvent des bâtiments de ferme. Une bonne centaine de grenadiers viennent s'installer à côté de nous. On se sent moins seul. Des officiers sortent de la ferme et s'assoyent dans l'herbe, un peu à l'écart. Ils ont eu de la veine; juste à ce moment, des obus tombent sur la ferme.

Les grenadiers décrochent. Après une courte hésitation, le lieutenant nous dit de faire de même. Lorsque nous arrivons à la route, nous sommes à nouveau pris à partie par l'artillerie. Les grenadiers sont arrêtés par les gendarmes et conduits dans la cour d'une école. Quant à nous, nous avons droit à une sérieuse engueulade de la part d'un major. Le lieutenant lui explique notre situation. Le major se calme. Un sous-officier lui ayant expliqué que, depuis plus de deux jours, nous n'avons reçu aucun ravitaillement, le major s'en va donner un ordre et nous recevons, chacun, un pain et une boîte de viande. Le lieutenant a reçu des instructions. Après un court déplacement, nous nous déployons en tirailleurs dans une prairie, à droite d'un chemin de terre. On nous a adjoint un canon de 4,7 tracté par une chenillette. Le conducteur est seul et n'a plus d'obus ! Nous arrivons à un champ de blé séparé du chemin par une maison entourée d'un jardin. Est-ce d'ici qu'on m'a tiré dessus il y a un quart d'heure? Je m'apprête à franchir la haie quand arrivent 18 Dorniers qui nous survolent en tirant de toutes leurs pièces. On peut voir, dans le ciel bleu, la trace de chaque coup tiré. Cela crépite autour de nous comme de la grêle sur un toit de verre. Personne n'est touché. Nous nous relevons et nous voyons que chaque impact est marqué par une petite colonne de fumée. Qu'est-ce que c'est que ça? Tout-à-coup, je suis pris d'une frousse rétrospective. Je viens de me rendre compte que, si je m'étais couché perpendiculairement à la haie, j'aurais reçu une balle dans le dos. En effet, il y a de la fumée à 20 cm à gauche de la place où mes épaules se trouvaient, ainsi qu'à 50 cm à droite. Nous avons eu une sacrée chance! Nous sommes revenus à notre point de départ. J'entre dans la ferme pour faire remplir ma gourde d'eau. Pendant que j'attends, j'entends parler dans la pièce voisine, et mon cœur se serre. Ce sont des enfants qui prient. Je sors et je reprends ma place. Brusquement des colonnes de terre montent vers le ciel. L'artillerie allemande tire sur l'endroit où nous venons d'être mitraillés. Les obus tombent, en quinconce, sur toute la largeur de la prairie et le tir se rapproche progressivement. A part la ferme, il n'y a pas d'abri. Alors, nous reculons, sans hâte et sans panique. Nous repartons à la recherche de notre unité. Sur une petite butte nous découvrons une batterie d'obusiers de 155. Ils tirent à vue sur un objectif qui se trouve dans la plaine, environ 1 Km plus loin. C'est ainsi que nous voyons l'arrivée de ces projectiles dont le départ nous assourdit. Le soir, nous entrons dans une grange pour y passer la nuit.

Le 28 mai, vers 5 h du matin, le fermier vient nous éveiller et nous dit que les Allemands sont proches. Nous prenons nos armes et nous sortons. Nous scrutons la nuit et puis quelqu'un fait remarquer qu'il fait bien calme. Même en tendant l'oreille, nous n'entendons ni canonnades, ni tirs de fusils ou d'armes automatiques comme c'était le cas depuis 5 jours. (Le protocole de capitulation a été signé à 0.20 h et les armes se sont tues à 4 h du matin). Nous arrivons dans une localité située à 12 km de Bruges et nous apprenons la nouvelle. L'ordre est donné de déposer les armes. Nous les jetons, en tas, sur le côté de la route. Pendant que nous attendons des instructions, nous voyons passer une voiture allemande qui arbore un énorme drapeau blanc. Dans le courant de l'après-midi, je vois des soldats, de plus en plus nombreux, se mettre en route pour rentrer chez eux. Je commets la bêtise de faire comme eux. Le soir, les Allemands nous arrêtent et nous parquent dans une prairie.

Le 29 mai, tôt le matin, nous sommes autorisés à repartir. Je marche, en compagnie d'un sergent, parmi les nombreux réfugiés qui regagnent leurs foyers. Un soldat de la « Flak » arrête un véhicule. Il invite des femmes et des enfants à prendre place sur la plate-forme. Comme nous arrivons à sa hauteur, il nous fait signe de monter, chacun d'un côté, sur les larges marchepieds. Nous nous agrippons et la voiture démarre dans la direction de Bruxelles. Le chauffeur nous débarque au centre de la capitale. Une dame, à qui nous demandons notre chemin, nous invite à manger. C'est une verviétoise ; inutile de dire que le riz qu'elle nous offre est extra. Le 30 mai, nous marchons depuis quelques heures. Un camion de l'armée allemande s'arrête et le chauffeur nous fait signe de monter dans la remorque. Il nous conduit jusqu'à Tirlemont. Je prends la route de Saint-Trond tandis que mon compagnon s'en va dans une autre direction.

Le 31 mai je suis seul dans le tram qui part vers Oreye. A la sortie de la ville, nous coupons une colonne de prisonniers belges. Quelques uns prennent le tram en marche. A Oreye, nous changeons de tram. Sur la plate-forme avant, on conseille aux soldats de descendre à Rocourt. A l'arrière, on ne me dit rien et je vais jusqu'au terminus, au pied de la rue de Campine. Des gens sont massés des deux côtés de la rue Sainte-Marguerite et au Cadran.

Je traverse la rue; là, une femme me barre le passage et me demande si je connais son neveu qui est au 1er de ligne. Il s'agit d'un soldat de ma compagnie, et je sais qu'il a été tué. Je n'ai pas le courage de le dire à sa tante. Pendant que nous parlions, un Allemand s'est approché. Il me dit de le suivre. Trois ou quatre autres soldats belges nous accompagnent. Nous sommes conduits au Palais. Nous sommes persuadés qu'on va recevoir ce fameux « cachet » dont on a entendu dire qu'il permettait de rentrer chez soi en toute tranquillité. Il nous faut, hélas, déchanter, car, après un court interrogatoire, nous sommes conduits à la Citadelle. Nous venons de perdre notre liberté.

Il est de bon ton de se moquer de ceux qui ont fait les dix-huit jours et de les traiter de poltrons et de fuyards. Or, tous les mouvements que nous avons exécutés l'ont été « par ordre » et quand on nous a demandé de faire front, nous l'avons fait avec autant de courage et d'efficacité que nos aînés de 14-18. Nous avons été battus, c'est vrai, mais ce sont les avions et les blindés, abondants en face, inexistantes chez nous, qui ont fait la différence. Pendant la campagne, j'ai vu : le 11, 6 avions français; le 17, 20 avions belges (détruits au sol les 18 et 20) et un autre avion français. La Luftwaffe faisait ce qu'elle voulait et ne s'en privait pas. Outre ses nombreux blessés, le 1er de ligne a eu 130 tués.

Article de Jules Loxhay paru dans le fascicule 6 du tome IV du CLHAM (Centre Liégeois d'Histoire et d'Archéologie Militaire)

<http://www.clham.org/000000.htm>  
via le site Freebelgians.

# La force publique du Congo belge dans la guerre

*par Prosper Vandenbroucke*

SOLDATS DE LA FORCE PUBLIQUE À L'ENTRAÎNEMENT - 1943



P eu de gens le savent peut-être mais la Belgique s'était dotée depuis 1908 d'une grande colonie d'outre-mer : le Congo belge (actuelle République Démocratique du Congo). Ce vaste territoire avait déjà, lors du premier conflit mondial, été en proie à la convoitise des belligérants. Il n'en fut pas autrement, vingt deux ans plus tard. La capitulation, le 28 mai 1940, de l'armée belge de campagne ne produit, d'abord, guère d'effet au Congo belge. L'effort de guerre colonial sera économique avant d'être militaire. Les premières bombes atomiques

américaines n'auraient probablement pas été prêtes en août 1945 sans l'uranium congolais. Loin de l'Europe et vivant dans la tranquillité, le Congo belge à son tour allait pourtant entrer dans la guerre, mais c'était plutôt à reculons. Le 21 janvier 1941, après de longs mois de négociations, un accord commercial visant à faire du Congo un « belligérant actif » fut signé à Londres par le gouvernement belge et la Grande-Bretagne. Sur le plan financier, était établi un taux de change fixe du franc congolais, lequel se voyait dévalué par rapport à la livre sterling. L'accord prévoyait également l'entrée du Congo dans la zone sterling, l'interdiction de l'importation et de l'exportation d'or et de devises. Sur le plan commercial, il garantissait l'achat par la Grande-Bretagne de certains produits congolais (cuivre, coton, huile de palme, etc.) qui seraient placés dans une situation douanière semblable à celle des produits coloniaux anglais. Mais si, à Londres, cet accord donna lieu à une satisfaction mutuelle, les Belges de la colonie déclarèrent plutôt que la convention tendait à exiger du Congo l'apport de sa production d'or et de ses revenus sans rien lui donner en échange.



En 1940, vivaient au Congo environ 25.000 Belges, y compris les femmes et les enfants. Le gouvernement Pierlot n'avait à peu près rien prévu, en fait de mobilisation. Le colonel Gilliaert commandait la Force publique, qui avait créé un deuxième bureau, à des fins de renseignements, sous la direction du capitaine Emile Janssens. Le théâtre des opérations était loin, les communications interrompues. Le capitaine Janssens s'entendit avec le directeur de Radio Léopoldville, la station locale, qui se trouvait entre les mains des pères jésuites, pour diffuser un bulletin quotidien donnant quelques informations. En fait, on ne savait presque rien de ce qui était en train de se passer. Le 28 mai à 12 heures 30, le gouverneur général

Pierre Ryckmans prononça à la radio un discours haché par l'émotion. Sa conclusion était très ferme : le Congo reste dans la guerre. Le même jour, M. De Vleeschauwer ministre des Colonies, télégraphia à Pierre Ryckmans le texte du discours prononcé par Hubert Pierlot au micro de Radio Paris. Porté à la connaissance des Belges, ce texte sema la consternation ; le gouverneur ajoutait toutefois, prudemment, que le Roi n'était plus libre et se trouvait dans l'impossibilité de régner, et il joignit à l'information l'avis de Churchill notant que « l'heure n'est pas à porter un jugement sur ce qui s'est passé ». A tout hasard, le gouverneur fit enlever des lieux publics les portraits du Roi, insistant cependant pour que la chose se fasse dans la plus grande discrétion, par crainte d'effaroucher les indigènes. Cette mesure outra le capitaine Janssens, qui, dans son bureau, remit d'autorité le portrait royal là, où, à son avis, il devait être.

On entra dans une période de totale confusion, avec la défaite de la France, l'effondrement des institutions, le désarroi du gouvernement belge incapable de fournir une décision maîtrisée. Seul, en fait, à la tête de la colonie, Pierre Ryckmans connaissait les semaines les plus difficiles de sa carrière. Albert De Vleeschauwer avait bien été nommé, le 1er juin, administrateur général du

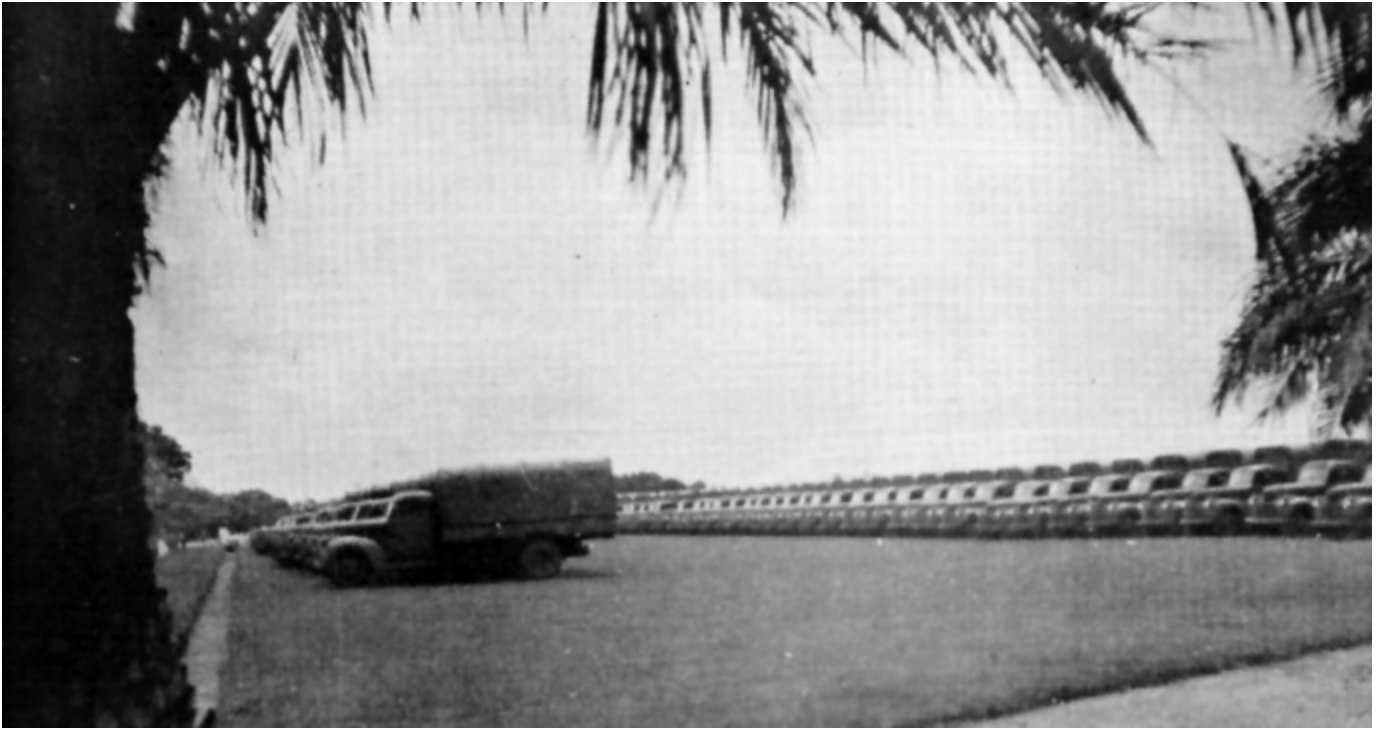


CONGOLAIS DE LA FORCE PUBLIQUE SUR UNE MOTOCYCLETTE



SOLDATS DE LA FORCE PUBLIQUE À LA PARADE DANS LES ANNÉE 1940, ENTOURANT LEUR OFFICIER BELGE

Congo belge, mais c'est le 4 juillet seulement qu'à ce titre, il arriva à Londres pour prendre ses fonctions. Le 10 mai, les résidents allemands au Congo avaient été arrêtés. Le 10 juin, l'Italie étant entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne, le gouverneur ordonna d'en faire autant pour les Italiens.

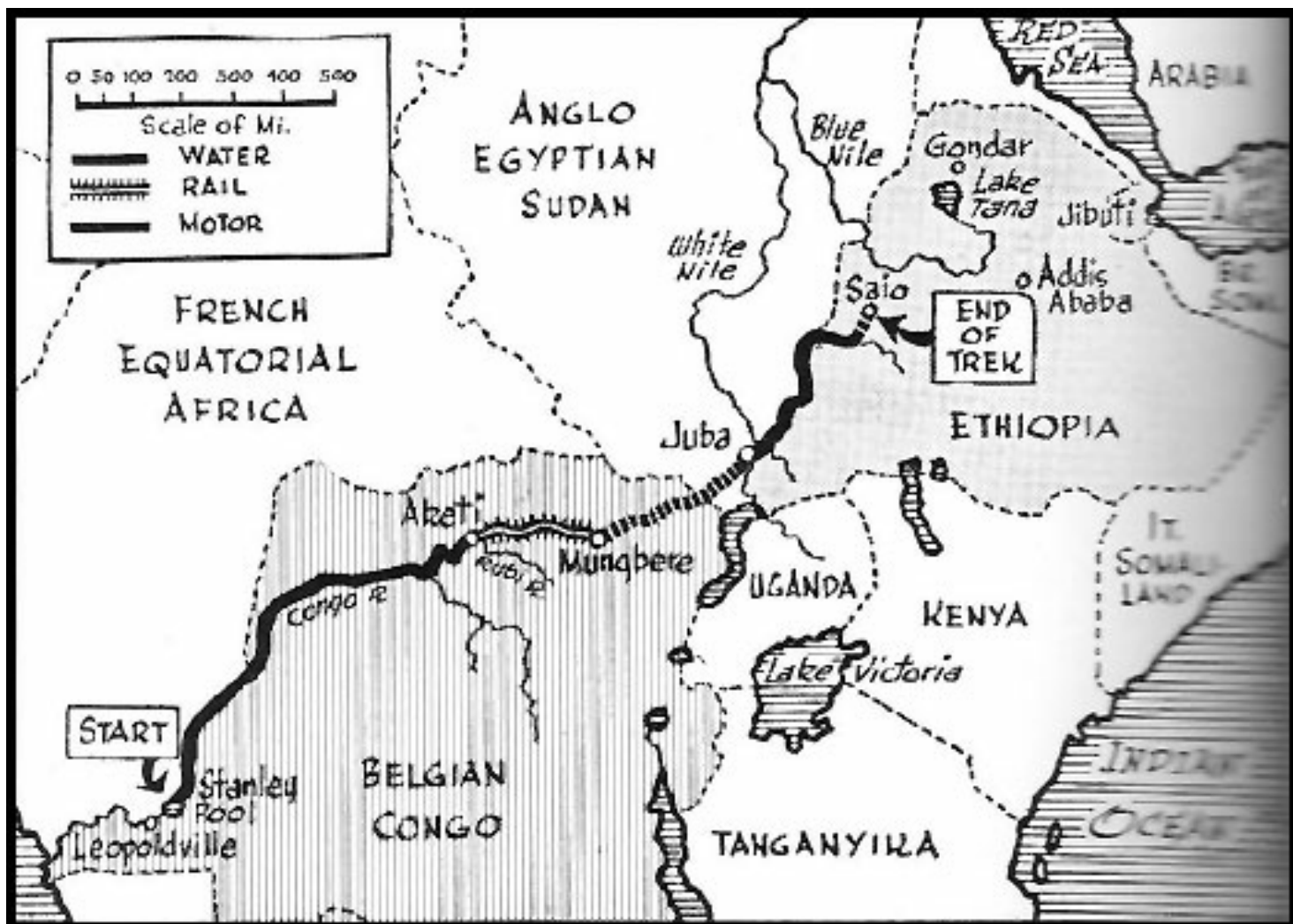


CAMIONS UTILISÉS PAR LA FORCE PUBLIQUE  
POUR ÊTRE DÉPLOYÉES FACE AUX TROUPES ITALIENNES EN ETHIOPIE

Mais début juillet, au moment où les Britanniques demandèrent un soutien militaire aux troupes coloniales belges pour protéger la longue frontière commune de leurs possessions d'Afrique avec les territoires sous domination italienne, le gouverneur s'avisait que la Belgique n'était pas en guerre avec l'Italie ; les Italiens retrouvèrent la liberté. Pas en guerre avec l'Italie, nous ne l'étions plus avec l'Allemagne. Des pressions de toutes sortes s'exerçaient sur le gouverneur pour qu'il évite de nous précipiter dans un camp plutôt que dans l'autre. Des industriels et des hommes d'affaires plaidaient pour la neutralité de la colonie telle qu'elle avait été prévue en 1885 par l'Acte de Berlin ; ils faisaient état d'interventions allemandes suivant lesquelles le Congo, au cas où il soutiendrait l'effort de guerre allié, risquerait gros. Une éventualité qu'il fallait, hélas, bien envisager, était que l'Angleterre ne gagne pas la guerre. Quarante ans plus tard, lors des émissions de Maurice De Wilde à la télévision belge sous le titre L' Ordre Nouveau, on évoqua un document du Deuxième bureau, rédigé par le capitaine Janssens, émettant l'avis qu'il fallait, pour définir les attitudes à prendre au Congo dans un souci de bonnes relations avec toutes les puissances, tenir compte de la possible défaite anglaise.

Les notes, mises en circulation par l'entourage du Roi, allaient dans le même sens. « Simple hypothèse de travail », dira Émile Janssens, devenu général, au cours de l'émission. A l'été 40, sur place, les cœurs et les esprits ne pouvaient qu'être déchirés.

Les anciens combattants accusaient le gouverneur d'attentisme. Une Ligue d'action patriotique se constitua, qui militait pour une politique ouvertement pro-alliée et protesta énergiquement lorsque Léopoldville refusa l'appui militaire que sollicitait le Kenya. L'autorité coloniale permit seulement l'engagement de 300 volontaires dans les forces britanniques de l'est. A l'inverse, le gouverneur reçut aussi une pétition réclamant que soit proclamée la neutralité du Congo. D'accord avec le colonel Gilliaert, Pierre Ryckmans, sachant que la petite armée congolaise n'était pas en état de se lancer dans des aventures lointaines et que des mois seraient nécessaires avant qu'arrivent d'Amérique les approvisionnements et le matériel indispensable, Pierre Ryckmans, donc pensait que la prudence autant que la diplomatie commandaient de limiter le rôle des forces militaires à la défense du territoire. Il y avait non loin de là en Abyssinie, 250.000 Italiens prêts à mettre en œuvre le rêve hitlérien de conquête de l'Afrique ; c'est pour répondre à cette attaque qu'il fallait être prêt.



CARTE DE LA CAMPAGNE D'ETHIOPIE MENÉE PAR LA FORCE PUBLIQUE

## Victoire en Éthiopie

Ce n'était pas l'avis des officiers des cantonnements du nord-est, qui fantasmaient au nom de De Gaulle et rêvaient de coup de force. Le 15 novembre 1940, jour de la fête de la Dynastie, à l'issue d'une fiévreuse réunion tenue à Watsa, quelques-uns d'entre eux envoyèrent à Ryckmans un télégramme comminatoire. Leur argument était que, faute de volonté de combattre, une collaboration avec les Anglais nous serait imposée par ces derniers et nous coûterait à terme la moitié de la colonie, tandis qu'une offre spontanée nous vaudrait leur amitié et sauverait l'intégrité du territoire. Gilliaert, à la suite de ce télégramme, gagna Stanleyville, où quelques têtes chaudes parlaient de rien moins que de procéder, dès son arrivée, à l'arrestation du commandant en chef.

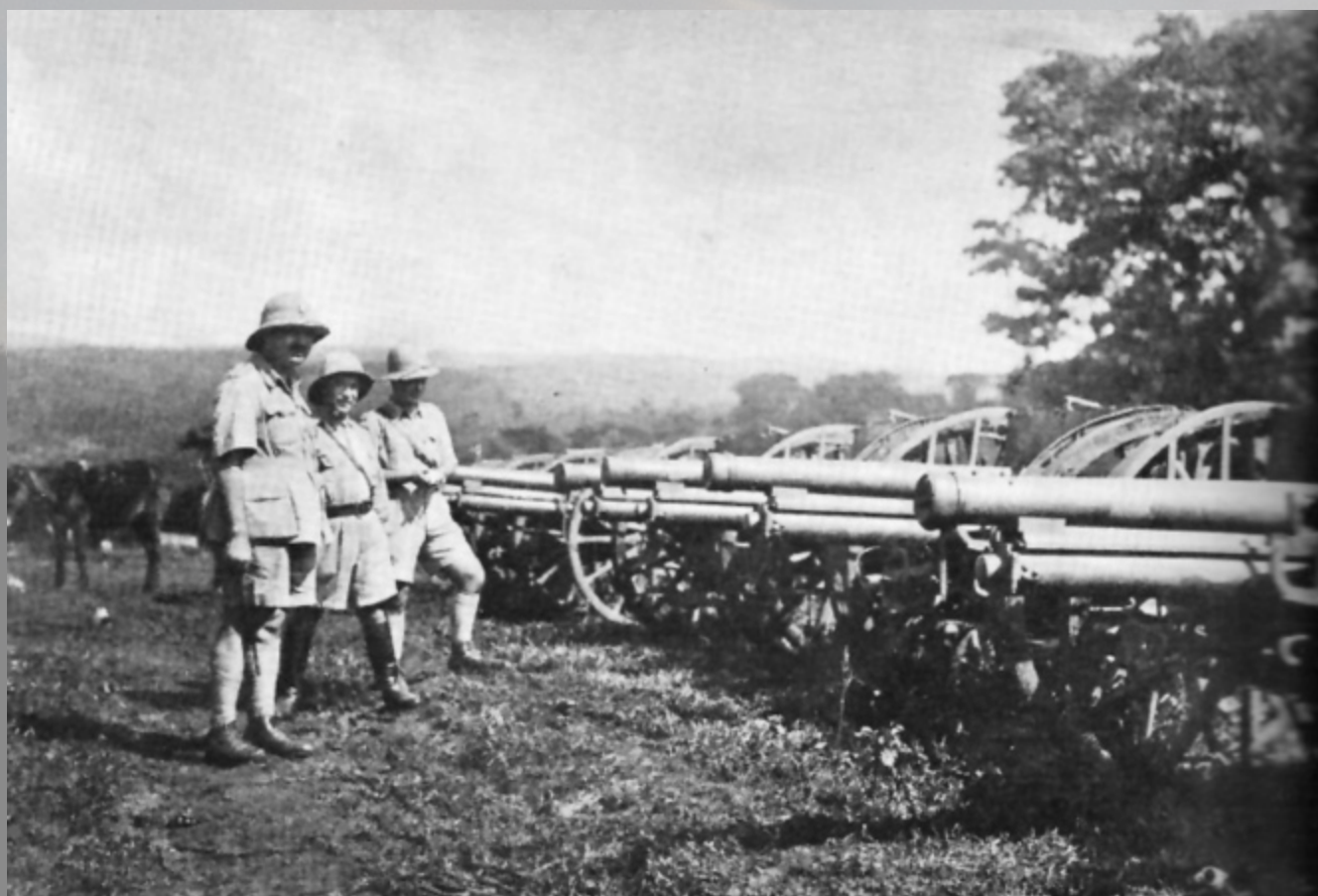
Le colonel Mauroy, quoi qu'il fût ardent partisan de l'engagement immédiat de la Belgique dans les combats d'Afrique, réussit à calmer les plus excités. Gilliaert put s'adresser aux officiers et

expliquer la situation. Le gouverneur général avait d'abord songé à soumettre à la Justice les animateurs de cet épisode burlesque abusivement affublé du nom de "putsch". Mauroy et le capitaine Met den Ancxt, un héros de la guerre 14-18, le plus énervé des « putschistes », furent seulement envoyés à Londres et mis à la disposition des forces belges de Grande-Bretagne ; ils se distinguèrent, l'un en Hollande et l'autre en Afrique du Nord. Sur quoi, le 21 novembre, le gouvernement belge reconstitué à Londres déclara la guerre à l'Italie. Des escadrilles italiennes s'étaient posées en Belgique pour participer aux opérations de bombardement sur la Grande-Bretagne ; un sous-marin italien avait coulé le vapeur belge Kabalo. C'était plus qu'il n'en fallait pour motiver l'attitude du gouvernement. La situation redevenait claire. Et puis, cette participation directe des forces militaires belges aux opérations en Afrique, on allait l'avoir tout de même, en fin de compte.

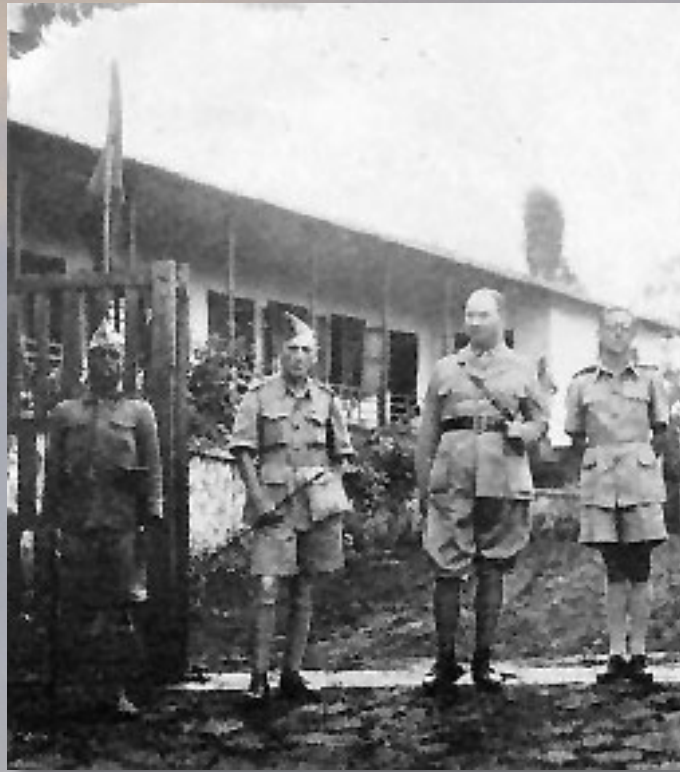




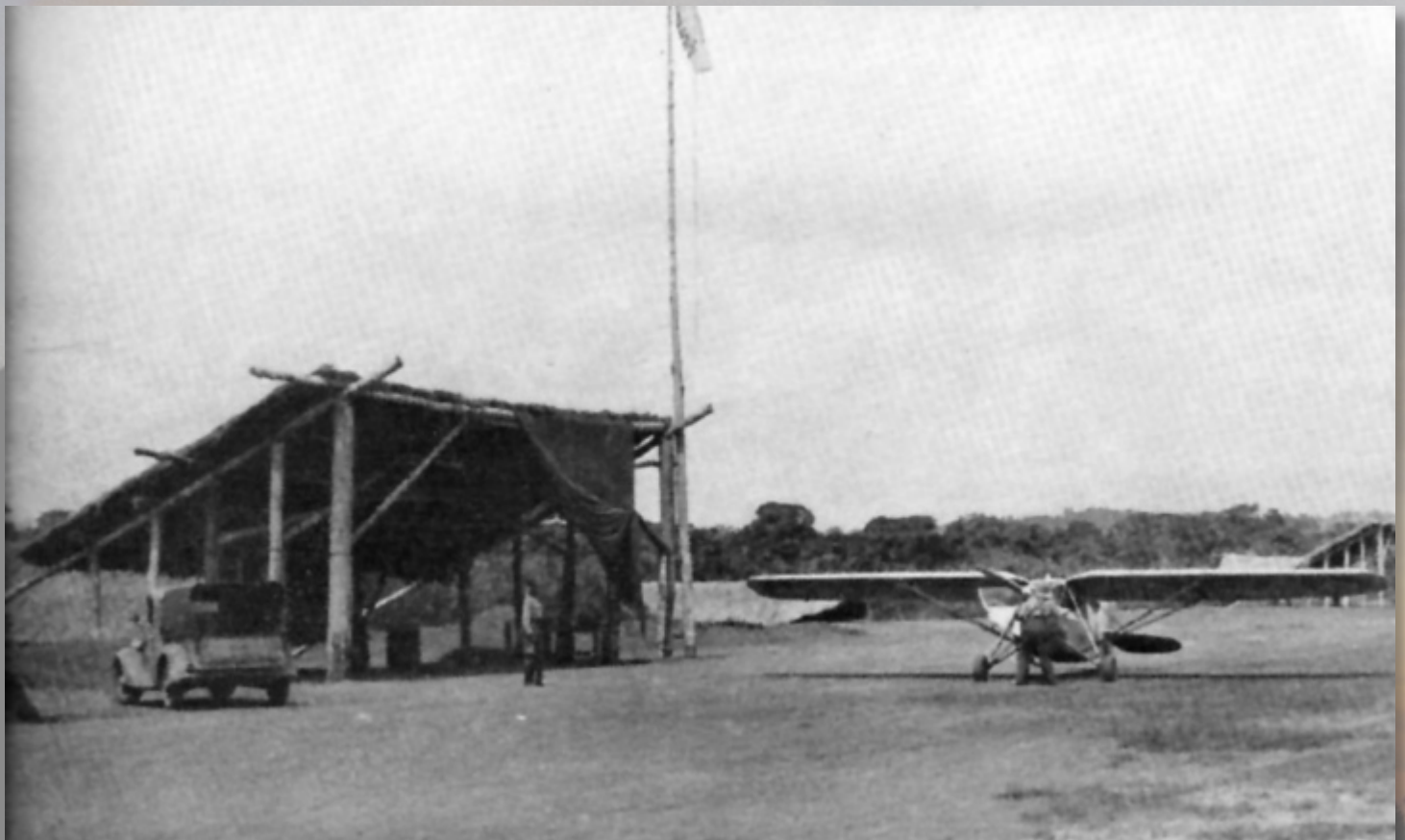
LES HAUTEURS DE SAÏO, LIEU DES PRINCIPAUX AFFRONTEMENTS ENTRE LES FORCES DU CONGO BELGE ET L'ARMÉE ITALIENNE



CANONS ITALIENS PRIS PAR LES TROUPES DE LA FORCE PUBLIQUE APRÈS LA VICTOIRE DE SAÏO



LE GÉNÉRAL GILLIAERT ET LE COLONEL DRONCKERS-MARTENS  
AU QG DES TROUPES ITALIENNES



UN AÉRODROME ITALIEN EN ETHIOPIE PRIS PAR LES TROUPES DE LA FORCE PUBLIQUE

L'année 1941 allait ainsi marquer l'arrivée du Congo belge dans la guerre. Déchargé de ses fonctions de commandant en chef pour prendre le commandement du corps expéditionnaire du nord-est, le colonel Gilliaert, bientôt promu général, se trouva à la tête d'une force de 24.000 hommes dont une bonne partie allait être engagée en Éthiopie contre les Italiens. Partie de Stanleyville le 1<sup>er</sup> janvier, la brigade parcourut mille kilomètres pour atteindre Juba, sur le Nil, puis mille encore vers le nord, puis 500 vers l'est, pour gagner la frontière éthiopienne et se trouver engagée par le commandement anglais. Le pire ennemi n'était pas les Italiens, bien qu'ils fussent, numériquement, largement supérieurs ; ce sont les maladies amibiennes qui faisaient dans la troupe congolaise le plus de dégâts. Néanmoins, le 12 mars, un bataillon s'empara d'Assosa, puis, avec le concours d'une unité britannique, de Gambela. Les forces adverses s'étaient repliées sur Salo. Trois mille hommes partirent à l'assaut le 3 juillet à 6 heures du matin et, à 15 heures, la garnison envoyait des parlementaires ; 4.000 Italiens dont 9 généraux, 18 canons, 250 véhicules, 8.000 fusils, 12 mortiers et 500 mulets tombaient, du même coup, aux mains des Alliés. L'armée congolaise laissait, pour sa part, 1.100 hommes en route - mais le drapeau belge flottait à nouveau parmi les vainqueurs. Ce ne fut pas la seule participation de la colonie aux opérations militaires. Renvoyée par l'état-major britannique au Congo, la Force publique fut mise, plus tard, à la disposition du commandement de l'Ouest africain au Nigéria, où se préparait une attaque contre les colonies françaises ralliées à Vichy. D'autres unités se retrouvèrent au Moyen-Orient, avec, notamment, un raid de 7.000 kilomètres, pour 850 véhicules et 2.000 hommes, avant d'atteindre Le Caire. On vit en Palestine le First Belgian Congo Brigade Group, ou bien encore 300 Belges du Congo, résidents ou réfugiés, qui participèrent aux opérations de la Royal Air Force ou de sa section sud-africaine. Enfin on vit un hôpital de campagne équipé par le Congo opéra pour les Anglais jusqu'en Birmanie.

## Mars ou Mercure

Tout cela, cependant, n'empêchait pas le futur général Janssens de déplorer que les responsables du Congo préférassent, ainsi qu'il l'explique dans son Histoire de la force publique, « l'épicerie à l'épée, les accords économiques au combat et Mercure à Mars. » On ne saurait nier que le Congo ait été une des principales sources d'approvisionnement pour l'industrie de guerre anglaise ; il est sûr que le rôle joué de ce fait par le Congo est sans comparaison avec le poids d'une armée coloniale belge que les Anglais jugeaient, à juste titre, insuffisamment encadrée et préparée pour affronter les troupes de Rommel. Mais il est vrai que les Anglais étaient prêts à tout, y compris à l'intervention militaire, pour s'approprier aux meilleures conditions l'usage des réserves congolaises de matières premières ; la dévaluation de 30% du franc congolais qu'ils imposèrent au gouvernement belge et qui rendit d'autant plus pénible l'effort de la colonie n'avait, c'est un fait, aucun rapport avec le fair-play chevaleresque que l'on prête souvent, sans y bien réfléchir, au caractère britannique.

L'âpreté des négociations avec Londres tranche singulièrement sur l'enthousiasme des discours qui célébrèrent après la guerre la part prise par le Congo à l'effort pour la victoire. Les recherches effectuées par l'historien belge J.C. Willame dans les archives du Foreign Office montrent qu'en effet le Congo n'avait pas le choix : s'il n'était pas entré de bon gré dans la guerre, la Grande-Bretagne l'y aurait contraint. Quant au climat des pourparlers, c'est peu de dire qu'il était médiocre. Le souvenir des campagnes menées par la perfide Albion contre l'entreprise coloniale de Léopold II était toujours bien vivant : c'est sans doute ce qui avait autorisé Chamberlain, en 1937, comme on ne l'a su qu'après, à proposer à Hitler en échange de la paix en Europe la moitié du Congo belge ; de même le gouvernement Churchill s'étonnait de la prétention des Belges à réclamer des compensations pour l'effort de guerre que l'on allait demander au Congo.

Albert De Vleeschauwer, combattant pied à pied afin que les Anglais fournissent au Congo le matériel nécessaire pour mener cet effort sans compromettre son équilibre économique, se rendit « insupportable » aux yeux de Churchill. Les responsables politiques belges, encouragés dans leur attitude par les milieux privés et en particulier par les dirigeants de la Société Générale, trouvèrent également appui auprès des États-Unis, mieux à même de fournir au Congo le matériel dont il avait besoin ; cette ébauche d'un axe Washington - Léopoldville incommoda, lui aussi, beaucoup les Anglais. Dans la « mère patrie », comme on disait alors, seul un petit nombre d'initiés étaient au fait des événements d'Afrique.

CLAIRON CONGOLAIS DE  
LA FORCE PUBLIQUE - 1943



MÉDAILLE DE LA GUERRE AFRICAINE  
- 1940-1945

L'attitude du gouverneur général mettant des troupes congolaises à la disposition des forces britanniques pour une campagne en Éthiopie avait tout d'abord été l'objet de critiques. On reprochait à Pierre Ryckmans d'avoir péché par excès de zèle. Le réalisme finit par l'emporter. Si l'on voulait que la Grande-Bretagne, un jour, contribue à la restauration de l'indépendance du pays, il fallait d'avance en payer le prix.

#### Sources :

Ouvrage de Pierre Stéphany, *1941 - Les misères et les chagrins de l'année la plus noire*  
<http://www.ibiblio.org/hyperwar/UN/Belgium/Congo/>

# Les Belges dans la R.A.F.

*par Prosper Vandenbroucke*



**A**près la guerre éclair de mai-juin 1940 et la capitulation de la France, le monde entier était convaincu que l'Angleterre, seule, ne tiendrait pas longtemps devant les armées victorieuses de Hitler. On attendait aussi, avec beaucoup de scepticisme, une riposte britannique aux coups allemands. Les Belges rentraient chez eux après leur pénible exode, l'armée était prisonnière et l'Aéronautique Militaire avait cessé d'exister. C'est dans ce contexte qu'une poignée d'aviateurs refusa d'accepter cette situation et, préférant le combat aux camps de prisonniers ou à l'inactivité, ils s'échappèrent, malgré les ordres qui le leur interdisaient, de France et du Maroc pour rejoindre la Grande-Bretagne.

Certains parmi eux furent immédiatement portés déserteurs et condamnés pour détournement de matériel militaire !!!!. Nombreux furent donc les Belges désireux de poursuivre le combat ou tout simplement de reprendre immédiatement les armes contre l'envahisseur allemand. Des pilotes confirmés mais également issus de l'Armée de terre reprirent rapidement leur place au sein de la R.A.F. Ils furent 29 à prendre les commandes d'appareils britanniques dès le début de ce que l'on appellera la "Bataille d'Angleterre", dans les escadrilles de Hurricane du Fighter Command n° 87, 213, 32, 43, 145, 46 et 229 :

M. BUCHIN, R. de CANNAERT d'HAMALLE, B. de HEMPTINNE, R. de HEMRICOURT de GRUNNE, F. de SPIRLET, G. DOUTREPONT, A. JOTTARD, D. LE ROY du VIVIER, R. MALENGREAU, J. OFFENBERG, V. ORTMANS, J. PHILIPART, E. SEGHERS, A. VAN DEN HOVE D'ERTSENRYCK, W. VAN LIERDE.



SPITFIRE DU 349TH SQUADRON



SPITFIRE DU 350TH BELGIAN SQUADRON



BLASON DU 350TH SQUADRON

Vingt et une victoires confirmées et six probables sont inscrites à leur palmarès entre le 11 août et le 31 octobre 1940. Sept d'entre eux y ont perdu la vie, deux autres furent grièvement blessés. Six des sept tués Belges se trouvent sur le tableau d'honneur des aviateurs tués au cours de la Bataille d'Angleterre, parchemin déposé à l'abbaye de Westminster dans la chapelle érigée à leur mémoire et dont les vitraux reprennent les insignes des escadrilles. Le plus jeune de ce groupe de braves trouva la mort au-dessus du comté de Kent le jour de la Toussaint 1940; il s'appelait de Canaert d'Hamalle. Il avait 21 ans... et était arrivé le premier en solitaire le 20 juin à Plymouth avec un convoi de Polonais.

Quatorze autres (pilotes, observateurs et mitrailleurs) furent répartis, après une courte adaptation sur Bristol Blenheim, entre les Squadrons 235 et 236 du Coastal Command. Voici leurs noms :

L. DEJACE, R. DEMOULIN, GIOVANNI DIEU, H. GONNAY, L. HEIMES, L. JAVAUX, J. KIRKPATRICK, H. LASCOT, O. LEJEUNE, A. MICHIELS, L. PREVOT, R. ROMAN, A. VANWAYENBERGHE, F. VENESOEN.



Belgian Air Force 349/350 Sqn

CO VAN DE VELDE,  
349TH BELGIAN SQUADRON



Belgian Air Force 349/350 Sqn

FLIGHT OFFICER PAUL SIROUX

Parmi ceux qui rejoignirent plus tard, citons également notamment Raymond Lallemand, un as belge sur Hawker Typhoon à la 609 R.A.F. Squadron et il ne faut pas oublier Michel "Mike" Donnet qui, avec son ami Léon Divoy, gagna l'Angleterre la nuit du 4 au 5 juillet 1941 à bord d'un SV4bis (Stampe & Vertongen). Bien entendu, les aviateurs ne furent pas les seuls à gagner l'Angleterre. De nombreux soldats et officiers belges échappèrent à la captivité et allèrent former l'embryon d'une future armée belge outre Manche. Ces braves servirent notamment au sein de la Brigade "Libération" (nommée également Brigade Piron du nom de son chef le major -à l'époque- Jean-Baptiste PIRON) (voir article dans ce numéro), tandis que d'autres firent partie de la N° 4 Belgian troop du No. 10 (Inter-Allied) Commando formée le 7 août 1942 par le capitaine Danloy.

Tous ces hommes étaient incorporés dans les Free Belgian Forces (Forces Belges Libres) qui combattirent aux côtés des Alliés durant la Seconde Guerre mondiale au risque de se voir considérés comme déserteurs et traîtres envers la patrie. Ces odieuses accusations ne furent annulées officiellement qu'en 1948.

#### **Bibliographie et sites Internet :**

[www.freebelgians.be](http://www.freebelgians.be)

[www.brigade.piron.be](http://www.brigade.piron.be)

<http://www.vieillestiges.be/>

"J'ai volé ma Liberté" par Mike Donnet Editions JM Collet (coll. Vécu par des belges)

Article de G. Rens dans "Jours de Guerre" Editions du Crédit Communal de Belgique

"Journal des Combattants" 11/2000.

#### **Iconographie :**

[www.freebelgians.be](http://www.freebelgians.be)

PELOUSE D'HONNEUR DE LA FORCE AÉRIENNE SITUÉE DANS LE CIMETIÈRE DE BRUXELLES.





# Van Lierde, un as Belge

par Grégory Hafringues



**A**u cours de la Seconde Guerre Mondiale, 521 pilotes et navigants belges ont servi dans la *Royal Air Force*. 128 d'entre eux ont laissé leur vie afin de libérer l'Europe. C'est de l'un de ses pilotes que nous allons découvrir le parcours. Il s'agit de Rémy van Lierde.

Rémy est né le 14 août 1915 à Overboelare. Le 16 septembre 1935, il s'engage dans l'Aéronautique Militaire. En novembre de la même année, il commence la formation d'observateur navigant mais décide de s'orienter vers le pilotage. Le 1er mai 1937, il est breveté pilote et intègre la 3ème escadrille du 1er régiment de l'Aéronautique Militaire.

Au cours des premiers jours de la campagne de 1940, il effectue plusieurs missions de reconnaissance car pour l'état-major de l'Armée la situation est des plus confuse.

Le 16 mai 1940, pendant une de ces missions, il est abattu par la *Flak* (DCA allemande). Capturé et blessé, il est hospitalisé à Bruges.

Ne voulant pas rester en Belgique occupée, il décide de rejoindre l'Angleterre pour continuer la lutte. Débute alors pour lui un long parcours.

Le 28 septembre 1940, il se met en route en direction de la France afin de gagner l'Espagne. Il arrive à traverser la frontière mais la Garde Civile l'arrête. Il subit un régime carcéral sévère au camp de Miranda près de Burgos du 1er novembre 1940 au 14 février 1941.

Le 22 juillet 1941, Rémy arrive au Royaume-Uni. Après être passé par le *London Reception Centre* et les interrogatoires du MI 5 pour démasquer les espions, il s'engage à la RAFVR (*Royal Air Force Volunteer Reserve*) le 5 septembre 1941.

En octobre 1941, il est envoyé à l'OTU 57 (*Operational Training Unit*, la dernière étape de la formation d'un pilote au sein de la RAF) pour apprendre les us et coutumes de la *Royal Air Force*.

Le 9 janvier 1942, il est envoyé au N° 609 *Squadron* avec le grade de *pilot officer* (sous-lieutenant) et retrouve au sein de cette unité de nombreux compatriotes.



**Le 609 "West Riding" Squadron** est créé le 10 février 1936 appartenant à la Royal Auxiliary Air Force, c'est une unité de réserve et les pilotes s'entraînent le dimanche. L'unité participe à l'opération Dynamo puis à la Bataille d'Angleterre.

En avril 1941, de nombreux pilotes belges y sont affectés. En avril 1942, elle est la 3ème à être équipée du Hawker Typhoon. Jusqu'à la fin de la guerre, l'unité participe à toutes les grandes opérations faisant des ravages dans les rangs ennemis. 55 pilotes belges ont servi au sein de cet escadron. Son palmarès est de 232 victoires aériennes et plusieurs centaines d'objectifs au sol détruits pour la perte de 73 pilotes.

Rémy réalise plusieurs missions sur Spitfire Mk Vb. Puis il commence sa transformation sur Hawker Typhoon avec son unité à Duxford. C'est une période dure et très risquée car le nouvel appareil souffre de nombreuses maladies de jeunesse. On pourra ainsi citer : tirs accidentels des canons, le moteur Napier Sabre s'arrête sans prévenir ou prend feu, l'appareil perd sa queue en piqué ou au cours d'évolution brusque ... Quasiment tous les pilotes auront effectué un atterrissage forcé y compris "Mony". Enfin, les autres escadrons ainsi que les unités de DCA alliées confondent le Typhoon avec le Focke Wulf Fw 190.

La première sortie opérationnelle de l'unité avec le *Typhoon* a lieu le 19 août 1942 sur Dieppe pendant l'opération *Jubilee*.

Pour Rémy et ses camarades, les missions se succèdent, patrouilles en mer et attaques de navires, escortes de bombardiers, chasse libre et même des missions de nuit. Notre pilote accumule de l'expérience.

Le 20 janvier 1943, au cours d'une mission d'interception de *jabos* (chasseurs-bombardiers) harcelant le sud de l'Angleterre et Londres, il abat son premier appareil ennemi, un Fw 190, au sud de Douvres.



**Squadron 609, 5 Belges, de gauche à droite : Charles Demoulin, "Manu" Geerts, "Mony" van Lierde, "Cheval" Lallemand (venant d'être décoré de la *Distinguished Flying Cross*) et Joseph Renier**

Le 26 mars 1943, "Mony" effectue une mission sur la base de Chièvres (près de chez lui). Il prend en chasse un Junker Ju 52/3m (trimoteur de transport) venant de décoller et l'abat (sans le savoir) sous les yeux de sa femme<sup>1</sup> et de la population accourues pour assister au spectacle. Il est le premier pilote de *Typhoon* à réaliser une attaque avec bombes.

Le soir du 14 mai 1943, il décolle avec 2 bombes de 250 livres, en direction d'une base ennemie en Belgique, volant en rase-motte. Un hangar est détruit et sur le chemin du retour, il repère un bombardier allemand, un Heinkel He 111. Il attaque et le bombardier se crashe aux environs d'Ostende.

Le 30 juillet 1943, Rémy et 5 coéquipiers décollent pour une escorte de bombardiers Boston devant effectuer un raid sur l'aérodrome d'Amsterdam-Schiphol aux Pays-Bas. Au cours de la mêlée qui suit l'arrivée de chasseurs de la *Luftwaffe*, "Mony" est pris en chasse par un Bf 109 et malgré une succession de manœuvres évasives, le chasseur ennemi reste collé dans sa queue. Il tente une dernière manœuvre dans un piqué, redressant son *Typhoon* au ras des flots tandis que l'appareil allemand percute la mer.

Quelques temps plus tard, une nuit, Rémy attend le retour de Johnny Baldwin quand soudain un chasseur Fw 190 se pose sur le terrain. "Mony" et 3 camarades se précipitent (sans arme) et font prisonnier le pilote. Il s'agit du sous-officier Heinz Ehrhardt du SKG.10 (*Schnell-Kampf-Geschwader* ou escadre de bombardement rapide) ayant confondu la base anglaise avec sa base de Saint-Omer! En septembre 1943, Rémy est promu *flight lieutenant* (capitaine).

Le 10 octobre 1943, "Mony" détruit un bombardier Ju 88 pendant un *strafing* surprise. Un second bombardier tombe sous ses obus pendant sa tentative d'atterrissage au cours de la même attaque. C'est sa cinquième victoire.

Le 30 octobre 1943, nouvelle victoire, cette fois sur un bimoteur Bf 110.

Fin décembre 1943, "Mony" termine son tour d'opération et part pour une permission.

En février 1944, Rémy est promu *squadron leader* (commandant) et sert à la *Central Gunnery School* de Sutton Bridge puis à Manston où il partage son expérience.

Le 27 avril 1944, suite à sa demande de retour en opération, Rémy abandonne son grade de *squadron leader* et intègre le N°3 *Squadron* volant sur Hawker Tempest Mk.V.

Le 13 juin 1944, débute l'offensive des V1 ou *vergeltungswaffe* (arme de représailles), arme de terreur tombant au "petit bonheur la chance".

Rémy van Lierde se spécialise alors dans la chasse aux bombes volantes.

Du 16 juin au 16 août 1944, il abat 35 V1 et participe à la destruction de 9 autres. Après guerre, il a expliqué avoir abattu ces engins avec les 4 canons de 20 mm de son Tempest sauf un qu'il a basculé avec le bout de son aile car il n'avait plus de munition.

Le 20 août 1944, il est à nouveau *squadron leader* et prend le commandement du N°164 *Squadron*. Avec cette unité, il combat en Hollande et en Allemagne.

Le 8 mai 1945, nous retrouvons notre "as" comme officier de liaison au Quartier Général de la 2<sup>nd</sup> *Tactical Air Force*.

En août 1945, Rémy prend le commandement du N°350 *Squadron* formé essentiellement de personnel belge. Cette unité est en attente de son transfert dans la nouvelle Force Aérienne belge.

En juin 1946, de retour en Belgique, il est promu major.

En novembre 1946, il commande la 1<sup>ère</sup> Escadre de Chasse basée à Beauchevain.

D'octobre 1947 à novembre 1950, il dirige le Groupement des Opérations, période dont il profite pour étudier au *RAF Staff College*. Puis il enchaîne avec le commandement de la 7<sup>ème</sup> Escadre de Chasse.

HAWKER TEMPEST





HAWKER TEMPEST DE RÉMY VAN LIERDE  
SQUADRON 3

En 1953, il est breveté officier d'état-major de l'École de Guerre, occupe ainsi le poste de chef d'état-major et devient par la même occasion aide de camps du roi Léopold III.

En septembre 1954, Rémy est promu lieutenant-colonel.

En novembre 1958, Rémy est le premier aviateur belge à passer le mur du son à bord d'un Hawker Hunter en Grande-Bretagne.

Au début de 1959, il devient le commandant de la base de Kamina au Congo Belge en pleine période de révolte et de combat pour l'indépendance du pays. Grâce à son énergie et sa diplomatie, il arrive à maintenir la cohésion des forces belges permettant ainsi de sauver de nombreux réfugiés et sauvegarder l'honneur des armes belges.

Une fois rentré au pays, Rémy dirige le Bureau des Opérations à la Présidence du Comité des Chefs d'Etat-major, puis il commande de nouveau la 7ème Escadre de chasse et il termine sa carrière comme chef de la base de Chièvres. Il prend sa retraite le 1er janvier 1968.

Il est décédé le 8 juin 1990 à Lessines.

Le 8 septembre 2011, un monument est inauguré à sa mémoire à Lessines.

*Palmarès* : 6 victoires aériennes et un appareil endommagé, 35 V1 abattus et 9 autres en coopérations. Objectifs détruits au sol : au moins 250 véhicules et camions, 9 locomotives et un appareil. Ainsi que 6 navires endommagés.

### Sources :

Darling Kev, Hawker Typhoon, Tempest and Sea Fury, Crowood, 2003.

Demoulin Charles, mes oiseaux de feu, Julliard, 1982.

Lallemant Raymond, Rendez-vous avec la chance, Editions J'ai lu, 1964.

Lallemant Raymond, Rendez-vous d'un jour, 6 juin 44, Lallemant Editeur, 1994.

Shores, Christopher, Aces High, GrubStreet, 1994.

Shores, Christopher, Aces High 2, GrubStreet, 1999.

Thomas, Andrew, V1 flying bomb aces, Osprey-publishing, 2013.

Thomas, Chris, Typhoon and Tempest aces of WW2, Ospreypublishing, 1999.

Vangansbeke, Luc, dans l'oeil du typhon, Aéro-journal N°36, 2013.

<http://www.HYPERLINK>

["http://www.wingsofmemory.be/"](http://www.wingsofmemory.be/)wingsofmemory HYPERLINK

["http://www.wingsofmemory.be/"](http://www.wingsofmemory.be/).be/

MONUMENT DE LESSINES



# Le recrutement dans les *Stalags* et *Oflags* en faveur de la légion Wallonie<sup>1</sup> *par Eddy De Bruyne*



## 1. La capitulation

Le 28 mai 1940, à 4h00 du matin, l'armée belge déposait les armes après dix-huit jours d'âpres combats. Plus ou moins 225.000 militaires, soit environ 30% des effectifs de l'armée belge, allaient partir en captivité ; la troupe et les sous-officiers vers des *Kriegsgef.-Stammlager (Stalag)*, les officiers en direction de divers *Kriegsgef.-Offizierlager (Oflag)*.

Cependant, la situation après la capitulation restait confuse. En effet, le protocole de l'armistice considérait l'armée belge dans son ensemble, y compris son commandant en chef,

1. Sources primaires : Justice militaire belge : dossiers en cause de C. Biltrays, P. Burtomboy, L. Chardome & consorts, L. Closset, A. Dor, F. Francq, F. Hellebaut, J. Lippert, A. Lisein, J. Vermeire ; *Nachlaß Baumann*, CEGES.

- Entretiens : L. Degrelle, F. Hellebaut, J. Mathieu.  
Sources secondaires : Maurice De Wilde, *België in de Tweede Wereld Oorlog - De Nieuwe Orde*. Uitgeverij de Nederlandse Boekhandel. Antwerpen, 1982 ; - Louis - Fierens, *Ce n'est qu'un journal, rien qu'un journal*, Centre de Recherches et d'Études Historiques de la Seconde Guerre Mondiale - CEGES ; - *Le Soir* du 9 mai 1946 ; - Victor Larock, *Un aspect de la question royale - A quand la lumière* ; - Jean-Louis Roba, *L'Honneur et la Fidélité : essai biographique de Lucien Lippert*. De Krijger, 1997 ; - Eddy De Bruyne, *Encyclopédie de la Collaboration, de l'Occupation et de l'Ordre nouveau en Wallonie et dans le Nord/Pas-de-Calais*. Inédit.

le Roi Léopold III, comme prisonniers de guerre. Par contre, il n'était pas clair si les militaires, à l'instar du Roi, resteraient en Belgique ou partiraient en captivité. En tout état de cause, la consigne était que les officiers devaient montrer l'exemple et attendre les ordres.

Dans le flottement qui suivit, certains officiers, sans se soucier de cette directive, profitèrent du désordre du moment pour regagner, d'aucuns leur domicile, d'autres pour rejoindre la France ou la Grande-Bretagne. Ceux qui obéirent aux consignes, - par la suite ils s'estimèrent victimes de la discipline -, restèrent auprès de la troupe avec la conséquence qu'ils la suivirent en captivité en Allemagne... Quand on considère qu'environ la moitié des officiers belges réussit à se soustraire à la captivité, on comprend l'état d'esprit de l'autre moitié, prisonnière en Allemagne !

Dans cette masse de prisonniers de guerre, 145.000 étaient des Flamands tandis que les Wallons et les Bruxellois francophones confondus étaient au nombre de 80.000 mille.

Fidèles à la *Flamenpolitik* favorisant les Flamands au détriment des Wallons, déjà préconisée pendant la Grande guerre par le gouverneur militaire Moritz von Bissing, les Allemands s'appliquèrent à séparer les néerlandophones de francophones.

Aidés par d'anciens activistes flamands ayant collaboré avec l'ennemi pendant de la Première Guerre mondiale, ils mirent sur pied des commissions linguistiques devant statuer sur l'appartenance des intéressés à l'un ou l'autre rôle linguistique. La reconnaissance du statut de Flamand signifiait la promesse d'un retour en Belgique alors que les Wallons se voyaient refuser

cette faveur. Les officiers de carrière, qu'ils fussent Wallons ou Flamands, restèrent en captivité.

D'août 1940 à mars 1941, pas moins de 105.853 militaires flamands furent libérés. Le *Stalag XIII A* de Nuremberg à lui seul en libéra près de 25.000.

## 2. Le temps des commissions et des discours

Au lendemain de l'armistice, sur initiative de l'entourage du Roi et avec l'accord de l'Occupant, fut créé, au sein du Ministère des Finances, un organisme chargé des questions qui étaient du ressort de l'ancien département de la Défense nationale. Institué par un arrêté royal du 31 août 1940, son personnel fut choisi parmi des militaires qui appartenaient au cadre actif de l'armée avant le 10 mai 1940.

Le 9 septembre 1940, la direction de cet organisme – *L'Office des Travaux de l'Armée démobilisée*, mieux connu sous le sigle O.T.A.D. –, fut confiée au lieutenant-général Maurice Keyaerts, libéré de l'*Oflag* de Tibor le même jour<sup>2</sup>, et au colonel Georges Goethals, attaché militaire en poste à Berlin, revenu spontanément de Suisse.

Ce service traitait de toutes les questions relatives aux officiers et assimilés, aux gradés et soldats, en ce qui concernait leur classement et leur intégration dans l'économie du pays ou ses administrations. Il s'occupait également de toutes les questions encore en litige relevant des attributions antérieures du Service du personnel militaire du Département de la Défense nationale. Il s'occupait de trouver un nouvel emploi aux militaires démobilisés ou, à défaut, allait continuer à leur assurer durant quatre ans,

---

2. Le général, francophone, s'était fait inscrire sur le rôle linguistique flamand... Pour l'anecdote, renseignons que sur trente-trois généraux prisonniers, tous francophones ou bilingues, seuls huit choisirent d'être inscrits sur le rôle linguistique français.

ainsi qu'aux familles des prisonniers de guerre, les moyens de subsister et l'appui moral nécessaires.

A son initiative, l'O.T.A.D. avait également obtenu, dès octobre 1940, le rappel de captivité de plusieurs dizaines d'officiers de carrière, dont la *Militärverwaltung* avait laissé le choix à son appréciation. Sur la liste figuraient une majorité d'officiers de cavalerie, souvent aux noms à charnières, une préférence qui suscita de vives réactions de la part d'autres officiers pour qui ce favoritisme était provocateur<sup>3</sup>.

L'espoir d'un rapatriement rapide s'estompant au fil du temps, l'O.T.A.D. décida de créer, au début de 1942, un service de liaison aux prisonniers qui visiterait les divers camps pour officiers et soldats éparpillés sur le territoire du *Reich*.

Ce service reçut l'appellation *Commission 't Serclaes* du nom de son responsable, le commandant comte de 't Serclaes de Wommersom. Le siège de cette commission avait élu domicile à l'hôtel *Adlon* à Berlin, lieu de passage de diplomates et de personnalités. De juin 1942 à fin 1943, les membres de la Commission visitèrent *Stalags* et *Oflags*.

Selon les directives du Chef de l'O.T.A.D., la *Commission 't Serclaes*<sup>4</sup>, n'avait d'autres prérogatives que celles d'assurer du bien-être moral et matériel des prisonniers séjournant dans les camps allemands. Cependant, les membres de la Commission ne se tenaient pas strictement à la mission qui leur avait été impartie officiellement. Ainsi, ils profitèrent de leur passage dans les

divers camps, et avec une prédilection pour les *Oflags*, pour sonder les prisonniers sur leur état d'esprit et surtout leur degré de loyalisme à la couronne et la dynastie.

En effet, maint officier, surtout parmi les plus jeunes, avait été choqué par le mariage du « *Roi prisonnier* »<sup>5</sup> qui, au Palais de Laeken, à Bruxelles, bénéficiait d'une liberté de mouvements et d'un entourage familial guère compatible avec l'idée que l'on se fait communément de la condition d'un prisonnier de guerre.



**A défaut de partager le sort de ses troupes prisonnières, le Roi Léopold III leur adressera une photo dédiée.**

D'autres étaient scandalisés à l'idée d'avoir été « roulés », victimes des consignes venues d'en haut, en acceptant de partir en captivité avec la troupe alors que certains de leurs chefs avaient pris la poudre d'escampette en direction de la France, tel le major Defraiteur<sup>6</sup>, protégé du lieutenant-général Raoul Van Overstraeten, le très écouté conseiller militaire du Roi. D'autres encore avaient été ébranlés dans leurs convictions

3. F. Hellebaut, communication à l'auteur. Aarschot, août 1982.

4 Soit la *Délégation du Service de Liaison des Prisonniers de Guerre*, une émanation de l'O.T.A.D.

5. Veuf de la Reine Astrid en août 1935, décédée au cours d'un accident de la circulation à Küsnacht (Suisse), Léopold III épouse le 11 septembre 1941 Liliane Baels, fille du gouverneur de la province de Flandre-Occidentale. Gardé secret pendant trois mois, ce mariage est l'objet de vives polémiques. La population est choquée, le gouvernement en exil à Londres est scandalisé car la cérémonie religieuse a précédé le mariage civil (6 décembre 1941), seul à avoir force de loi. Une grande partie de la population désapprouve le mariage du Roi en période de guerre à un moment où les familles sont séparées. Déporté en Autriche à la fin de l'Occupation, le Roi ne rentrera au pays que pour abdiquer en faveur de son fils Baudouin.

6. Sous prétexte d'aller récupérer son épouse en France, le major se fit chahuter copieusement par ses pairs et dut encaisser des insultes telles que « déserteur !, crapule ! ». - Maurice De Wilde. *België in de Tweede Oorlog*



par le discours du Premier ministre Hubert Pierlot du 28 mai 1940 :

*Le Roi, rompant avec le lien qui l'unissait à son peuple s'est placé sous le pouvoir de l'envahisseur. Dès lors, il n'est plus en situation de gouverner car, de toute évidence, la fonction de Chef d'état ne peut être exercée sous le contrôle de l'étranger. Les officiers et fonctionnaires sont donc déliés du devoir d'obéissance auquel les obligeait leur serment de fidélité.*

Et comme si cela ne suffisait pas, le lieutenant-général Henri Denis, ministre de la Défense nationale, renchérit le 8 juin suivant :

*Le serment prêté par les membres de l'Armée ne peut être tenu que vis-à-vis du Roi libre, remplissant librement le rôle que lui assigne notre Constitution alors que le Souverain est actuellement dans l'impossibilité de le remplir, cas prévu par l'art. 82 de la Constitution.*

Dans ces conditions, les messages du Roi et du général Van Overstraeten, transmis par les membres de la Commission, ne furent pas toujours accueillis avec le même respect dont avait témoigné le corps des officiers en temps de paix.

Que la Commission poursuivît effectivement d'autres buts que ceux pour lesquels elle avait été créée ressort clairement des rapports rédigés par un de ses membres, le lieutenant André de Catalaÿ, les deux grandes préoccupations non avouées de la Commission étant de cibler dans les *Oflags* les officiers à tendance antiroyaliste et à évaluer l'importance

des courant républicains parmi cette catégorie ; ensuite de s'assurer de l'existence, surtout parmi les officiers francophones, de groupements royalistes préconisant un régime fort, voire autoritaire.

### 3. Le temps des tractations

Fin décembre 1942, après dix-sept mois d'existence, le *Wallonisches Infanterie Bataillon 373*, mieux connu sous l'appellation *Légion Wallonie*, était exsangue. Des 3.034 hommes qui s'étaient enrôlés dans ses rangs depuis sa création en juillet 1941, 178 rescapés des diverses campagnes à l'Est débarquèrent très discrètement à Bruxelles le 17 décembre 1942 tandis que 150 autres légionnaires, appartenant au contingent du 10 mars 1942, étaient restés en arrière-garde dans le Caucase. C'était pratiquement tout ce qui restait des forces combattantes en premières lignes...

On était loin du retour triomphant prédit par Léon Degrelle lors de ses diverses allusions et appels tapageurs dans la presse. D'ailleurs, la *Militärverwaltung* n'était pas dupe. En accord avec le *Mouvement de Rex*, elle était d'avis qu'il valait mieux éviter toute manifestation publique à l'occasion de ce premier retour en permission des légionnaires !



Décembre 1942 : arrivée à Bruxelles des premiers permissionnaires de la *Légion Wallonie* après les combats du Caucase. (Coll. E. De Bruyne).

A la mi-décembre 1942, profitant du premier congé accordé aux légionnaires, et avant de rejoindre la Belgique, Degrelle fit un détour par Berlin. Pour l'occasion, il s'était fait accompagner par l'officier de liaison de l'époque, le *Hauptmann* Dr Erich von Lehe<sup>7</sup>.

Les tractations avec la *Wehrmacht* portèrent sur la libération des prisonniers rexistes et la possibilité, formulée précédemment par l'état-major wallon, de pouvoir enrôler des Français dans les deux départements français du Nord et du Pas-de-Calais. Cette dernière demande avait été rejetée par l'*O.K.H.* au début du mois de décembre 1942 au motif que l'enrôlement de Français était susceptible de perturber l'esprit de cohésion de l'unité (*Die Aufnahme von Franzosen ist geeignet den einheitlichen Geist der Legion zu stören*).

Lors de ces mêmes tractations, Degrelle avait en vain proposé la libération d'un prisonnier de guerre wallon pour chaque légionnaire tué, blessé ou hors de combat. Il était aussi question que tout prisonnier de guerre wallon qui souscrirait un engagement dans la *Légion Wallonie* aurait le privilège de faire libérer un parent proche. Devant les hésitations de la *Wehrmacht* à lui donner satisfaction, Degrelle allait se détourner de celle-ci quelques mois plus tard et mettre en œuvre des moyens plus spectaculaires.

Fin 1942 la source rexiste et d'Ordre nouveau en Belgique était tarie et les possibilités de recrutement se réduisaient considérablement.

Les *Formations de Combat*, la milice du Mouvement, qui en mai 1941 affichaient encore trois brigades et une brigade motorisée, au total quelque quatre mille militants, sans compter une réserve appréciable, avaient été écrémées.

---

7. Après la guerre, cet officier cacha les étendards de la *Légion* à son domicile à Hambourg. Par la suite, ils furent récupérés par L. Degrelle.

Le 18 février 1942, après la levée de deux contingents pour la *Légion* et quelques départs de moindre importance, les effectifs avaient fondu comme neige au soleil pour tomber à 786 hommes, soit 12 officiers, 2 officiers assimilés, 46 sous-officiers et 723 hommes de troupe, pas tous aptes physiquement à un service au front.

Restait donc le réservoir en Allemagne : les ouvriers volontaires d'abord et ceux astreints au travail obligatoire ensuite, ...sans oublier les prisonniers de guerre.

## 4. Entre-temps, en coulisse

Le 13 mars 1942, le major von Prittwitz, responsable à Berlin des services de recrutement des volontaires européens, s'informait auprès de son subordonné à Bruxelles, le major Baumann du *Kommandostab Z* - ce service assurait la liaison entre les autorités allemandes et les formations militaires et paramilitaires à la suite de la *Wehrmacht* (*Wehrmachtgefolge*) - des mesures qu'il convenait de prendre pour étoffer le bataillon wallon après les pertes de la première campagne d'hiver : 115 hommes hors de combat (39 morts, 60 blessés et 16 disparus ) sur une force combattante de 350 hommes.<sup>8</sup>

De l'avis de Bruxelles, la seule issue possible était de favoriser la libération des prisonniers de guerre rexistes. De cette manière, on espérait pouvoir renforcer le bataillon affaibli d'au moins une à deux compagnies.

---

8. Chiffre qui ne tient pas compte des démobilisations intervenues avant les engagements militaires, principalement des malades et légionnaires inaptes aux tâches de combat parce que trop âgés.

L'État-major de liaison allemand auprès de la *Légion* fut chargé de dresser un bilan de la situation et de le soumettre aux services de von Prittwitz qui se chargerait alors de le transmettre à ses supérieurs.

Il est vrai que jusqu'alors l'apport en effectifs recrutés dans les *Stalags* avait été insignifiant, voire nul. Ainsi, le relevé mensuel des enrôlements pour le mois d'avril 1942 renseigne 274 volontaires. De ce nombre, 162 avaient été enrôlés en Belgique (dont 22 légionnaires démobilisés réactivés) et seulement 17 hommes avaient pu être recrutés en Allemagne (9 parmi les ouvriers et 8 prisonniers de guerre). Résultat des plus décevants surtout que le Mouvement rexiste était très sensible au problème des prisonniers de guerre (rexistes s'entend).

Dans le courant du mois de juin 1942, Victor Matthys<sup>9</sup>, chef *a.i.* du *Mouvement de Rex*, Paul Colin, directeur et rédacteur en chef du *Nouveau Journal*, Mme Degrelle et Alfred Lisein, se rendirent à Berlin. Dans la capitale allemande, le groupe y fut rejoint par lieutenant Léon Degrelle.

Lisein, ex-officier légionnaire, avait été démobilisé après les combats de Gromowaja-Balka en mars 1942. Il s'était déplacé pour se plaindre auprès du Chef du non-respect de certaines promesses faites lors de la mise sur pied de l'unité, celle des indemnités allouées aux familles des légionnaires, dont il s'occupait tout spécialement, étant la plus préoccupante.



**Victor Matthys, fidèle exécutant de L. Degrelle.**

Comme Lisein avait été le commandant de compagnie de Degrelle lors de combats de février 1942, on pensait qu'il était l'homme tout indiqué pour s'acquitter auprès de Degrelle de cette mission délicate. Il dut déchanter. Degrelle, moins intéressé par les doléances de Lisein que par la perspective d'une libération des prisonniers de guerre rexistes<sup>10</sup>, cherchait à obtenir, à Berlin, un résultat dans ce domaine sous forme d'un document écrit.

Dans la capitale du *Reich*, le groupe s'adressa tout d'abord au comte de 't Serclaes de Wommersom, Commissaire aux prisonniers, qui le renvoya à la *Wilhelmstraße*, dans un service allemand. Il y fut accessoirement question du sort que les Allemands comptaient réserver à la Belgique après la victoire allemande. De ces entrevues, il apparut très vite qu'aucune garantie ne serait donnée ni pour l'avenir de la Belgique, ni pour la libération immédiate des prisonniers rexistes, et ce contrairement aux promesses faites lors de la formation de la *Légion Wallonie*.

Sur ces entrefaites, par l'entremise des cadres rexistes Victor Matthys et José Streel, Degrelle avait fait la connaissance du correspondant local du *Pays Réel* à Berlin, l'historien teinté de germanolâtrie Léon Van Huffel<sup>11</sup>. Ce dernier l'introduisit dans les hautes sphères de la SS. José Streel devait déclarer par la suite que Degrelle en revint littéralement transformé.

10. Par la suite, le Haut Commandement allemand autorisa tout de même la libération de trois cents prisonniers rexistes.

11. Auteur d'un opuscule intitulé *La Wallonie et le Monde germanique*, paru aux Éditions de *La Roue Solaire* en février 1944, ouvrage dans lequel il défend la thèse de la « germanité des Wallons ».

9. Né le 20.02.1914. Inapte au service militaire. Intime de L. Degrelle depuis la naissance de Rex dans le monde estudiantin de Louvain. Fusillé à Charleroi le 10.11.1947.

En réalité, jusqu'alors, Degrelle avait côtoyé non pas les cercles SS mais la *Waffen-SS*.

Dans le courant de l'automne de 1942, dans le Caucase, il avait fait la connaissance du général Felix Steiner, le futur promoteur d'une armée européenne et pour l'heure commandant de la division *Wiking* composée de volontaires flamands, hollandais et scandinaves. Degrelle avait immédiatement pressenti les avantages qu'il pourrait tirer d'un transfert vers cette arme. La *Waffen-SS*, contrairement à la réactionnaire *Wehrmacht*, recrutait sur base du volontariat. Y appartenir refléterait à coup sûr l'image du soldat révolutionnaire et augmenterait son prestige personnel tout en négligeant pas la perspective d'un équipement et ravitaillement plus importants. Bien plus encore qu'à la *Wehrmacht*, la *Révolution des Âmes*, si chère à Degrelle, se ferait à la *Waffen-SS* !

Donc, fin septembre 1942, il avait été question, à la demande discrète du *Chef de Rex*, d'incorporer la *Légion Wallonie* dans la *Waffen-SS* en la transférant de la *97.Jäg.Div* (à laquelle elle était tactiquement rattachée) à la division *Wiking*. A cette occasion, Degrelle s'était vu opposer un refus du général Ernst Rupp, commandant cette unité.

Les rumeurs s'étant ébruitées, le major Meyer des services von Prittwitz n'allait pas tarder à interroger le major Baumann du *Kommandostab Z*, le 29 décembre 1942, sur la question de savoir si Bruxelles avait eu connaissance des tractations entre Degrelle et les responsables de la *Waffen-SS*.



Léon Degrelle et le général Ernst Rupp dans le Caucase (Coll. J.-L. Roba).

Alors qu'aux yeux de l'état-major du *Mouvement de Rex* la *Légion* n'était qu'un moyen parmi d'autres à mettre au service de la Collaboration, celle-ci devenait, dans le chef de Degrelle, le seul élément digne d'attention, une fin en soi, vers laquelle devaient converger toutes les forces disponibles et en y drainant le plus de monde possible.

Degrelle s'était trouvé un nouveau rôle ! Étant à la *Légion* et y ayant conquis des décorations et des grades, il estimait que dorénavant plus rien ne compterait en dehors de la *Légion*.

## 5. Pendant ce temps derrière les barbelés

Si le recrutement dans les *Stalags* devenait pour Degrelle une nécessité prioritaire, celui dans les *Oflags* ne l'était pas moins. Seulement, il s'annonçait autrement ardu.

On se souviendra qu'après les hostilités, l'armée avait été aussitôt démobilisée par ses propres chefs ; ses formations non combattantes évacuées en France non occupée et démobilisées à leur retour par le ministre de la Défense nationale. Les hommes avaient été rapatriés sur ordre de leurs chefs. Une grande partie des militaires de carrière, dont quelque trois mille officiers, rentrés spontanément dans leurs foyers, avaient été autorisés à y rester par les autorités occupantes en s'engageant sur l'honneur à ne plus rien entreprendre contre l'armée allemande.

Pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître aujourd'hui, une des premières offres de collaboration militaire pour le front de l'Est émanait d'un *Oflag* !

En effet, le 18 juillet 1941, à l'invitation de la *Kommandantur* de l'*Oflag II A* de Prenzlau, le lieutenant-général Édouard Van den Bergen, chef d'état-major général de l'armée belge jusqu'en février 1940 (poste qu'il perdit pour avoir fait enlever les barricades le long de la frontière belge dans la nuit du 13 janvier) et pour l'heure commandant belge du camp, autorisa l'affichage aux valves d'un Ordre du Jour par lequel les officiers désireux de s'engager dans la *Légion Wallonie* pouvaient se présenter à son bureau le lendemain à 15h00 !

Malgré la réserve que l'incorporation ne pouvait se faire que sous le couvert de l'approbation royale (clause que le général belge avait insérée d'autorité dans le texte du communiqué), 51 officiers se seraient présentés ! Cependant, le fait que l'engagement devait obligatoirement se faire par le truchement du *Mouvement de Rex* fit avorter le projet.

Quant à l'autorisation royale, les quelques rares demandes adressées au Roi restèrent sans réponse tandis que l'O.T.A.D. se taisait sur le sujet (tout en accordant un congé sans solde aux candidats pour le front de l'Est<sup>12</sup>). Seule la *Kommandantur Z* à Bruxelles répondait

---

12. C'est particulièrement vrai dans le cas du major B.E.M. Frans Hellebaut, libéré de l'*Oflag* de Prenzlau pour s'engager dans la *SS-Brigade d'Assaut Wallonie* en juin 1944. Ce dernier avait adressé au Secrétariat général du Ministère des Finances – Service général des Traitements de l'Armée, une lettre aux termes de laquelle il sollicitait une mise en congé sans solde pour une durée indéterminée à partir du 1<sup>er</sup> juin 1944. Une réponse de Bruxelles, dd 22.07.1944, confirma sa mise en congé. Une note ajoutée à la main fait état des détails suivants et formulés comme suit : *Si cet officier supérieur a pris du service dans la Légion Wallonie, il devrait être placé en congé sans traitement pour une période qui compterait comme service actif. Comme il a sollicité sa mise en congé sans solde, j'estime qu'il y a lieu de faire droit à sa demande. A remarquer, que le temps passé en congé sans solde est décompté de l'ancienneté de l'officier. La position en congé sans solde est plus défavorable que la situation sans traitement prévue par l'Arrêté du 13.10.1941 modifié par l'Arrêté du 28.01.1942 (aux dires de F. Hellebaut, jamais publié au *Moniteur Belge*, l'équivalent du *Journal Officiel* français). – Communication écrite de F. Hellebaut. Arch. de l'auteur.*

favorablement, relayée en cela par une propagande tapageuse menant tambour battant par Degrelle en personne, d'abord par l'assertion selon laquelle le Palais, par l'envoi (d'un faux !) télégramme de félicitations à la troupe, approuvait la formation et l'action de la *Légion Wallonie* ; ensuite, par une circulaire de sa main largement distribuée dans les *Stalags* aux termes de laquelle

*[...] l'autorité allemande a demandé en haut lieu à Bruxelles si le serment de fidélité au Führer était compatible avec le service à la Légion et le serment au Führer, chef des armées européennes (ce serment lie militairement seulement, et pour la seule campagne en Russie), la réponse a été affirmative [...].*

Dans les *Oflags*, l'hostilité à toute forme d'attitude antipatriotique, - celle de s'informer quant aux conditions pour combattre sur le Front de l'Est en était une -, et de défection morale à l'honneur d'officier était sanctionnée sur-le-champ par une mesure disciplinaire interne au camp.

Ainsi, le 21 juillet 1941, en pleine campagne de recrutement pour les légions antibolcheviques, le capitaine-commandant de réserve Jean Malherbe<sup>13</sup>, prisonnier à l'*Oflag VIII C* à Juliusburg, proposa ses services à la *Garde Wallonne*, tremplin à un commandement au sein de la *Légion Wallonie*. Cela se sut et le colonel De Smet, commandant belge du camp, lui infligea

---

13. Né le 06.01.1886. Professeur de mathématiques. Cpt. d'artillerie d'active (1923-1930) versé dans le cadre de la réserve. Fait prisonnier à Châlons/s/Saône et déporté à Hammerstein, puis à l'*Oflag* de Breslau. Libéré (janv. 1942) en vue de prendre un commandement au sein de la *Garde Wallonne-G.W.*

aussitôt 15 jours d'arrêt. Cette sanction fut rendue publique et entraîna une mise en quarantaine de l'intéressé.

Un officier de carrière cette fois, le capitaine B.E.M. Pierre Pauly<sup>14</sup>, qui fera parler de lui par la suite, fut libéré du camp de Lückenwalde le 8 août 1941, le jour du départ de la *Légion Wallonie* pour le camp d'instruction de Meseritz.

A la suite de l'affichage, le 18 juillet 1941, du «placard Van den Bergen», il avait adressé au commandant allemand du camp une lettre proposant ses services pour le front de l'Est. Ce n'est qu'en Belgique, le 27 novembre 1941, qu'il apprit par Victor Matthys, chef *a.i.* du *Mouvement de Rex*, chez qui il avait été convoqué, qu'il avait été proposé pour prendre le commandement de la *Légion Wallonie* après le départ du premier titulaire, le major Georges Jacobs.



En septembre 1944, G. Jacobs reprit du service à la future division Wallonie. Il arbore le ruban de l'Ostmedaille ainsi que l'Insigne d'Honneur des Formations de Combat en argent. (Coll. J.-L. Roba).

## 6. L'option Lippert-Hellebaut

Le 28 décembre 1942, le colonel Meyer, le supérieur du *Hptm.* Baumann du *Kommandostab Z* de Bruxelles, décida de confier la délicate mission de recrutement d'officiers

14. Né le 25.04.1903. Officier de carrière. Prisonnier de guerre, d'abord à l'*Oflag XVIII B* de Wolfsberg, ensuite à celui de Lückenwalde. Se fait inscrire sur le rôle flamand (sa mère est d'origine flamande) et est renvoyé dans ses foyers (08.08.1941).

(prisonniers en Allemagne) au Commandeur de la *Légion* en personne, l'officier d'active Lucien Lippert<sup>15</sup>, revenu en congé en décembre 1942 après la campagne du Caucase. L'officier belge se ferait accompagner dans ses tournées par l'officier de liaison allemand de l'époque, le *Rittmeister* von Rabenau.



Le capitaine de cavalerie von Rabenau accompagna Lucien Lippert lors de sa tournée de recrutement dans les *Oflags*. (Coll. E. De Bruyne).

Premier objectif : contacter d'anciens condisciples de l'École Royale Militaire-ERM, plus particulièrement ceux de sa promotion retenus à Prenzlau.

Lippert se mit en route le 24 janvier 1943. Le 4 février suivant il était de retour à l'unité, meurtri de l'accueil que lui avaient réservé ses anciens camarades, les deux ou trois officiers contactés à Prenzlau lui ayant reproché de porter l'uniforme ennemi, refusant jusqu'à lui serrer la main.



Lucien Lippert, étudiant à l'École Royale Militaire-ERM, 93<sup>e</sup> promotion A.G. (Coll. J.-L. Roba).

15. Né le 25.08.1913. Officier de carrière de l'armée belge. Tué (13.02.1944) à Nowo-Buda/Teherkassy.

Restait le major B.E.M. Frans Hellebaut<sup>16</sup>.

Très tôt les services de la censure du courrier avaient remarqué dans sa correspondance les commentaires admiratifs de l'officier sur la puissance des armées allemandes, le savoir-faire de ses chefs et les réalisations sociales de l'Allemagne national-socialiste. Les services de von Prittwitz en avaient été informés et, à leur tour, ces derniers alertèrent le *Kommandostab Z* à Bruxelles.

Le nom de Hellebaut était connu dans les milieux militaires et Lippert n'était pas sans savoir que la lignée Hellebaut comptait un grand-père ministre de la Guerre et un père général. En outre, son aîné avait des « relations » : parmi celles-ci le général Raoul Van Overstraeten, le très écouté conseiller du Roi, et dont Hellebaut passait pour être un des protégés.



**Le major B.E.M. Frans Hellebaut, chef d'état-major de la 2<sup>e</sup> Division d'Infanterie de l'armée belge en mai 1940.**



**SS-Sturmbannführer de la 28.SS-Freiw.Gren.Div.Wallonien, condamné à mort par fusillade après la guerre. (Coll. J.-L. Roba).**

Cependant, tout en acceptant une mission officielle de recrutement, Lippert allait, sous le couvert de celle-ci, agir à des fins personnelles : un an et demi après la mise sur pied de la *Légion Wallonie*, sonder sur place l'état d'esprit du corps des officiers prisonniers, plus spécialement en ce qui concernait l'action et la raison d'être de l'unité qu'il commandait. Cette démarche intervint à un moment où l'identité de la *Légion* était sur le point de subir de profonds changements. Les premières tractations pour le passage à la *Waffen-SS* avaient eu lieu en septembre-octobre 1942. A ce sujet, les impressions recueillies en Belgique lors de son premier congé de décembre 1942 l'avaient profondément ébranlé.



**A l'avant-plan, un Lippert songeur... (Coll. E. De Bruyne).**

Après une absence de dix-sept mois, Lippert avait dû se rendre à l'évidence : la *Légion Wallonie* ne jouissait pas de la sympathie de la population. Robert Poulet, rédacteur en chef du *Nouveau Journal*, l'avait d'ailleurs épinglé dans un article paru le 21 décembre 1942.

L'article en question, intitulé *Bienvenue aux meilleurs Belges*, soulignait :

16. Né le 29.08.1898. Fils de général et petit-fils de Ministre de la Guerre. Major B.E.M. (breveté d'état-major). Engagé volontaire à seize ans lors la Première Guerre mondiale. Prisonnier de guerre (28.05.1940-26.06.1944) successivement dans les *Oflags IX.A* (Rottenburg-an-Fulda), *XD* (*Fischbeck*) et *II.A* (Prenzlau). Décédé le 18.06.1984.

**[...] le courage des légionnaires wallons qui ne craignent pas d'affronter à la fois les risques du combat et les haines politiques [...] sont allés du côté où le patriotisme était le plus dangereux, le plus difficile [...].**

Le texte avait à tel point indigné de nombreux lecteurs que le 4 janvier suivant, son auteur inclura parmi ces *meilleurs Belges*

**[...] tous ceux qui se battent dans le mauvais camp et qui, poussés par une impulsion inconsidérée, sont allés se battre dans l'armée anglaise [...].**

En outre, certains milieux dits influents qui l'année précédente encore lui avaient très discrètement manifesté de la sympathie, l'évitaient soigneusement maintenant que la fortune des armes semblait changer de camp. Et lorsque Lippert voulut s'informer, auprès de ces mêmes personnalités, de l'attitude qu'il convenait d'adopter devant les nouveaux développements, il trouva porte close.

Ces développements nous paraissent ne pas être étrangers à la décision de Lippert de prendre la tête du *Service des Volontaires du Travail pour la Wallonie-SVTW*, organisme auquel il avait appartenu avant son engagement à la *Légion*.

Au début de 1943, ce service (non rexiste faisait la convoitise du *Mouvement de Rex*. Son premier chef Henri Bauchau, soumis aux pressions rexistes, allait d'ailleurs démissionner de son poste en juin 1943. Anticipant la mainmise rexiste, l'Occupant était à la recherche d'un nouveau dirigeant.

Sachant qu'à ce sujet Lippert avait eu un entretien avec le *Reichsarbeitsführer* Konstantin Hierl, Victor Matthys crut avoir trouvé en la personne du *Kommandeur* de la *Légion* la personne présentant toutes les garanties et qualités requises.

Décision délicate, le départ de l'officier de carrière pour le SVTW étant moins une manière élégante de quitter la *Légion* (mais qui eût pu être ressentie comme telle par la troupe) qu'une attitude défensive et d'expectative face au mutisme de ceux qui l'avaient encouragé, voire conseillé en 1941. Lippert semblait opérer là un repli tactique sur les positions où l'O.T.A.D l'avait placé d'autorité en 1940, même si la nouvelle mouture rexiste qu'il aurait à diriger était loin d'afficher les valeurs défendues par H. Bauchau. A défaut de pouvoir sauvegarder celles-ci, il entendait les préserver d'une emprise trop rexiste contre laquelle il avait mis en garde Léon Closset <sup>17</sup>, l'officier légionnaire désigné pour diriger le SVTW rexiste.



Printemps 1944, l'*Arbeitsführer* Léon Closset en tournée d'inspection. (Coll. E. De Bruyne).

Par la même occasion, sa présence en Belgique devrait faciliter les possibilités de renouer avec ceux qui, après l'avoir encouragé, pour l'heure semblaient l'abandonner. S'il faut en croire Hellebaut, ces personnalités n'aillaient pourtant pas tarder à se manifester sous la forme d'une proposition inacceptable et particulièrement déshonorante pour Lippert.

17. Né le 25.05.1911. *Légion Wallonie* (08.08.1941). Décédé le 03 février 1954.

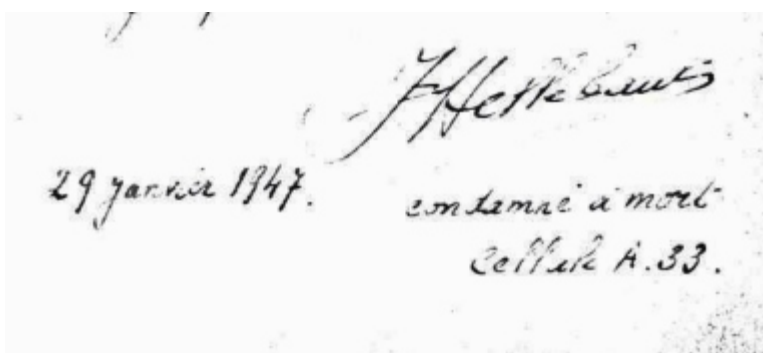


Écoutons Hellebaut interviewé par l'auteur à son domicile à Aarschot le 7 juillet 1981 :

*[...] Le général Van Overstraeten était d'accord avec l'engagement de Lippert et lui avait donné carte blanche. En 1943, il ne voulait plus le recevoir. Lippert vint me demander conseil. Je lui répondis qu'en tant que militaire, son devoir était de rester avec ses hommes.... car Van Overstraeten lui avait donné le conseil de désertier et de passer en Angleterre [...].*

Dans le même contexte, lors de la révision du procès de Hellebaut, à la suite duquel il avait condamné à la peine de mort par fusillade le 10 mai 1946 par la Cour Militaire de Bruxelles, ses avocats firent valoir que :

*[...] s'il est établi que le major Hellebaut n'ignorait pas, depuis l'époque où il se trouvait en captivité en Allemagne, les relations qui existaient en Belgique entre certains conseillers du Roi, dont le comte Capelle, et les mouvements d'Ordre Nouveau. Ces faits lui furent confirmés avec toutes les garanties possibles au cours d'une visite que vint lui faire, le 12 février 1943, le capitaine d'artillerie Lippert, devenu Commandeur de la Légion Wallonie.<sup>18</sup>*



Dans sa cellule de condamné à mort, dans l'aile A/33 de la prison de St-Gilles à Bruxelles, Hellebaut entreprit de rédiger l'historique de la campagne de Poméranie 1945. (Coll. E. De Bruyne).

18. Le diplomate Heinz Forsteneichner, rattaché à la Légion comme interprète, rapporta après la guerre ... à ma connaissance Hellebaut a été très préoccupé par la question du serment de fidélité à Hitler. Mais, convaincu que sa Majesté avait donné son accord tacite sur cette grave question, il a fait taire ses scrupules. – Justice militaire. Dossier en cause de L. Degrelle. PV d'audition de F. Hellebaut du 17.06.1947, p. 7.

Pourtant, les signes avant-coureurs annonçant un changement dans les mentalités et les attitudes n'avaient pas manqué, certains s'étant même succédé à un rythme accéléré pendant son premier congé en Belgique.

En effet, il nous paraît clair que fin décembre 1942- début 1943, la Légion ne reflétait plus guère l'image que Lippert s'était fait d'elle un an et demi plus tôt. Il devait être conscient qu'à quelques mois du passage de la Légion à la *Waffen-SS* – tractions dont il devait avoir connaissance vu sa fonction au sein de celle-ci – ce transfert, dont les préparatifs avaient débuté dès janvier 1943, allait mettre un terme définitif à l'image *belgiciste* que d'aucuns avaient voulu coller à la Légion, celle-ci devenant, par la force des choses, un instrument d'une politique antinationale.



Fin mai 1943, H. Himmler en visite au camp de Pieske où il est accueilli par le capitaine Lucien Lippert, Kommandeur de la Légion Wallonie. (Coll. E. De Bruyne).

Cette évolution ne pouvait qu'inquiéter le jeune officier car, de toute évidence, elle se heurterait à la réprobation des milieux francophones et royalistes qui jusqu'alors s'étaient montrés bienveillants à son égard et qui, paradoxalement, tout en le désavouant aujourd'hui, en cercle restreint, continuaient néanmoins à le qualifier de [...] *brillant officier et homme d'élite* [...], comme il ressort des *Mémoires* de l'aumônier militaire<sup>19</sup>.

En effet, il semble établi que l'abbé Louis Fierens<sup>20</sup>, aumônier de la *SS Brigade d'Assaut Wallonie*, fut reçu par le comte Robert Capelle<sup>21</sup> le 22 juillet 1943 et, qu'à cette occasion, le comte lui aurait fait l'éloge de Lippert en des termes rapportés ci-dessus.

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas inintéressant de prendre connaissance de l'analyse de Hellebaut.

En parlant de la collaboration militaire, il note<sup>22</sup>,

**[...] beaucoup de francophones répugnaient à paraître se rallier ainsi aux conceptions des extrémistes flamands ; ou à envoyer à leur tour leur fils combattre à l'Est avec l'armée qui par deux fois avait envahi le territoire national. En fait, les Belges se trouvaient abandonnés dans une situation tout à fait imprévue, sans obtenir la moindre directive de leur guide naturel. Aucune personnalité dirigeante ne voulait se compromettre devant opinion divisée,**

***ni dans une sens ni dans l'autre, hésitant à encourager franchement les jeunes qui venaient discrètement leur demande conseil, mais en éprouvant souvent une sincère admiration pour ces imprudents, qui croyaient contribuer à l'avenir de l'Europe, de la Belgique et de son Roi. Sauf Léon Degrelle, éloquent belliciste, qui tenté par une aventure aussi extraordinaire en acceptait tous les risques, y voyant une occasion unique de se mettre en évidence [...].***

Lippert, à l'inverse de Degrelle, était opposé à ce que la *Légion* servît comme outil de propagande politique. Aux yeux du jeune Commandeur, la formation devait s'en tenir à son seul aspect militaire sans trop d'implications politiques et surtout sans heurter l'opinion publique. C'était également le point de vue du cénacle qui avait accueilli avec sympathie et intérêt la mise sur pied de la *Légion Wallonie*.

Or, Degrelle, par son discours en janvier 1943, annonçant la *...germanité des Wallons*, le tout ponctué par un vibrant *Heil Hitler*, non seulement choqua l'opinion publique mais, par la même occasion, provoqua une cascade de défections au sein du *Mouvement de Rex*.

La politique poursuivie par Degrelle éclatait au grand jour ! Elle serait personnelle, au service exclusif d'une ambition de plus en plus envahissante, où l'aspect militaire se limiterait aux seuls exploits susceptibles de rehausser son prestige auprès des dirigeants nationaux-socialistes, s'alignant sur l'organisation d'une Europe dominée par l'Allemagne où l'intégrité de la Belgique, conformément au programme national du *Mouvement* rexiste d'avant-guerre, n'était pas assurée.

19. Louis Fierens. *Ce n'est qu'un journal, rien qu'un journal*. CEGES, Bruxelles.

20. Schaarbeek, le 23.05.1904. Second aumônier de la *Légion Wallonie* (17.12.1942-mars 1944). Bien qu'inculpé sur base de l'art. 113 (port d'uniforme/collaboration militaire), il bénéficiera d'un non-lieu.

21. Bruxelles, le 07.09.1889. Entendu par la Justice dans plusieurs affaires se rapportant à l'attitude du Roi pendant la guerre, notamment lors de l'affaire Robert Poulet et celle d'une hypothétique approbation royale de la mise sur pied de la *Légion Wallonie*. Décédé en 1973.

22. Lettre à l'auteur, dd 22.09.1982.

Degrelle venait de s'emparer de la *Légion*, le *Reich* subissait ses premiers revers militaires et Lippert venait de se faire manœuvrer dans une impasse...

La visite que fit Lippert le 12 février 1943 à l'*Oflag XD* de Fischbeck-Hambourg n'avait pas pour unique but d'informer le major B.E.M. Hellebaut sur les développements récents survenus en Belgique et les réactions violemment négatives de la part de ses camarades de l'Ecole Royale Militaire lors de sa visite au camp de Prenzlau quinze jours plus tôt ou encore d'évaluer les chances de voir son aîné prendre la relève au cas où il quitterait la *Légion* pour prendre la tête du SVTW. Lippert s'était surtout déplacé, semble-t-il, à la suite de l'événement particulièrement grave intervenu depuis peu, dont question plus haut.

Par personne interposée, le *Kommandeur* de la *Légion* avait été informé que, devant la tournure des événements, les milieux bruxellois qu'il connaissait pour leur avoir accordé toute sa confiance, lui conseillaient maintenant de désertir et de gagner la Grande-Bretagne !

Cette intervention doit être postérieure à sa visite à Prenzlau, car on voit mal Lippert vouloir entraîner à sa suite des camarades de promotion tout en sachant qu'il venait d'être désavoué par ceux dont il allait devoir évoquer les garanties.

Tout au long de 1943, Hellebaut tergiversa tandis que Lippert, de plus en plus isolé, multipliait les appels et les invitations à le rejoindre.

Ainsi, en juin 1943, dans un *Feldpost* adressé à Hellebaut, il écrivait :

*[...] votre intention est-elle de venir à la Légion ? Vous serez accueilli parmi nous en pleine confiance [...].*



**SS-Stubaf. L. Lippert, Commandeur de la Brigade d'Assaut Wallonie. (Coll. J.-L. Roba).**

Les hésitations de Hellebaut, d'une part, et le peu d'empressement de Degrelle, d'autre part, de se séparer de Lippert, sans doute plus malléable qu'un Hellebaut, eurent pour effet que Lippert, faute de relève militaire adéquate – seule garantie pour l'unité de garder son caractère militaire, avait-il précisé - ; bouleversé par la proposition de désertir, choqué qu'on lui eût proposé d'avoir à choisir entre l'honneur militaire et le forfaiture, continua à assumer le commandement de l'unité jusqu'à sa mort, à Novo-Buda, le 13 février 1944, payant de sa vie la seule issue possible sans faillir à son honneur, et que Hellebaut devait lui confirmer ce 12 février 1943 en lui déclarant :

*[...] il faut plus de courage à continuer qu'à abandonner [...].*

Le 25 février 1943, Lippert quitta inopinément le camp de Meseritz pour se rendre à Bruxelles.

Que vint-il y faire ?

Qui rencontra-t-il lors de son retour dans la capitale ?

Entreprit-il une ultime tentative de contacter les personnalités influentes qui, fin juillet-août 1941, lorsque les pourparlers de la mise sur pied d'une *Légion Belge antibolchevique*<sup>23</sup>, sous commandement unique d'un général belge (devant discrètement faire échec aux aspirations rexistes et visées séparatistes du VNV flamand) eurent échoué, estimèrent pour le moins prudent d'assurer leurs arrières en manipulant un jeune officier de carrière prometteur, ce qui, en cas de victoire allemande, eût permis à ce groupe d'avoir un pied dans le bon camp ?

En 1941, il y avait effectivement parmi des personnalités influentes des milieux francophones des gens qui, comme le Roi, se rendaient compte (dans la perspective assez vraisemblable à cette époque d'une victoire allemande) à quel point l'initiative d'une légion flamande (*Legioen Vlaanderen*) risquait de compromettre toute chance de pouvoir former en Belgique un gouvernement national dans le cadre d'un Nouvel Ordre européen. Il en était même qui pensaient que seules d'excellentes prestations dans une *légion royaliste*, de caractère belge cette fois, paraissaient dès lors en mesure de faire valoir l'unité réelle de la Nation.

Ou bien, Lippert, après mûre réflexion, et après s'en être ouvert à Hellebaut, est-il venu donner une réponse verbale négative à la proposition qui lui avait faite au début du mois d'abandonner la *Légion* pour gagner la Grande-Bretagne ?

On ne le saura sans doute jamais<sup>24</sup>.

Une seule certitude : le 1<sup>er</sup> mars 1943; en l'église du Gesu à Bruxelles, Lippert assistait à la messe commémorative de la bataille de Gromowaja-Balka de février 1942. Nous avons du mal à croire, au vu de ce qui précède, que son départ (non annoncé à la troupe) ait été uniquement motivé par le désir de rendre hommage aux soldats tombés à l'Est l'année précédente, d'autant plus qu'un service similaire avait été organisé à Meseritz (à l'époque, cantonnement de la *Légion*) le 27 février 1943.



Quelles durent être les pensées de Lucien Lippert, ce jour-là à l'église de Gesu à Bruxelles, pendant la cérémonie religieuse à la mémoire des légionnaires tombés au front de l'Est ? (Coll. E. De Bruyne).

## 7. Maigres résultats

Le recrutement d'officiers de carrière prisonniers de guerre en Allemagne pour le front de l'Est se soldait donc par un fiasco retentissant.

23. Le lecteur intéressé voudra bien consulter notre article, *La difficile naissance d'une Légion*. Crédit Communal, Tome 8. Bruxelles. 1992.

24. Mis en examen par la Justice militaire, le père de Lucien Lippert déplora que des lettres conservées à son domicile, émanant du général M. Keyaerts et adressées à son fils Lucien en 1940-41, n'aient pas été versées au dossier, alors que selon l'intéressé celles-ci auraient pu utilement éclairer la Justice.

Ce n'est qu'en juin 1944, moins d'un an avant la fin de la guerre, qu'un résultat tangible put être obtenu grâce à l'engagement des officiers de carrière Frans Hellebaut et Léon Lakaie<sup>25</sup>. Jusqu'alors, seulement deux officiers de carrière (Pierre Pauly et Léopold Thys) avaient franchi ce pas.

Si le recrutement d'officiers pour la *Légion Wallonie* restait un problème épineux, celui en faveur de la troupe était tout aussi préoccupant.

La source en Belgique étant tarie depuis le départ du deuxième contingent du 10 mars 1942, il fallut se tourner vers d'autres horizons. Les prisonniers de guerre étaient un réservoir en hommes dans lequel Degrelle espérait pouvoir puiser.

L'avocat carolorégien Joseph Pévenasse – et depuis le 10 mars 1942 sous-officier légionnaire – fut chargé de coordonner une tournée de propagande dans différents *Stalags*. Le résultat fut des plus maigres.



L'avocat rexiste Joseph Pévenasse, renseigné fugitif et latitant après le 8 mai 1945. (Coll. J.-L. Roba).

De juin 1942 à mai 1943, alors que vingt-six camps avaient fait l'objet de démarches de la part de recruteurs patentés envoyés par Degrelle, le nombre de prisonniers de guerre recrutés se chiffrait à 192.

Le *Stalag I A* de Stablack, de loin le plus important en nombre, venait en tête avec 40 recrues, dont une fraction déserta aussitôt. Ceux d'Altengrabow (*XI A*) et de Sandbostel (*XI B*) suivaient avec respectivement 26 et 20 engagements.

Seulement, en étendant son terrain d'action, Degrelle allait drainer vers la *Légion* des individus mus par d'autres motivations que celles de la lutte antibolchevique. Le passage à la *Waffen-SS*, le 1<sup>er</sup> juin 1943, verra donc un appauvrissement de l'engagement idéologique. Il allait se traduire par un accroissement spectaculaire des désertions.

Alors que pour l'année 1942, pour l'ensemble de la *Légion* – le recrutement ayant atteint cette année-là le chiffre de 1.834 unités –, le conseil de guerre eut à statuer, en tout et pour tout, sur 28 cas de désertion. Au 31 mai 1943, rien que parmi les 192 prisonniers de guerre recrutés par les équipes de Pévenasse, 34 déserteurs n'étaient toujours pas appréhendés.

Une étude plus minutieuse des chiffres révèle que le recrutement dans les *Stalags* restait minime et représente, dans la plupart des cas, moins de 10% des hommes recrutés ailleurs.

Ainsi, au 31 décembre 1942, le nombre de prisonniers de guerre libérés des *Stalags* pour enrôlement dans l'unité wallonne se chiffre à 136, alors qu'en Belgique 1.310 civils s'étaient portés volontaires, auxquels il faut encore ajouter 388 membres de la *Garde Wallonne*, unité de gendarmerie supplétive rexiste.

Cinq mois plus tard, au moment où le recrutement dans les *Stalags* avait sensiblement augmenté, l'autorité occupante dressa le tableau suivant :

25. Né le 26.04.1901. Officier de carrière. Commandant du *II/69Rgt* de la *28.SS-Freiw.Gr.Div.Wallonien*. Écarté de son commandement par F. Hellebaut (avril 1945). Décédé en 1952.

# Le Dossier

<i>Stalag</i>	Enrôlement global au 31.05.1943	Déserteurs au 31.05.1943
I A/Stablack (23.000 Belges en juin 1940)	40	6
	soit	
	27 unités le 15.12.1942	
	4 unités le 26.01.1943	
	4 unités le 08.02.1943	
	1 unité le 12.02.1943	
	2 unités le 15.02.1943	
	1 unité le 28.04.1943	
	1 unité le 10.05.1943	
II B / Hammerstein (900 Belges)	6	3
II C / Greifswald (5.900 Belges)	5	-
V A /Ludwigsburg	2	-
V B / Villingen	5	-
VI A / Hemer (1.300 Belges)	2	-
VI C / Bathorn	1	-
VI D / Dortmund	3	-
VI F / Bocholt (730 Belges)	1	-
VII B / Eichstätt	1	-
VIII A / Görlitz (4.400 Belges)	13	2
VIII D / Teschen	2	2
VIII C / Sagan (500 Belges)	1	-
IX C / Bad Sulza (680 Belges)	5	1
X A / Schleswig (3.100 Belges)	5	1
X B / Sandbostel (1.710 Belges)	20	4
XI / Altengrabow (4.500 Belges)	26	6
XI B/ Fallingbostel (3.800 Belges)	16	1
XII A / Diez bei Limburg (525 Belges)	4	2
XIII A / Sulzbach-Rosenberg (1.800 Belges)	5	-
XIII B / Weiden (2.000 Belges)	5	1
XIII C / Hammelburg (4.700 Belges)	12	3
XVII B / Krems Gneixendorf (3.000 Belges)	10	2
XVIII A / Wolfsberg (650 Belges)	1	-
<i>Stalag 328 / Lemberg</i>	1	-

Après les combats de Tcherkassy en février 1944 où deux tiers des effectifs avaient été anéantis – 632 hommes sur 1.850 avaient pu échapper à l’encerclement –, Degrelle se mit en tête de mettre sur pied une unité dont la taille serait suffisamment représentative de ses ambitions.



**Ambitionnant mise sur pied d’une unité qui serait représentative de son image, Degrelle était conscient de l’importance de pouvoir recruter des officiers de carrière, seule possibilité de se mettre à l’abri de la mainmise allemande sur son unité. (Coll. E. De Bruyne).**

Le recrutement d’étrangers (Français, Espagnols, Russes blancs, Luxembourgeois, renseignons encore un Monégasque et un Finlandais), n’avait d’autre but que de s’imposer en tant que champion de la collaboration militaire occidentale, tremplin au pouvoir politique auquel il n’avait jamais cessé d’aspirer depuis qu’il avait endossé l’uniforme *feldgrau*.

Le recrutement allait bon train et l’on vit arriver à la *Légion* pêle-mêle des jeunes gens poussés par la misère morale ou en difficultés avec les autorités allemandes,

obligés de choisir entre l’engagement ou la prison, des aventuriers de tout plumage et quelques idéalistes égarés.

Un constat cependant : alors que le nombre d’enrôlement dans les camps de prisonniers était en chute libre depuis le printemps 1944, celui enregistré dans les camps pour travailleurs volontaires ou déportés (l’avocat légionnaire Louis Bastin ayant pris la relève de Joseph Pévenasse, rentré au pays) compensait largement les mauvais résultats affichés dans les *Stalags*.

A la même époque, par contre, les démarches entreprises dans l’*Oflag* de Prenzlau se soldèrent par un joli succès qui eût pu être sensationnel si trois officiers supérieurs, et non des moindres, ne s’étaient rétractés par la suite.

Mais n’anticipons pas.

La transformation de la *5<sup>e</sup> Brigade d’Assaut Wallonie* en *Division Wallonie* faillit avoir raison de Degrelle. Alors que toutes les autres légions étrangères avaient perdu leur autonomie, l’unité wallonne avait réussi à repousser les nombreuses tentatives de mainmise de la part des Allemands.

Pourtant, au printemps 1944, les services SS berlinois faillirent atteindre leur but. La *Brigade* avait perdu son Commandeur Lippert et Degrelle, malgré plusieurs démarches pressantes, n’avait pas réussi à lui succéder comme chef militaire. Comme le grade de Degrelle, à l’époque major (*SS-Sturmbannführer*), ne suffisait pas pour commander l’unité qu’il projetait de diriger, Berlin était tout au plus disposé à ne tolérer Degrelle qu’en tant que ...*Chef des Wallons (Führer der Wallonen)*. Berlin lui fit donc

. A titre anecdotique, renseignons que L. Degrelle, profitant d’une visite (08.08.1944) au P.C. du Groupe de Combat Lehmann (Front de Narwa), recruta personnellement un Luxembourgeois engagé dans cette unité flamande. Par la suite, cette personne fit une carrière très honorable au sein de la NASA. – Communication verbale de l’intéressé à l’auteur. Housse, dd

savoir qu'à défaut d'un officier belge d'un grade correspondant à un commandement au niveau d'une division, le *SS-Hauptamt* se verrait dans l'obligation de désigner un des leurs.... (ce qu'il fit effectivement en la personne du *SS-Oberführer* Karl Burk, nommé le 21 juin 1944).

Ce fut le prélude de l'affaire Chardome.<sup>27</sup>



**Le général-major Lambert Chardome, prestigieux chef de guerre 14-18. (Coll. F. Balace).**

Le 24 mai 1944, à l'*Oflag II A* de Prenzlau, Degrelle fit sonder, par l'intermédiaire d'un de ses lieutenants spécialement dépêché sur place, les intentions du major B.E.M. Frans Hellebaut de rejoindre la *Légion*.

Degrelle savait que l'officier supérieur avait la réputation d'afficher ses sympathies pour l'Ordre nouveau par un franc-parler et des attitudes sans équivoque.

Ainsi, le 27 janvier 1944, Hellebaut écrivait à sa famille

*[...] il faudra la Victoire militaire allemande pour donner une large part à l'œuvre sociale et pour que s'évanouisse tout le tintamarre menteur dont ses ennemis inondent la terre [...].*

Plus tard, en novembre 1944, en s'adressant à Degrelle, il écrivait :

*[...] ma conscience me dictait le devoir d'offrir ma vie, mon travail et le fruit de mon expérience militaire de 30 années à ceux qui défendent les véritables intérêts de mon peuple et à l'Allemagne national-socialiste d'Adolf Hitler qui défend courageusement la cause de l'Europe entière. [...].*

Par ailleurs, la correspondance échangée avec Lippert tout au long de l'année 1943 permettait tous les espoirs de voir Hellebaut faire le pas. Ces contacts épistolaires n'étaient pas passés inaperçus et leur nature, on s'en doute, suscitaient de vifs commentaires parmi ses pairs. De plus en plus en butte avec son entourage, Hellebaut finira d'ailleurs par solliciter son transfert à un autre *Oflag* le 12 décembre 1943.

A cet effet, Hellebaut avait préalablement demandé l'intervention et l'appui de Lippert comme il ressort du *Feldpost* du 7 décembre 1943 :

*[...] Mon Major, C'est du front (Tcherkassy, note de l'auteur) que je vous écris. Je fais tout ce qui est possible de mon côté pour vous donner satisfaction. Toutes les démarches ont été faites. Il faut attendre. Je pense que c'est très dur pour vous de vivre dans ce milieu hostile et incompréhensif et qui doit l'être davantage.*

27. Né le 10.08.1884. Officier de carrière. Attitude héroïque en 14-18. Cdt des Chasseurs Ardennais (1933). Général-major (26.03.1940). Prisonnier de guerre à l'*Oflag* de Prenzlau, il se laisse convaincre par L. Degrelle (26.05.1944) de s'engager dans la *Brigade d'Assaut Wallonie*.



Par la suite, les manœuvres de Gottlob Berger (chef du *SS-Hauptamt*) visant à éloigner les officiers libérés en leur proposant de bénéficier d'un repos en Belgique ayant réussi, Frankignoul et Chardome, dûment informés et chapitrés par leurs proches, demandèrent à être renvoyés dans leur *Oflag*<sup>28</sup>.



**Feldpost daté du 7 décembre 1943 adressé par L. Lippert à partir du front de l'Est (Tcherkassy) à F. Hellebaut, prisonnier de guerre N° 655 à l'Oflag II.A de Prenzlau. (Coll. J.-L. Roba).**

En effet, pendant son séjour à Bruxelles, Chardome n'avait pas seulement subi l'influence de sa famille, il s'était surtout rendu compte que la *Légion Wallonie* ne jouissait pas de la sympathie de la population ; que sa fonction au sein de l'unité resterait bornée à celle d'un vague *Inspecteur aux armées* aux compétences excluant le poste de Commandeur... réservé à Degrelle et ... que l'unité était loin d'avoir la taille d'une division comme on le lui avait fait miroiter.

## 8. L'affaire Chardome

En quittant l'*Oflag* de Prenzlau le 26 mai 1944 pour rejoindre Degrelle, Hellebaut entraîna à sa suite trois autres officiers ; parmi ceux-ci, le prestigieux général-major Lambert Chardome.

Sûr d'avoir trouvé en la personne de Chardome et ses deux compagnons – les colonels B.E.M. Jules Frankignoul et Louis Long – des militaires de carrière aux aptitudes requises et même doublées d'un prestige certain pour ce qui était du général-major Chardome, Degrelle mit tout en œuvre pour donner à cet événement tout l'éclat nécessaire.

C'est que qu'il fit le 25 juin 1944, à l'occasion d'un grand meeting au *Reichssportfeld* de Berlin au cours duquel Chardome fut officiellement présenté comme ayant rejoint la *Brigade d'Assaut Wallonie* (F. Hellebaut, le cpt-cdt L. Lakaie et J. Frankignoul avaient rejoint la Belgique la veille, alors que L. Long s'était rétracté en n'ayant jamais quitté le camp de Prenzlau).

Que s'était-il passé ?



Le 25 mai 1944, Hellebaut, appelé à la *Kommandantur* du camp, fut mis en présence du lieutenant légionnaire Jean Vermeire<sup>29</sup> venu s'informer si l'officier persistait dans son intention de passer à la *Légion*.

**En mai 1944, le SS-Ostuf. J. Vermeire mena les tractations préliminaires au camp de Prenzlau. (Coll. E. De Bruyne).**

28. J. Frankignoul et L. Chardome échouèrent finalement à Oranienburg où ils furent libérés par les troupes soviétiques.

29. Né le 28.09.1918. Journaliste au *XX<sup>e</sup> Siècle*. Milicien (1938). Désigné d'office comme correspondant du *Pays Réel* auprès de la *Légion Wallonie*. Il s'y fait accepter comme lieutenant malgré sa qualité de caporal milicien de l'armée belge. Après-guerre, il est à la base de la mise sur pied de l'*Asbl Les Bourguignons*, association regroupant les anciens combattants wallons du Front de l'Est. Décédé le 21 sept. 2009.

Contrairement à la communication interne émanant du général Édouard Van den Bergen, commandant belge de l'*Oflag* de Prenzlau, qui voulait que tout officier devait lui rendre compte de tout contact avec les autorités allemandes du camp, Hellebaut, après l'entrevue, omit de se présenter auprès de son supérieur.

Le lendemain, nouvelle convocation à la *Kommandantur* et, à l'insu de sa hiérarchie, Hellebaut y rencontra Degrelle.

A 18h15, une voiture emportait les objets personnels du major. Une demi-heure plus tard, le même véhicule venait le charger. En partant Hellebaut s'était contenté d'ébruiter l'information selon laquelle le changement de camp, qu'il avait sollicité en décembre 1943, lui avait été enfin accordé.

La vérité était tout autre, car Hellebaut était attendu au *SS-Hauptamt* réalisant de la sorte un « changement de camp » d'une toute autre nature et qui, aux yeux de ses anciens compagnons, représentait un authentique passage à l'ennemi.

Le prétendu changement d'*Oflag* n'était qu'une ruse pour quitter le camp sans incidents, vite percée à jour d'ailleurs, ses occupants ayant remarqué que les bagages du major, contrairement aux usages, étaient pris en charge par des ordonnances allemandes, ce qui valut à Hellebaut d'être hué à sa sortie.

Ce même vendredi 26 mai 1944, le général-major Lambert Chardome, les colonels B.E.M Louis Long, Jules Frankignoul et le capitaine-commandant Léon Lakaie furent également convoqués à la *Kommandantur* du camp.

Seul le colonel Long vint rendre compte de son entretien avec les autorités allemandes en prenant soin de ne pas mentionner la présence de Léon Degrelle. Il vint rapporter que le commandant allemand du camp lui avait offert d'accompagner le major Hellebaut vers un autre *Oflag* mais que, de concert avec Frankignoul et Lakaie, il avait décliné l'offre.

Là aussi, la vérité est tout autre !

Les quatre officiers avaient bel et bien été reçus par Degrelle accouru tout spécialement de Debica (*Heidelager*) dans l'espoir de solutionner au plus vite le grave problème du manque de cadres supérieurs dont souffrait la *Brigade d'Assaut*, mettant en danger la mise sur pied d'une division si chère à Degrelle.

Après leur avoir annoncé que l'*O.K.W.* allait faire de la Brigade une Division, Degrelle développa ce qu'il avait déjà répété à maintes reprises :

**[...] la nécessité pour la Belgique, dans l'hypothèse d'une victoire allemande, d'avoir à son actif une contribution militaire substantielle en succès des armées du IIIe Reich. Sans doute, une issue de la guerre favorable à l'Allemagne était contestable, mais la stratégie adoptée au front de l'Est recelait des possibilités positives concrètes [...],**

Et après ce préambule d'achever par un appel vibrant au patriotisme des officiers belges à qui Degrelle demandait :

**[...] de faire pour la patrie (et en fonction d'une hypothèse qu'il semblait reconnaître aléatoire) le sacrifice de leur honneur, de leur réputation et de toutes leurs amitiés [...],**

puis, au moment de quitter les lieux, par le rappel :

**[...] que le Roi avait approuvé et encourageait telle attitude, qu'il en avait donné l'assurance au chef de la Légion mais que, bien entendu, il ne pouvait en faire état publiquement... [...].**

Ici, une parenthèse s'impose.

Lors des procès d'après-guerre, cette question d'une approbation royale a resurgi. On fit alors grand cas d'une lettre que Fernand Rouleau<sup>30</sup>, à l'époque l'intéressé s'intitulait *Lieutenant du Chef*, prétendait avoir reçue du comte Robert Capelle et aux termes de laquelle le Roi aurait approuvé la formation en Belgique d'une légion antibolchevique.

Cependant, à ce sujet, l'épouse d'un officier légionnaire déclara avoir appris par la bouche de Mme Nève de Mévergnies, sœur du comte Capelle, que son frère avait formellement

démenti tout accord de la part du Roi et que ladite lettre constituait un dol<sup>31</sup>.



**A gauche, l'inquiétant Fernand Rouleau au temps où il était évoluant à l'Ersatzkommando Frankreich. (Coll. E. De Bruyne).**

Par contre, il est établi que le comte Capelle était l'objet de démarches pressantes de personnalités d'Ordre nouveau telles que Robert Poulet<sup>32</sup>, Ernest Delvaux<sup>33</sup>, Pierre Daye<sup>34</sup> et d'autres qui toutes cherchaient à sonder le Palais sur l'attitude qu'il convenait d'adopter et de se voir confirmer si celle-ci serait couverte par l'approbation royale sans jamais obtenir, à ce sujet, un document écrit.

Interprétant à son avantage les « silences » du Palais, Degrelle, pour apaiser les inquiétudes provoquées par la prestation de serment de fidélité à Hitler et le port d'uniforme allemand, n'hésita pas à fabriquer de toutes pièces un télégramme de félicitations que le Roi aurait envoyé au *Regenwurlager* en août 1941. C'est tellement vrai qu'après mai 1945, plusieurs

30. Né le 09.02.1904. Véritable fondateur de la *Légion Wallonie* (en juillet 1941, il se qualifie de commandant ff de la *Légion Wallonie*). Entre en conflit avec L. Degrelle. Ce dernier le renvoie en Belgique et l'exclut du *Mouvement de Rex* (10.11.1941) avec interdiction formelle à tout Rexiste d'entrer en contact avec lui. Décédé à Madrid le 31.07.1984.

31. Aud. Mil. Liège. Dossier A. Dor, déposition L. Thans.

32. Liège, le 04.09.1893. Journaliste de tendance maurassienne, rédacteur à la *Nation Belge* avant mai 1940, collaborateur à *L'Ouest*, auteur d'un manifeste pour la neutralité en septembre 1939. Sous l'Occupation, devient rédacteur en chef du *Nouveau Journal* et y prône une collaboration modérée. Il se retire du *Nouveau Journal* après le discours sur la « *Germanité des Wallons* » mais continue à publier. Condamné à mort. Libéré conditionnellement (1951), il s'installe à Paris. Y décède le 06.10.1989.

33. Né le 31.10.1883. Avocat. Chef du *Cabinet des Affaires Wallonnes* (avril 1941) dans le Ministère de l'Intérieur, dirigé par le Secrétaire Général Gérard Romsée. Révoqué (Arrêt du Régent du 30.08.1945).

34. Schaarbeek, le 24.06.1892. Journaliste. Rex. Membre de la Chambre des Représentants (24.05.1936-02.04.1939). Homme de lettres. Déchu de la nationalité belge le 24.06.1947. Décédé à Buenos-Aires le 24.02.1960.

officiers légionnaires témoignèrent dans ce sens.

A ce propos, Jules Mathieu<sup>35</sup>, bras droit de Degrelle sur le front de l'Est, nous confia peu avant son décès que :

***[...] personne ne peut affirmer qu'il a lu le télégramme, pas même Félix Franço<sup>36</sup>, ni Jean Georges<sup>37</sup>, ni moi-même, pourtant nous étions des amis intimes, des amis à qui Léon disait tout. Il faut en convenir : ce télégramme fut vraisemblablement inventé de toutes pièces pour calmer les appréhensions des engagés. On en a fait part, mais il ne fut pas lu devant la troupe rassemblée. Rien que des on-dit [...].***

Le mot de la fin appartient sans doute à Roger Wastiau, le dernier officier de liaison auprès du SS-Hauptamt à Berlin, lorsque celui-ci déclara par la suite que Degrelle, de son propre aveu, lui confia en avril 1945, peu avant sa fuite, que jamais le Roi n'avait donné son accord pour la constitution de la *Légion Wallonie*<sup>38</sup>.

Mais revenons à Prenzlau.

Le 27 mai 1944, le général Machiels, commandant en second de l'Oflag de Prenzlau, vint avertir son supérieur que les autorités allemandes avaient proposé à l'O.K.W. de transférer quatre officiers belges vers un autre camp, quoique ceux-ci eussent prétendu ne vouloir donner aucune suite à l'offre qui leur avait été faite.

Le 31 mai 1944, le général-major Chardome vint trouver le lieutenant-général Van den Bergen le priant que Frankignoul, Lakaie et lui-même fussent reçus par le commandant allemand en vue de faire à celui-ci, en présence du commandant du camp belge, une déclaration de nature à apaiser les esprits car, en rentrant au quartier le 26 mai, Long, Lakaie et Frankignoul avaient été insultés.

Van den Bergen accéda à la requête et obtint d'être reçus dans le bureau du colonel allemand où, après les salutations d'usage, le colonel B.E.M. Frankignoul prit la parole<sup>39</sup>:

*[...] vendredi 26 mai quand on m'a offert de changer de camp avec le major Hellebaut, je déclare de la façon la plus formelle que je n'avais demandé un changement de camp, ni directement, ni indirectement par personne interposée, et que j'ignorais et j'ignore encore la personne qui a pu me proposer ou citer mon nom dans ce but. Je déclare de façon aussi formelle et a fortiori que j'ignore le nom de la personne qui a pu proposer le général Chardome, le colonel Long et le commandant Lakaie.*

*Comme vous le constatez, Monsieur le colonel, j'ai refusé l'offre d'accompagner ce jour-là le major Hellebaut vers un nouveau camp et j'ai insisté auprès de vous pour rejoindre immédiatement le quartier des prisonniers malgré votre crainte de voir se reproduire aggravés, les incidents regrettables qui ont accompagné la sortie du camp du major Hellebaut.*

---

35. Né le 23.09.1909. Existe de la première heure par amitié pour L. Degrelle. Légion Wallonie (08.08.1941). Auteur de mémoires.

36. Né le 14.01.1907. Expert immobilier. Secrétaire particulier de L. Degrelle (à partir de fin 1939). Légion Wallonie (08.08.1941). Démobilisé (janv. 1942).

37. Né le 30.08.1889. Architecte. Légion Wallonie (08.08.1941) mais renvoyé en mission en Belgique. Après sa mise en liberté, s'installe à Monaco.

38. Aud. Mil. Dossier R. Wastiau, PV, dd 14.1.1945, pièce 17. - Voir E. De Bruyne, *Léon Degrelle et la Légion Wallonie – La fin d'une légende*, p. 50, note 36. Ed. Luc Pire. Liège. 2011.

---

39. Rapport du général E. Van den Bergen ; Justice Militaire, dossier F. Hellebaut, Chardome&Consorts.

*En rentrant au quartier, le colonel B.E.M. Long, le commandant Lakaie et moi, avons été insultés par des isolés inconnus et nous avons appris par la suite qu'une campagne de calomnies, voire de menaces, était dirigée contre nous. Bien plus, le général Chardome m'a dit avoir appris de source bien au courant de l'état des esprits au camp que notre déclaration formelle d'être étrangers à la proposition de changement de camp qui nous a été faite serait considérée par des exaltés comme insuffisante et qu'il conviendrait de faire une sorte de profession de foi patriotique minime, conforme à ce que ces exaltés considèrent eux, les intérêts supérieurs de la Belgique.*

*Pour ma part, je refuse formellement comme je l'ai fait en d'autres circonstances, de me plier à une injonction illégitime violant les droits les plus sacrés de la liberté de conscience et d'opinion. D'autre part, je désire ardemment, autant que quiconque, apporter l'apaisement à l'atmosphère déprimée et énervée à juste titre dans un camp de prisonniers après quatre ans de captivité.*

*Je me vois donc forcé de recourir au seul moyen de concilier les deux choses précédentes, moyen dont je laisse la responsabilité entière aux sectaires qui obligent à l'employer.*

*Aujourd'hui, je suis disposé à accepter le changement de camp qui m'a été offert le 26 mai et que j'avais décliné ce jour-là.*

*Je crois que pour éviter des incidents regrettables, que je crains nullement, mais que vous désirez peut-être, Monsieur le colonel, éviter, il n'est peut-être pas désirable que je rejoigne le quartier des prisonniers pour y enlever mes objets personnels qui sont*

*à l'abandon dans ma chambre et je vous demande de bien vouloir prendre les mesures utiles pour les sauvegarder et les faire transporter hors du camp avant que ma décision ne soit parvenue à la connaissance des prisonniers. Cette déclaration et cette décision sont valables pour le commandant Lakaie qui m'a marqué son complet accord à ce sujet [...].*

Puis ce fut au tour du général Chardome de prendre la parole :

*[...] Je ne puis me dissocier en aucune façon de mes deux amis en qui j'ai entière confiance et pour lesquels j'éprouve la plus profonde estime. Je me rallie entièrement aux déclarations et demandes du colonel Frankignoul.*

Stupéfait par ces déclarations qui étaient loin d'avoir le caractère apaisant qu'avait annoncé Chardome, Van den Bergen pria le colonel du camp de donner des ordres pour que les bagages des trois officiers fussent enlevés avant son retour au camp.

De retour au camp, Van den Bergen fut informé que, dès avant son départ pour la *Kommandantur*, trois caisses avaient été préparées au corps de garde pour l'enlèvement des bagages et que des hommes de corvée avaient été commandés pour cette tâche.

Il en conclut donc que l'autorité allemande avait été prévenue de la décision des trois officiers. Il dut également se rendre

à l'évidence que la promesse d'une déclaration apaisante annoncée par Chardome n'était qu'une ruse de plus dans le but de permettre aux intéressés de quitter le camp sans être l'objet de manifestations d'indignation qui avaient marqué le départ de Hellebaut.

Le même jour, le commandant belge du camp, faisait connaître, par voie d'avis aux valves, le texte suivant :

*Le général-major Chardome, le colonel B.E.M. Frankignoul et le capitaine-commandant Lakaie ont définitivement quitté le camp. Je tiens à informer les officiers du camp des circonstances dans lesquelles s'est effectué ce départ. Le matin, le général Chardome m'a fait demander au commandant allemand du camp de le recevoir afin de lui faire en ma présence une déclaration de nature à apaiser l'agitation régnant parmi les prisonniers au sujet de ces trois officiers. Je me suis donc rendu avec les trois officiers à la Kommandantur où le colonel Frankignoul a fait au colonel allemand une déclaration aboutissant, à mon grand étonnement, à accepter le changement de camp qui lui avait été offert le 26 mai et qu'il avait refusé. Il a demandé en outre à ne plus devoir pénétrer dans le camp et sollicité l'enlèvement de leurs objets personnels avant que leur décision soit connue par les prisonniers. Je tiens à dénoncer la manœuvre à laquelle ces trois officiers se sont livrés pour se soustraire à la réaction que leur attitude aurait provoquée. En faisant croire à une déclaration d'apaisement, le général Chardome savait qu'il me trompait sur le but réel de leur démarche. Chacun flétrira comme elle le mérite cette façon de faire.*

Le 2 juin suivant, le général Van den Bergen communiquait aux officiers prisonniers le texte intégral des déclarations Frankignoul et Chardome faites le 31 mai dans les locaux de la Kommandantur.

## **9. Vor der Kaserne Vor dem großen Tor.... Un certain état d'esprit....**

Le général-major Lambert Chardome, ce héros prestigieux de la guerre 14-18, mérite qu'on s'attarde quelque peu sur sa personnalité telle qu'elle s'était développée pendant sa captivité et dont un codétenu a brossé le tableau.

A Prenzlau, tout en forçant l'admiration générale pour ses qualités émérites de guerrier et de chef militaire, il afficha, surtout à partir de 1943, des opinions et des écarts de langage que la masse du corps des officiers jugeait avec sévérité.

Le général en était venu à considérer que, dans la lutte contre le bolchevisme, la solution la plus favorable pour l'avenir de la Belgique était la victoire de l'Allemagne et avait développé, à la lecture des journaux censurés, des sentiments germanophiles, antianglais et antifrançais que les deux aumôniers militaires, malgré tous les efforts pour le convaincre de ne pas s'exposer à une

---

40. Rapport de l'auditeur militaire Danse, intitulé *Rapport sur mon activité à l'occasion du départ du camp Oflag II.A des Général-major Chardome, colonel B.E.M. Frankignoul, major B.E.M Hellebaut, capitaine-commandant Lakaie, et mes relations, à cette occasion, avec le colonel B.E.M. Long. Événements se situent à Prenzlau, Oflag II.A du 26 mai au 1<sup>er</sup> juin 1944.* - Justice militaire. Dossier en cause de F. Hellebaut, Chardome&Consorts.

souillure grave de l'armée belge, ne parvinrent à modérer.

Dès qu'il avait la parole, Chardome clamait bien haut :

***[...] qu'il était Belge, rien que Belge, intégralement belge, mais qu'il était le canon du Roi, commandant en chef, pointant vers l'Est, le Sud, l'Ouest, à son gré, et que lui, général Chardome, fonçait dans la direction indiquée, quelle qu'elle fût, sans se soucier de la réaction des foules [...].***

De tels propos et de telles attitudes, ponctuées par des sous-entendus que la grande majorité du corps des officiers qualifiait d'outrageants, ne pouvaient que jeter un malaise qui, au fil du temps, se transforma en désapprobation sans équivoque.

La situation était devenue alarmante à un point tel qu'en août 1943, les lieutenants-généraux du camp, dans un dernier élan de respect, avaient refusé de s'associer à une mesure de mise en quarantaine décidée par les généraux-majors à l'égard de Chardome.

Pourtant, au début de sa captivité, au-delà de ses sentiments germanophiles, Chardome avait déployé une attitude courageuse, plus particulièrement lors des déclarations d'appartenance linguistique où l'on avait vu, admirateur passionné de l'Allemagne, donner à ses officiers, sous sa propre responsabilité, des consignes formelles de nature à totalement faire échec aux tentatives de semer la division parmi le corps des officiers.

Le cas du colonel Long mérite également quelques lignes.

Ce n'est que le 2 juin 1944, deux jours après le départ de Chardome et consorts que la direction belge du camp apprit, sur aveu tardif du colonel Long, la venue de Degrelle et qu'à cette occasion il avait proposé aux officiers concernés de s'engager dans la *Brigade d'Assaut Wallonie*.

A l'instar de Chardome, les quatre années de captivité qu'avait subies Long avaient laissé des traces dans son équilibre psychique. Sa nature pessimiste avait pris des proportions inquiétantes où la crainte du communisme s'alliait à une méfiance accentuée à l'endroit de la civilisation américaine.

De l'avis de ses camarades prisonniers, il vivait pénétré de la nostalgie, à ses yeux irrévocablement révolue, où les pays de l'Europe occidentale, les pays latins surtout, connaissaient des modes de vie publique et privée à l'abri du matérialisme. Et de cette invasion du matérialisme, il se faisait maintenant une représentation très sombre. Quel que pût être le vainqueur de cette guerre, il était d'avis que la Belgique ne pourrait plus rester elle-même et tous les germes de dissociation que la société belge charriait ne pourraient que porter leurs fruits.

Le colonel en était arrivé à considérer que la fin du monde était proche. Long, chef de Corps du 2<sup>e</sup> Carabiniers / 1<sup>er</sup> Corps d'Armée, tint-il des propos inconsidérés ? Tout porte à le croire car la rumeur au camp l'accusait d'avoir déclaré au général Van den Bergen qu'il souhaitait la victoire de l'Allemagne. Les officiers de son régiment protestèrent contre cette accusation tout en se demandant si leur chef, à la veille du Débarquement, n'était à ce point resté

intoxiqué par la propagande national-socialiste et des conceptions militaires en retard de quatre années pour attribuer au *Reich* quelque vague chance de victoire ?

Quoi qu'il en soit, Long s'était fourré dans le pétrin que la décision de ne pas donner suite à l'appel de Degrelle vint encore accentuer tant les explications fournies à ses supérieurs leur paraissaient confuses et complexes.

Les motivations de Lakaie sont moins connues. A-t-il cédé aux appels pressants de son épouse qui, en septembre 1942 déjà, en invoquant une situation personnelle difficile, avait adressé une requête à la *Kommandantur* de l'*Oflag* de Prenzlau, priant les autorités allemandes de bien vouloir libérer son époux ?



**Réponse négative de la part du commandant allemand de l'*Oflag* II.A à la requête de libération anticipée de L. Lakaie formulée par son épouse. (Doc. M.H.).**

Le 28 juin 1944, le colonel Frankignoul adressait une lettre au *SS-Hstuf*. Karl-Theodor Moskopf<sup>41</sup> de la *Dienststelle Jungclaus* de Bruxelles, l'invitant à transmettre à Gottlob Berger sa décision de ne pas rejoindre Degrelle et d'être renvoyé dans un *Oflag* !

41. Essen, le 01.01.1911. *SS-Hauptsturmführer* à la *Dienststelle Jungclaus* comme Chef de l'*Ersatzkommando SS Wallonien*, responsable du contrôle de la politique d'Ordre nouveau en Wallonie. Lors du repli en septembre 1944 des *Rexistes* en Allemagne, il installe son service à Gummersbach. Recrute des Wallons pour suivre une formation d'agents subversifs à l'école d'espionnage de Wiehl.

Chardome, après avoir été raisonné par ses proches, se rangea de l'avis du colonel et sollicita également son transfert vers un camp de prisonniers.

Finalement, seuls Hellebaut et Lakaie rejoignirent le front de l'Est et participèrent, le premier comme chef d'état-major de la division *Wallonie*, le second comme commandant de bataillon (*II/69Rgt*), à la dernière campagne en Poméranie<sup>42</sup>.



**Le 11 avril 1944, au restaurant *L'Horloge* à Bruxelles, Degrelle et ses officiers fêtent la rupture de l'encerclement de Tcherkassy. Des trente-cinq officiers présents, un seul est officier de carrière de l'armée belge (dernier rang, troisième à parti de la gauche). (Coll. E. De Bruyne).**

## 10. Grandeur et servitudes militaires teintées de rexisme...

L'exode vers l'Allemagne de la collaboration francophone allait fournir à Degrelle quelque quatre mille hommes. Tout Wallon, travailleur volontaire ou déporté, âgé de 16 à 45 ans et résidant sur le territoire allemand était touché par la mobilisation décrétée en novembre 1944 par le tout frais émoulu *Volksführer der Wallonen*. Des émissaires de Degrelle ratissèrent les camps et zones d'hébergement de Belges francophones dans le Hanovre et ailleurs à la

42. Pour s'être laissé surprendre par les Soviétiques sur des positions de combat non terminées dans les délais impartis, Lakaie fut relevé de son commandement par Hellebaut après les combats de Lübow (05.03.1945). A la fin des hostilités, Lakaie se cacha dans une ferme pendant un an avant d'être appréhendé.



recherche d'hommes en âge d'être incorporés.

Sous des prétextes fallacieux et mensongers, plusieurs classes de jeunes gens furent arrachés de leur lieu de travail et dirigés vers les trois camps de travail que le *Reichsarbeitsdienst* allemand avait mis à la disposition de la direction wallonne du *Service du Travail Wallon*, un pâle calque du *R.A.D.* allemand, véritable antichambre de la *Waffen-SS*.

En février 1945, contrairement à ce qu'on lui avait fait croire, à savoir qu'elle retournerait à ses occupations après un stage de trois mois, une première levée de ces *Requis* fut incorporée *manu militari* et, après une instruction bâclée de six semaines, envoyée au front<sup>43</sup>.

A partir de l'automne 1944, la situation militaire étant celle que l'on sait, l'apport en volontaires provenant des camps de prisonniers fut, on s'en doute, négligeable.

D'août 1941 à mai 1945, près de huit mille individus (pas tous francophones) passèrent dans les rangs de ce qu'on appelle communément la *Légion Wallonie*. Si l'élément rexiste était prédominant jusqu'au passage de l'unité à la *Waffen-SS*, en juin 1943, il n'en fut pas de même par la suite.

Des quatre *Kommandeure* que compta la *Légion* jusqu'à la prise de commandement de Degrelle en septembre 1944, un seul peut être taxé de sympathisant rexiste, les autres n'avaient aucune attache avec le *Mouvement de Rex*.

En 1944, la majorité des officiers était issue du cadre des sous-officiers rexistes engagés dans le premier contingent de 1941 et que Degrelle avait eu soin de faire promouvoir et de désigner pour occuper les postes de commandement importants, Henri Derriks<sup>44</sup> constituant l'exception.



A gauche, Henri Derriks, officier de réserve de l'armée belge, n'avait qu'une piètre idée de L. Degrelle qu'il qualifiait volontiers de... *grand stratège au petit pied*. (Coll. J.-L. Roba).

Il en était de même des candidats officiers envoyés dans les écoles militaires (Bad Tölz, Kienschlag-Neweklau ou Sophienwalde). A part quelques isolés (proposés par H. Derriks), tous étaient d'obéissance rexiste.

A la question de savoir s'il y eut, parmi les collaborateurs de Degrelle, des officiers rexistes dans la pleine acception du terme, on peut répondre par l'affirmative pour ce qui est des officiers de réserve, voire d'active à la retraite<sup>45</sup>.

Par contre, il est difficile de se prononcer pour ce qui est des officiers d'active, la loi leur interdisant toute affiliation à un parti politique.

43. Voir E. De Bruyne, *Dans l'Etau de Degrelle – Le Service du travail obligatoire ou de l'Usine à la Waffen-SS*. Éditions Foxmaster. Verviers. 1994.

44. Né le 31.07.1904. Lt de réserve. Légion Wallonie (14.10.1942). Après sa libération, s'active avec F. Hellebaut pour mettre sur pied une amicale de vétérans du front de l'Est dépourvue d'ingérences degrelliennes ou neorexistes.

45. Parmi ces derniers, citons Ch. Sandron, capitaine-commandant (son fils est officier à la *Légion Wallonie*) ; ou encore J. Danguy, officier de gendarmerie qui par la suite prit du service à la *Garde Wallonne*. Citons aussi A. Lisein, officier de réserve et cadre rexiste à Huy, ainsi que quelques autres.

Pour cette dernière catégorie, on ne peut parler que de sympathies, pour autant qu'il y en eut car, bien souvent, et tout spécialement pour les officiers prisonniers, une seule phrase imprudente dans la correspondance privée ou un écart de langage suffisaient pour en faire..., aux yeux du Mouvement, des rexistes en puissance.

Ainsi, dans un document du 30 septembre 1941, répertoriant les « officiers rexistes », le commandant du 1<sup>er</sup> Étendard des *Formations de Combats*, renseignait Chardome comme [...] *élément rexiste connu du Chef* [...] alors que, de toute évidence, le général, pas plus que Hellebaut, malgré leur étiquette de *germanophiles notoires*, ne s'étaient jamais identifiés au Rexisme. La pratique consistant à considérer comme Rexiste tout individu qui, par quelque détour ou motif que ce fût, en était venu à admirer le régime national-socialiste, voire à exprimer sa crainte du bolchevisme, était une manœuvre utilisée sans vergogne.

A l'exception de Georges Jacobs, officier d'active à la retraite mais réactivé lors de la mobilisation et du lieutenant d'active Adolphe Renier<sup>46</sup>, - ce dernier rejoignit les rangs des *Formations de Combat* avant de s'engager dans la *Légion Wallonie* -, les autres officiers de carrière de la *Légion* n'avaient aucune attache avec Rex ou son Chef, si ce n'est, comme tous les légionnaires, d'avoir prêté le serment d'allégeance à Degrelle.

Notons toutefois qu'un seul officier de carrière, Jacques M\* de F\*, refusa de

prêter le serment de fidélité à Hitler en août 1941 au camp de Meseritz et fut aussitôt démobilisé<sup>47</sup>.

Pauly n'était pas rexiste, pas plus que Hellebaut ou Lakaie. Ces deux derniers ne figuraient même pas sur la liste dressée par le commandant du 1<sup>er</sup> Étendard F.C. Cette liste, forcément incomplète puisqu'elle ne couvre qu'une partie des provinces wallonnes, renseigne onze officiers dont deux de l'active (un capitaine-commandant d'Ixelles et un lieutenant originaire de Kain).

Parmi ces onze officiers de réserve, seuls trois ont une activité rexiste : René Reichling, officier aux Chasseurs Ardennais, et commandant provincial des *Formations de Combat-F.C.* pour la province de Luxembourg ; Paul Burtemboy, capitaine de l'aéronautique et Inspecteur des Cadres territoriaux de Rex pour la province de Luxembourg, et Albert Constant, lieutenant d'infanterie, cdt du II<sup>e</sup> Étendard F.C.

Parmi treize officiers de réserve rexistes prisonniers de guerre recensés, un seul a rejoint les rangs de la *Légion Wallonie*, soit Jean Théâtre, adjudant C.S.L.R. (Candidat sous-lieutenant de Réserve), libéré du *Stalag XIII*.

Les officiers « *nettement sympathisants* » en 1940 sont au nombre de quatre (dont trois prisonniers de guerre) : un colonel B.E.M., deux capitaines-commandants<sup>48</sup> et un lieutenant.

Parmi les officiers toutes catégories confondues, trois ont exprimé le souhait de rejoindre la *Garde Wallonne* : il s'agit du lieutenant de réserve (non prisonnier) Charles Herbecq (son fils est légionnaire) ;

---

46. Né le 18.07.1915. École militaire. Prisonnier de guerre rappelé par l'O.T.A.D. Légion Wallonie (09.10.1941). A Novo-Buda (Tcherkassy), après la mort de L. Lippert (13.02.1944), étant l'officier le plus ancien en grade de la *SS-Sturmbrigade*, (en l'absence de L. Degrelle légèrement blessé et évacué), il refusa de prendre le commandement de la percée de la *Brigade* au profit du *SS-Ostuf* J. Mathieu. Après la guerre, il entra dans l'*Ordre des Frères Hospitaliers de Saint Dieu* à Paris. Décédé à Paris le 30.05.1998.

---

47. Communication orale A. Renier. Herstal, 5 mai 1985. Renier connaissait cet officier pour l'avoir connu à l'École Royale Militaire où il était son aîné d'un an ou deux.

48. Dans l'armée belge, le grade de capitaine-commandant est le grade le plus élevé des officiers subalternes. Il s'acquiert à l'ancienneté pour ceux qui ont renoncé ou échoué aux examens donnant accès à la carrière d'officier supérieur. On lui applique le vocatif de Commandant.

du capitaine de réserve (non prisonnier) Paul Gheysen et du maréchal des logis-C.S.L.R. (non prisonnier) Marcel Jayé (ils seront incorporés dans la *Division Wallonie* en octobre 1944).

Ni Chardome, ni Hellebaut, ni Lakaie n'ont jamais tenu des propos en faveur du rexisme. Et on peut se poser la question de savoir si Lippert éprouvait pour le rexisme les sympathies que trop rapidement certains lui ont parfois prêtées.

En tous les cas, aujourd'hui, sans grand risque de se tromper, on peut affirmer que Lippert ne s'est pas engagé dans la *Légion Wallonie* par sympathie pour Rex et son Chef.

Les mobiles étaient tout autres.

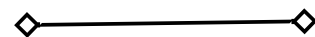
Tout au long de son existence 1941-1945, la *Légion Wallonie*, a compté quelque deux cents officiers dont un très grand nombre par promotion intérieure : des sous-officiers (pour la majorité Rexistes) sortis du rang pour acte de bravoure (*Tapferkeitsoffizier*) ou pour leur expérience du front (*Frontbewahrungsoffizier*) ; des cadres des *Formations de Combat*, auxquels il faut ajouter les diplômés des académies militaires de Bad Tölz, Kienschlag-Neweklau ou Sophienwalde, sans oublier les « hors cadres », officiers de la *Garde Wallonne* ou de la *NSKK* nommés par complaisance et embrigadés en octobre 1944.

Le nombre d'officiers de carrière 1941-1945 se limite à neuf : G. Jacobs, L. Lippert, A. Renier, P. Pauly, L. Thys, F. Hellebaut, L. Lakaie et les frères Alfred et Joseph Dumont, chiffre auquel il faut ajouter un officier d'activé pensionné mais réactivé (G. Jacobs) et un officier de carrière renvoyé fin août 1941 pour refus de prestation à Hitler. Pour être complet, il faut encore citer Christain de Backer de Réville (nom demprunt), officier de carrière de la *Division Langemarck* qui en 1945 rejoignit la *Division Wallonie*.

Le nombre d'officiers de réserve de l'armée belge (deux se sont prévalus de ce rang d'une manière frauduleuse : J. Vermeire et F. Rouleau) peut se chiffrer à une petite trentaine. Trois russes blancs se virent confirmer leur rang d'officier lors du passage à la *Waffen-SS* en juin 1943, soit G. Tchekhoff (notons tout de même que ce dernier acquit la nationalité belge avant le conflit mondial), N. Kamsky et G. von Chafroff, les autres conservèrent leur rang de *Sonderführer*.

Comme officiers étrangers, renseignons deux Français (les médecins Dr R. Buy et Stahl, ce dernier Alsacien) et un médecin hongrois. Enfin, plusieurs dizaines d'officiers allemands complétaient les cadres, soit au sein de l'état-major de liaison, soit comme spécialistes des divers services.

Au terme de cet aperçu, force est de conclure que les efforts de Degrelle pour recruter des officiers de carrière belge se sont soldés par un cuisant échec. Le recrutement dans les *Stalags*, toutes proportions gardées, n'apporta pas non plus les résultats escomptés.



# La 27.SS-Freiwilligen-Grenadier *division* Langemarck

*par Alexandre Sanguedolce*

AFFICHE DE PROPAGANDE FLAMANDE



**J**ugés 'germaniques' en fonction des critères raciaux de l'Ordre Noir, les premiers volontaires flamands sont admis dès 1940 dans les rangs de la Waffen-SS à la différence de leurs cousins wallons qui ne sont autorisés à revêtir que l'uniforme de la Wehrmacht. Sans leader charismatique comme Léon Degrelle, les Flamands vont fournir un contingent de 10 000 volontaires.

## L'avant-guerre

Après la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, de nombreux partis flamands fleurissent en Belgique dont les aspirations varient de l'autonomie de la province au rattachement au royaume des Pays-Bas afin de créer le Diestland. Parmi eux, le *Dinaso* (1), abréviation de *Verbond der Dietsche Nationaal-Solidaristen* (Union des nationaux-solidaristes thiois) (2). Son chef, Joris van Severen, à l'instar des différents partis d'extrême-droite, se dote d'une garde rapprochée, paradant en chemise verte : le *Dinaso Militanten Orden* (D.N.O.) dirigé par Jozef 'Jef' François. Mais c'est le V.N.V. (*Vlaams Nationaal Verbond*) ou Ligue Nationale Flamande de Gustav 'Staf' de Clercq qui parvient à fédérer tout ces mouvements sous sa propre chapelle. Un autre parti, le *DeVlag*, *Deutsch-Vlämische Arbeitsgemeinschaft* fondé en 1936 par Jef van de Wiele, prône tout simplement le rattachement au III<sup>e</sup> Reich.

Lorsqu'éclate la Seconde Guerre Mondiale, les principaux chefs nationalistes sont arrêtés et transférés en France. Le 20 mai 1940, à Abbeville, vingt-deux d'entre eux sont exécutés sans aucune autre forme de procès, dont Joris van Severen, décapitant ainsi le *Dinaso*(3). Sa mort laisse le champ libre à Staf de Clercq qui entreprend de mettre son parti, le V.N.V ainsi que sa milice, la *Zwarte Brigade* ou brigade noire au service de l'occupant.

Une *Algemeene-SS Vlaanderen* pendant flamand de l'*Algemeine-SS* est créée à Anvers le 30 septembre 1940 par Ward Hermans et René Lagrou. Leur uniforme noir rappelle l'Ordre Noir avec quelques variantes : la svastika est portée sur la casquette et la double-rune SS cousue dans un losange noir, posté au bras gauche. Cette organisation collaborationniste est chargée de tâches de police et de lutte antiguérilla.



FLÄMISCHE LEGION.SVG



DÉFILÉ DE SOLDATS DE LA FLÄMISCHE LEGION

### ODB SS-Freiwilligen Legion Flandern

**Kommandeur :** SS-Ostuf Michael Lippert

**Adjutant :** SS-Ustuf. Günther Steffen

**Stabs-Kompagnie :** SS-Ustuf. Günther Steffen

**1.Schützen-Kompagnie :** SS-Ostuf. Peter Nussbaum

**2.Schützen-Kompagnie :** SS-Ustuf. Helmut Breymann

**3.Schützen-Kompagnie :** SS-Ustuf. Hans Moyer

**4.(schwere)-Kompagnie :** SS-Ustuf. Karl Neuhäuser

**5. Pak-Kompagnie :** SS-Ustuf. Karl Weingärtner.

## La SS-Freiwilligen Legion Flandern

Les premiers volontaires flamands (environ 800) sont versés dans le 6. *SS Freiwilligen Standarten 'Nordwest'* dès avril 1941, régiment regroupant les autres volontaires germaniques danois et néerlandais. L'entraînement s'effectue en Pologne mais avec l'opération Barbarossa, le *Nordwest* est dissous et les volontaires rejoignent leurs légion respectives, ainsi les Flamands sont regroupés dans le *Verband Flandern*, devenu *Landesverband Flandern* et enfin *SS-Freiwilligen Legion Flandern*.

Le 13 octobre 1941, les volontaires prêtent serment à Hitler et au nom de la 'lutte contre le bolchevisme'. Le 10 novembre suivant, la légion part pour le front de l'Est, direction Leningrad pour être mise aux dépendances de la 2. *SS-Infanterie-Brigade* (*SS-Brigadeführer* Gottfried Klingemann) comme réserve du XXVIII. *Armee-Korps*.

## LES GRADES DE LA SS

	<i>Reichsführer SS (Heinrich Himmler).</i>		<i>SS Obersturmführer (premier lieutenant).</i>
	<i>SS Oberstgruppenführer (général d'armée).</i>		<i>SS Untersturmführer (lieutenant).</i>
	<i>SS Obergruppenführer (général de corps d'armée).</i>		<i>SS Sturmscharführer (adjutant-major).</i>
	<i>SS Gruppenführer (général de division).</i>		<i>SS Hauptscharführer (premier adjutant).</i>
	<i>SS Brigadeführer (général de brigade).</i>		<i>SS Oberscharführer (adjutant).</i>
	<i>SS Oberführer (grade intermédiaire).</i>		<i>SS Scharführer (premier sergent).</i>
	<i>SS Standartenführer (colonel).</i>		<i>SS Unterscharführer (sergent).</i>
	<i>SS Obersturmbannführer (lieutenant-colonel).</i>		<i>SS Rottenführer (caporal-chef).</i>
	<i>SS Sturmbannführer (major).</i>		<i>SS Sturmman (caporal).</i>
	<i>SS Hauptsturmführer (capitaine).</i>		<i>SS Oberschütze et SS Schütze (soldats de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe).</i>



VOLONTAIRE FLAMAND, IL PORTE LA RUNE SOLAIRE (TRIFOS), AU LES DES DOUBLES RUNES SS

Une *Kampfgruppe* est formée par l'*Ostuf*. Peter Nussbaum (4) à partir d'une section de chaque compagnie et mise à la disposition du *SS-Begleit-Bataillon 'Reichsführer-SS'* pour patrouiller et protéger la voie de chemin de fer Mga-Kirishi. Le 3 décembre 1941, une patrouille tombe dans une embuscade dans ces forêts denses, infestées de partisans. Six Flamands sont tués, les premiers morts de l'unité. Dans les journées qui suivent, les accrochages redoublent d'intensité, le légionnaire Frans Coulombier est le premier Flamand à être décoré de la Croix de Fer de 2eme classe (EK II).

L'unité, éprouvée, est relevée par la 250. *Infanterie-Division*, mieux connue sous le nom de *Division Azul*. Elle va trouver un peu de répit, d'autant plus que les combats diminuent en raison des températures atteignant jusqu'à -40°. La légion est transférée en Lettonie mais regagne le front le 3 janvier 1942, sur le Volchov car l'offensive hivernale soviétique a commencé. Les forces de l'Armée Rouge ont réussi à s'infiltrer dans les avant-postes allemands et la légion *Flandern* reçoit comme mission de s'emparer du village de Koptsy le 19 janvier 1942. Malgré l'appui de l'artillerie allemande, les volontaires sont stoppés par le feu des canons et des armes automatiques russes, les pertes sont lourdes. Un groupe d'assaut réussit à prendre pied dans les tranchées soviétiques et à s'emparer de Koptsy. Mais à leur tour, les assaillants deviennent assiégés, les combats se terminent au corps-à-corps, l'arrivée de renfort permet aux Flamands de consolider leurs positions. Durant ces combats, l'*Ustuf* Reimond Tollenaere, ex-commandant de la *Zwar-te Brigade* est tué le 22 janvier 1942. A cette occasion, la légion a les honneurs du bulletin de guerre allemand du 10 février. Jusqu'au 19 février suivant, la légion ainsi que les autres unités allemandes combattant à ses côtés repoussent en tout 109 attaques ennemies.



Reimond Tollenaere 1909-1942



BANDES DE BRAS DE LA LEGION FLANDERN ET DE LA DIVISION AINSI QUE L'INSIGNE DE NATIONALITÉ

A partir de mars 1942, la légion est engagée dans les combats autour de Zyemptsy. Deux *Kämpfgruppen* sont mis sur pied pour s'emparer d'un réseau de bunkers, avec le soutien de la *Division Azul* : la KG Nussbaum et la KG Eckenbrecher. Le 2 mars, après une préparation d'artillerie, les Flamands partent à l'assaut et malgré le feu des armes lourdes soviétiques clouant au sol les légionnaires, les hommes de la KG Nussbaum réussissent à détruire à l'explosif les bunkers au prix de la perte de 2 officiers, 9 sous-officiers et 110 hommes tués ou blessés. Parmi eux, l'*SS-Ostuf* Nussbaum, blessé mortellement en marchant sur une mine. Toujours luttant avec les Espagnols, les Flamands reprennent l'offensive qui s'achève par la prise de Zyemptsy avec le soutien aérien des

Stukas le 5 mars. Le 8 mars, il ne reste plus que 108 volontaires valides, l'unité exsangue est retirée du front. Mais le 17 mars, retour au front : la légion est envoyée dans le secteur de Delgovo où la 2<sup>e</sup> armée de choc du général Andreï Vlassov a enfoncé le front (opération Liouban). L'arrivée de nouveaux volontaires (13 officiers, 26 sous-officiers et 258 hommes) permet à la légion de s'étoffer.

Engagée dans les combats du saillant du Volchov avec les SS néerlandais de la *SS-Freiw.-Legion 'Niederlande'* et des Espagnols de la division *Azul*, les combats se terminent fin mai 1942 par la capture de l'illustre général Vlassov et la destruction de sa 2<sup>e</sup> armée. L'*SS-Ostuf* Lippert, commandant la légion, blessé durant les opérations est remplacé par l'*SS-Ostuf* Hans-Albert von Lettow-Vorbeck, neveu du célèbre général Paul von Lettow-Vorbeck ayant combattu dans l'Afrique Est-Allemande durant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale. Mais il est envoyé au bout d'un mois à la tête du *Freikorps Danmark* et c'est l'*SS-Ostuf* Josef Fitzum qui assume l'intérim. Le comportement des Flamands est souvent évoqué dans les bulletins de guerre et les premières Croix de Fer de 1<sup>ère</sup> classe (EK I) sont décernées à l'*SS-Ustuf* Jef François (ancien chef du *Verdinaso*) et au *SS-Sturmann* Jules Geurts.



HANS-ALBERT VON LETTOW-VORBECK : NEVEU DE L'ILLUSTRE GÉNÉRAL PAUL VON LETTOW-VORBECK, HÉROS DES COMBATS EN AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE



Durant l'été 1942, la légion est aux portes de Leningrad, à une dizaine de kilomètres des premiers faubourgs. Dans son secteur, toujours aux côtés des Espagnols et malgré le pilonnage de l'artillerie soviétique, la légion est relativement épargnée jusqu'au retour des premiers froids permettant à l'Armée Rouge de reprendre ses offensives hivernales.

Elle est transférée en janvier 1943 au sud du lac Ladoga où elle y mène des combats défensifs. Le 9 février, l'*SS-Sturmann* Geurts est tué par le tir d'un sniper. Il avait été un des premiers récipiendaires de l'EK I. L'unité est envoyée en renfort à Krasny Bor où la division *Azula* reçut de plein fouet l'offensive soviétique lors de l'opération *Iskra* (Etincelle). Malgré les lourdes pertes, Krasny Bor est repris par les Flamands le 22 mars. Exsangue, il ne reste plus que 50 volontaires sur les 450 qui ont participé aux combats de Krasny Bor, la légion est relevée du front le 30 mars, envoyée à Debica en Pologne où elle est dissoute.

## La 6.SS-Freiwilligen SturmBrigade 'Langemarck' (flämische Nr.1).



JEF FRANÇOIS

Avec les rescapés de la défunte légion et l'arrivée de nouveaux renforts, une nouvelle formation est mise sur pied par la volonté d'Heinrich Himmler et du SS-FHA (5). L'unité, constituée en brigade prend le nom de Langemarck, localité située près d'Ypres où durant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, des étudiants allemands s'élançèrent à l'assaut des tranchées chantant leur hymne national. Langemarck est dans les Flandres mais ce nom n'évoque pas réellement l'engagement des Flamands inversement à d'autres unités étrangères de la SS qui utilisent des noms de héros nationaux comme *Skandenberg* pour les Albanais ou celui du pays comme *Wallonie* ou *Hungaria*.

La brigade s'articule sur deux bataillons avec un état-major, le commandement est assumé par le *SS-Sturbannführer* Konrad Schellong. Elle est composée de 1470 hommes : 29 officiers, 176 sous-officiers et 1265 soldats. Le 22 octobre 1943, la brigade reçoit sa numérotation et devient la 6.SS-Freiwilligen SturmBrigade 'Langemarck' ;



ODB de la 6.SS-Freiwilligen SturmBrigade 'Langemarck' (flämische Nr.1)

Kommandeur : SS-Stubaf. Konrad Schellong  
Adjutant : SS-Ustuf. Wilhelm Teichert

### - Grenadier-Bataillon (mot.)

1. Infanterie-Kompagnie (SS-Ostuf Kurt Mahrenholz)
  2. Infanterie-Kompagnie (SS-Ustuf Sven Martenson)
  3. Infanterie-Kompagnie (SS-Ustuf. Vogel)
  4. Maschinengewehr-Kompagnie (SS-Ustuf van der Weën)
- schweres-Bataillon (mot.)
5. Infanterie-Geschütz-Komp. (SS-Ustuf. Willie Köhn)
  6. Panzer-Jäger-Komp. (SS-Hstuf. August Knorr)
  7. Sturmgeschütz-Komp. (SS-Hstuf. Weingärtner)
  8. (leichte)Flak-Komp. (SS-Ustuf. Uytterspot)
  9. (schwere)Flak-Komp. (SS-Hstf. Willie Dethier)
  10. Marsch-Komp. (SS-Ustuf. Wilhelm Schaumann).



Coll. Landemer

CONRAD SCHELLONG, KOMMANDEUR DE LA DIVISION LANGEMARCK

Le 26 décembre 1943, la brigade reçoit sa nouvelle affectation, Zithomir sur le front d'Ukraine, aux dépendances de la 4. Panzerarmee du *Generaloberst* Ehrard Raus. Zithomir étant aux mains des Soviétiques, la situation est très préoccupante. Ayant établi une ligne défensive, la 6. Panzerjäger-Kompagnie est dépêchée au village de Dryglov où des chars russes tentent de percer. Le 2 janvier 1944, l'artilleur Remi Schrijnen du III. Zug de la compagnie antichar réussit à mettre hors de combat avec son PAK 40 trois T-34, les premiers d'une longue liste. Le lendemain, les positions flamandes sont submergées et Schellong monte une contre-attaque avec l'aide des StuG de la 7. Sturmgeschütz-Komp. Malgré ce renfort, Schellong choisit de replier son unité derrière la rivière Nosivka. Le 15 janvier, la brigade avec la 1. SS-Panzer-Division Leibstandarte 'Adolf Hitler' et la 2. SS-Panzer-Division 'Das Reich' sont engagées dans la reconquête de Berditchev, au sud de Zithomir.

Après un repos de trois semaines destiné à panser les plaies la *SturmBrigade* est envoyée à Jampol où de nouveau, les Flamands se retrouvent menacés d'encerclement. Le 2 mars, après avoir sabordé les pièces d'artillerie à bout de munitions, les volontaires se replient sur Bilhorodka, couverts par les Stug III, mais la route est coupée par les Soviétiques et les Flamands doivent se frayer un passage à découvert, traversant les lignes ennemies par petits paquets. Durant cette retraite, Konrad Schellong est blessé et c'est le *SS-Hstuf.* Willie Detier qui assume l'intérim. Le 13 mars, les rescapés commencent à arriver dans les lignes amies. Il ne reste plus que 400 volontaires et l'unité doit à nouveau être réorganisée avec l'arrivée de nouveaux renforts. Le 15 mars, la brigade est envoyée à Lvov puis à Knoviz, dans le protectorat de Bohême-Moravie. Schellong, en récompense de la bonne tenue au combat de la *SturmBrigade* est promu *SS-Obersturmbannführer*.



REMI SCHRIJNEN : AS DU CANON ANTICHAR PAK, RÉCIPIENDAIRE DE LA RITTERKREUZ, IL PORTE LA RUNE SOLAIRE, AUTORISÉ CAR AYANT ÉTÉ INTÉGRÉ AU RÉGIMENT NORTHWEST

## Narva

Le 12 juillet 1944, l'*SS-Hauptamt* demande à Schellong d'envoyer une *Kampfgruppe* sur le front de Narva aux dépendances du III-*SS-PanzerKorps* du *SS-Gruppenführer* Felix Steiner. Le corps d'armée de Steiner compte en son sein la division SS 'Nordland' et la brigade SS 'Nederland' (6).

Le *I/Bat.* du *SS-Hustuf* Rehmann est le premier à rejoindre le front de Narva, en Estonie, sur la *Tannenbergstellung* dont les points de défense sont des collines appelées Kinderheim Höhe, Blauberg, Grenadier Höhe et Liebe Höhe. Le 25 juillet 1944, la *Kampfgruppe* Rehmann prend position sur la Kinderheim Höhe, épaulée au nord par la 'Nederland' et au sud par des unités de la *Kriegsmarine*. Le 26 juillet, les Soviétiques passent à l'attaque, la colline Kinderheim est dévastée par le feu de l'artillerie ennemie, anéantissant les bunkers et les tranchées. Rehmann, gravement blessé est évacué et remplacé par l'*SS-Ustuf* Georg d'Haese. Assaillis par les T-34, les Flamands abandonnent les hauteurs de la colline malgré de furieuses contre-attaques qui se terminent au corps-à-corps. Les canons PAK sont sabotés et abandonnés, le seul encore en état de fonctionner est celui du *SS-Sturmann* Remi Schrijnen et il va montrer l'ampleur de son talent : il détruit tour-à-tour trois *Josef Stalin* et quatre T-34. Repéré, son canon est détruit mais Schrijnen est miraculeusement épargné. Après avoir gagné l'EK I, il se voit attribuer la *Ritterkreuz* (Croix de Chevalier) remise par son chef d'unité en personne, l'*SS-Obersturmbannführer* Schellong.

Le 27 juillet les combats pour la colline Kinderheim se poursuivent, au soir, un groupe d'assaut flamand aidé par des volontaires SS lettons et estoniens réussit à atteindre le sommet au prix de furieux corps-à-corps mais doit finalement se replier sur la colline Grenadier. Des 400 hommes engagés sur le front de Narva, il n'en reste plus qu'une cinquantaine de valides. Mais les Soviétiques, épuisés par ces sanglants combats ont stoppé leur attaque sur la *Tannenbergstellung*.

## La 27.SS-Freiwilligen-Grenadier-Division 'Langemarck'(flämische Nr .1).

Le 20 septembre 1944, les survivants de la terrible 'bataille de la SS européenne' embarquent à Tallin et sont transférés à Schwinemünde pour être réorganisés. Pendant ce temps, la Belgique vient d'être libérée. L'afflux de collaborationnistes en exil, des membres de la *Zwarte Brigade* ou du NSKK permet de transformer la *Sturmbrigade* en division. Le 18 octobre 1944, le *Reichsführer* SS Heinrich Himmler autorise la constitution de la 27.SS-Freiwilligen-Grenadier-Division 'Langemarck'. L'*SS-Ostuf* Schellong est remplacé par l'*SS-Staf* Thomas Müller.

### ODB simplifié de la 27.SS-Freiwilligen-Grenadier-Division 'Langemarck'(flämische Nr .1).

**Kommandeur : SS-Standartenführer Thomas Müller**

**-SS-Freiw.Gren.Rgt 66 : SS-Ostuf Schellong**

**-SS-Freiw.Gren.Rgt 67 : SS-Sturbannführer Otto Hansmann**

**-SS-Freiw.Gren.Rgt.68 : SS-Hauptsturmführer Hans Stange**

**-SS-Art.Rgt. 27 : SS-Sturbannführer Holger Arentoft.**

Durant l'offensive des Ardennes, la nouvelle division est mise en alerte et placée en réserve de la 6.*Panzer-Armee*. Les différents détachements sont disloqués vers Aix-la-Chapelle, les leaders nationalistes en exil sont persuadés qu'ils vont retourner en Belgique à l'abri des baïonnettes allemandes. Mais l'échec de l'offensive les ramène à la dure réalité, c'est sur le front de l'Est que les volontaires flamands vont devoir à nouveau combattre.

Une *Kampfgruppe* commandée par l'*SS-Ostuf* Schellong, initialement dirigée en Hongrie pour participer aux opérations Konrad en vue de venir à l'aide à la garnison germano-hongroise encerclée à Budapest, est envoyée en Poméranie et Prusse-Orientale où les confins du Grand Reich sont menacés par l'avancée soviétique. Les Flamands retrouvent leurs camarades néerlandais de la division 'Nederland' mais aussi leurs cousins wallons de la *28.SS-Freiw.-Gren.-Div.* 'Wallonien'. Placés sous les ordres du *Generalmajor* Munzel, les Belges doivent défendre la ville de Stargard, important nœud routier et ferroviaire.

Le 7 février 1945, les Soviétiques attaquent en force et repoussent les éléments de la 'Nederland' chargés de la protection de la *Reichstrasse* 104 puis c'est au tour des Wallons du *SS-Bataillon* 'Lakaie' d'être submergés, le 8 février. Une *Kampfgruppe* de Flamands reçoit l'ordre de repousser l'avant-garde soviétique. Malgré leurs efforts, Wallons et Flamands doivent reculer et empêcher la prise d'Arnswalde. Le 13 février, les assiégés reçoivent un ultimatum, repoussé par la garnison. Pendant ce temps, le commandement allemand prépare une opération pour venir à l'aide de la garnison assiégée d'Arnswalde : l'opération *Sonnenwende* (ou Solstice) dirigée par Felix Steiner commandant de la *11.SS-Armee*. Lancée le 16 février et malgré un bon début, les divisions *SS* 'Nederland' et 'Nordland' prennent du retard mais parviennent néanmoins à ouvrir un corridor. La jonction est faite avec les assiégés le 17 février à 16h00. Durant la nuit du 17 au 18 février, tous les civils sont évacués par le corridor et Arnswalde est abandonnée le lendemain. Schellong reçoit la *Ritterkreuz* le 28 février pour le brillant comportement de sa *Kampfgruppe*. Placée en défense le long de la rivière Inha, les Flamands ne peuvent empêcher sa traversée par les Soviétiques et l'établissement d'une tête-de-pont. Les survivants (500 hommes) se replient sur Stargard le 3 mars. Assiégés dans la ville, le dégel rendant le terrain peu praticable pour les blindés soviétiques et laisse un peu de répit aux Flamands. Ils ont le renfort de quelques membres du *Vollkstorm* et de grenadiers de la division 'Nordland'. Le 16 mars, nouveau repli sur Stettin puis sur la rive gauche de l'Oder couverts par les 'cousins wallons'. Il ne reste alors qu'environ deux cents hommes auxquels se joint le *SS-Freiw. Gren. Rgt.* 68. Les restes des deux divisions 'Langemarck' et 'Wallonien' sont regroupés dans une *Divisiongruppe* Müller pour former le dernier rempart afin d'endiguer le flot soviétique qui se déverse sur la rive gauche de l'Oder, au sud de Stettin.

Le 20 avril, l'armée rouge réussit à franchir le fleuve à Niederzahden, au sud de Stettin. Une *Kampfgruppe* regroupant divers éléments de la Langemarck, de la Wallonie et diverses unités de la *Wehrmacht* est placée sous le commandement d'un Wallon, le *SS-Stuf* Hellebaut (7) pour mener une contre-attaque, obligeant les forces soviétiques à se replier. Cependant, le 21 avril, après une intense préparation d'artillerie, les Russes, à bord de canots pneumatiques réussissent à prendre pied de l'autre côté du fleuve, ce qui contraint les Flamands à un nouveau repli.

Après s'être maintenus à Prezlau, les Flamands entreprennent de se diriger vers l'ouest en compagnie de survivants de la *33.Waffen-Grenadier-Division der SS* 'Charlemagne'. Le 2 mai, l'Elbe est atteint, les volontaires sont déliés de leur serment de fidélité par le *SS-Standartenführer* Müller et choisissent de se rendre aux Anglo-Américains ou de continuer avec Degrelle vers le Danemark.

## NOTES :

- (1) On dit aussi *Verdinaso*
- (2) Thiois signifie approximativement de langue flamande
- (3) C'est ce que l'on a appelé le massacre d'Abbeville par des hommes du 28<sup>e</sup> Régiment Régional sur ordre du capitaine Marcel Dineon. Il se suicidera à Pau, le 21 janvier 1941.
- (4) Les grades *SS* et abréviations sont indiqués à la fin de l'article.
- (5) Le *SS-Führungshauptamt* s'occupe du recrutement, de l'organisation et de la logistique *SS*, dirigé par l'*SS-Obergruppenführer* Hans Jüttner . Ne pas confondre avec le *SS-Hauptamt*, dirigé par l'*SS-Obergruppenführer* Gottlob Berger
- (6) Les combats de la division 'Nederland' sont évoqués dans l'*Histomag* 87 spécial Pays-Bas.
- (7) Franz Hellebaut, chef d'état-major de la division 'Wallonie'.

## SOURCES

John Littleton. *Foreign Legions of the Third Reich. Vol. 2*. James Bender Publishing. 1981  
Max Afiero. *27.SS-Freiwilligen-Grenadier-Division 'Langemarck'*. Ass. Cult. Ritterkreuz

## Les volontaires belges dans la *Luftwaffe*

*par Grégory Haffringues*



Plusieurs ont servi dans la *Luftwaffe* essentiellement dans la *Flak*. Mais très peu ont eu la chance d'appartenir au personnel volant.

Guido Rombaut est un des rares à avoir pu voler. Il est né le 27 avril 1923 à Waarschoot. Après avoir passé sa jeunesse au Congo belge avec ses parents, nationalistes flamands, Guido s'engage dans l'Algemeenc-SS-Vlaanderen. À partir de 1941, il fait des demandes répétées pour obtenir son transfert dans la *Luftwaffe*. Finalement, son vœu est exaucé et en 1942, il commence sa formation de pilote à la base de Nenndorf.

EN PERMISSION À BRUXELLES

Le 5 avril 1943, il rejoint la *Jagdgeschwader* 102, unité école (équivalent aux *Operational Training Units* de la *Royal Air Force*) basée dans un secteur "calme". Le 20 juillet 1943, il est au *Jagdgruppe West* (unité école) puis le 7 septembre 1943, il est affecté à la 6ème escadrille de l'escadre de chasse 1 (6./JG 1 "Oesau"). Le 27 septembre 1943, une formation de 308 bombardiers escortée par 262 P-47 *Thunderbolt* est détectée. À 11 heures, l'ordre est donné de décoller. Guido pilote le *Focke Wulf* Fw 190 Wk.Nr. 550523, arborant un 12 jaune sur le fuselage. Il ne rentre pas de sa première mission, sans aucune information supplémentaire sur son combat, il est porté disparu. Le 26 janvier 1961, la cours de justice de Münster déclare officiellement son décès.



Un second belge a rejoint les rangs du personnel volant, il s'agit d'Henri Dannemark.

Henri est né le 26 novembre 1921 à Faymonville près de Malmédy. En 1941, il adhère au NSFK (*National Sozialistisches Flieger Korps*). Naturellement, son engagement dans la Luftwaffe suit. Dannemark reçoit une formation de mécanicien en France, aux Pays-Bas ainsi qu'en Allemagne à Parow. Il est affecté au *Seenostaffel* 2 (unité de sauvetage en mer) en Estonie.

Le 5 juin 1944, Henri et ses coéquipiers décollent à bord du *Dornier* Do 24T (Wk.Nr. 1075) pour une mission de sauvetage d'un équipage de *Stuka* abattu au-dessus du golfe de Finlande. Malgré une escorte de chasse, l'hydravion est abattu par le *Lavochkin* La-5 du lieutenant Alexander Potyomkin.

Blessé et seul survivant, Dannemark est récupéré et hospitalisé à Plawen. Quelques jours plus tard, il est évacué sur Königsberg.

En août 1944, il retourne à son unité basée à Grossenbrod. Il obtient une permission et surtout un sauf-conduit pour retourner chez lui. En septembre 1944, il assiste à la libération (ou peut être pour lui à l'invasion) de son village par les troupes américaines. Après guerre, il se lance avec succès dans les affaires.



DORNIER DO 24

Un troisième belge, Joseph Christian, né le 20 mars 1921, formé comme radio-opérateur sur *Junker* Ju 88, est affecté au I./KG 54 (KG pour *Kampfgeschwader* ou escadre de bombardiers). Il effectue plusieurs missions sur l'Angleterre au cours de l'opération "Steinbock" ou "Baby Blitz" pour les britanniques entre janvier et avril 1944. Il est tué au-dessus de l'Angleterre le 18 avril 1944.



JUNKER JU 88

Nous pouvons citer aussi 2 autres belges (n'ayant effectué aucune mission), Alfons Labeau formé comme pilote de chasse mais en mai 1945, les appareils se font rares et encore plus le carburant ... Joseph Justin, mitrailleur sur *Junker* Ju 88 affecté au KG 6 et réaffecté au *Flak-Regiment* 159 en décembre 1944.

#### Sources :

- Joseph, Frank, *the Axis Air Forces*, Praeger, 2012.
- Mombeek, Eric, *Jagdgeschwader 1 "Oeseau"*, Lele Presse, 1997.
- Neulen, Hans-Werner, *in the skies of Europe*, The Crowood Press, 2000.

# La brigade Piron, des origines au retour *en Belgique*

*par Jean-Louis Marichal*



**L**e 10 mai 1940, la Belgique est envahie par les troupes allemandes. Le 22 mai, le Lieutenant-Général Chevalier V. VAN STRYDONCK de BURKEL est mis à la disposition des autorités belges. Il arrive à Londres accompagné d'officiers de l'État-major de la 1<sup>ère</sup> Circonscription Militaire. Le 25 mai, suite à un entretien entre le « War Office » britannique et le Capitaine-Commandant Breveté d'État-major (BEM) Charles CUMONT (adjoint de l'Attaché Militaire à Londres), il est décidé de regrouper les militaires belges dans un camp à TENBY. Le Lieutenant-Général Van STRYDONCK est désigné par le Ministre de la Défense Nationale, le Lieutenant-Général DENIS, pour prendre le commandement du Camp Militaire Belge de Regroupement (CMBR). Le 28 mai, l'armée belge capitule. Dans le courant du mois de juin 1940, le Lieutenant-Général Van STRYDONCK est donc désigné comme commandant des Forces Belges en Grande-Bretagne tandis que le Ministre JASPAR fait une déclaration à la radio BBC, appelant tous les Belges à rester à côté de ceux qui continuent à combattre et à le rejoindre en Grande-Bretagne.

## Reconstituer des forces belges en Grande-Bretagne

Le 21 juillet, le CMBR compte déjà 462 hommes. Le mois d'août verra donc la formation de l'unité combattante et de l'unité de pionniers, ainsi que la création de la 1<sup>ère</sup> Compagnie de Fusiliers (Cdt LEGRAND) (20 août) qui s'installe à LLANELLY et de la 2<sup>ème</sup> Compagnie de Fusiliers (Lt SMEKENS) (25 août) qui rejoint PENALLY. L'effectif du CMBR est alors de 692 hommes et son augmentation conduit à la création début septembre de la 3<sup>ème</sup> Compagnie de Fusiliers (Cdt CAMBIER). Le 21 septembre, un peloton école est même créé (sous les ordres du Lt J. BLOCH). Le 28 octobre c'est au tour de la 4<sup>ème</sup> Compagnie de Fusiliers (Cdt VERSTRAETEN) d'être créée, celle-ci s'installe également à PENALLY. Le 30 octobre, les ministres PIERLOT, GUTT, SPAAK et DE VLEESCHAUWER reconstituent le Gouvernement Belge à Londres, décidés à poursuivre la guerre. Les unités belges en formation se voient alors complétées d'une Compagnie d'État-major le 8 novembre. Le Major CUMONT commande alors le Bataillon et à la fin du mois de décembre 1940, le 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers atteint son effectif complet : 825 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. Le 3 janvier 1941, c'est au tour de la Batterie d'Artillerie d'être créée (Cdt HIRSCH), elle s'installe à CAMARTHEN, puis à LLANELLY. La 3<sup>ème</sup> Compagnie quitte alors TENBY pour s'installer à HAVERFORDWEST. Le début du mois février 1941 voit quant à lui la naissance de l'Escadron d'Autos-blindées (Cdt de WALCKIERS). La reconstitution des troupes belges en Grande-Bretagne étant en bonne voie une prise d'armes a lieu le 15 février, cérémonie au cours de laquelle Monsieur PIERLOT, Premier Ministre, procède à la remise de son DRAPEAU au 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers. Ce dernier quitte ses logements de TENBY le 20 février pour s'installer à CAMARTHEN. L'État-major du Général Van STRYDONCK, quelques services et les troupes à l'instruction restent toutefois à TENBY.



DÉFILÉ DANS LES RUES DE TENBY  
LE 15 FÉVRIER 1941



MARCHE SUR UNE PLAGE ANGLAISE

EN JUIN 1941

Il convient également à cette époque de poser des signes distinctifs sur tous les véhicules des Forces Belges en Grande-Bretagne. C'est chose faite en avril, ces véhicules devant arborer 4 signes distinctifs : Le numéro belge d'immatriculation ; Le numéro de l'unité peint sur un fond de couleur (1<sup>er</sup> Btn Fus : 110 en blanc sur fond rouge ; Batterie d'Artillerie : 114 en blanc sur fond mi rouge, mi bleu disposé horizontalement) ; La lettre « B » et enfin une cocarde aux couleurs nationales. Les mouvements d'unités reprennent au gré de la constitution des unités et de leurs cycles d'entraînement, ainsi le 13 mai, la Batterie d'Artillerie va s'installer à ST-DOGMAELS puis à VELINDRE. Début juin, l'État-major et les services restés à TENBY font mouvement pour GREAT MALVERN.



Fin juin, c'est au tour du contingent de militaires belges formés au Canada de gagner la Grande-Bretagne. Cette troupe qu'on appellera pendant longtemps les « Canadiens » est envoyée à MALVERN (Compagnie A du 2ème Bataillon de Fusiliers en formation). En septembre 1941, l'Escadron reçoit ses premières autos blindées, essentiellement destinées à l'entraînement : une Rolls-Royce de 1920 et deux Lanchester de 1930. En octobre, l'Escadron réceptionne enfin 14 blindés GUY Mark I A. Après s'être familiarisé avec ces nouveaux engins, l'Escadron d'Autos Blindées quittera MALVERN fin avril 1942 pour s'installer à PEMBREY où il assumera sa première mission de guerre : la surveillance de la côte entre PEMBREY ET DIDWELLY. En parallèle, en janvier 1942 ce fut au tour de la Batterie d'Artillerie de recevoir progressivement du nouveau matériel. Elle commence ainsi sa conversion à l'emploi des canons-obusiers de 25 livres reçus à partir de décembre 1941. Le 20 février, le « Brigade Train » est constitué. Le Commandant WINTERGROEN en assure le commandement. Les lieutenants DIDISHEIM et PATERNOTTE sont désignés pour le 1er Bataillon de Fusiliers. Le 9 avril, le Capitaine G. HOUBION, les Lieutenants OSSELAER et BERTHELSON et le Sous-lieutenant SAUSSEZ sont pris en force à la Compagnie État-major des Forces Terrestres.

Le Major BEM J. PIRON, qui était arrivé depuis le 6 janvier, ayant débarqué à GREENOCK (Ecosse) venant de Gibraltar, reçoit du commandant des Forces Belges en Grande-Bretagne, le titre d'officier supérieur adjoint chargé de diriger et de parfaire l'entraînement d'ensemble du 1er Bataillon de Fusiliers, de la Batterie d'Artillerie et de l'Escadron d'autos blindées. Il crée un petit état-major avancé avec le Commandant CANNEPEEL et le Lieutenant DIDISHEIM, installé à KINETON. Pendant ce temps, en parallèle à la formation des unités terrestres belges, la Compagnie Parachutiste Indépendante est créée le 8 mai et confiée au Commandant THISE. Début juin, l'Escadron fait mouvement pour occuper un nouveau cantonnement à HUMBERSLADE PARK et le 4 juin ce sont toutes les Forces Belges en Grande-Bretagne qui sont officiellement mises à la disposition des Alliés, alors qu'elles existent depuis le 30 juillet 1940. Le 8 juin, le 1er Bataillon quitte CARMARTHEN pour s'installer à WALTON HALL.

La Batterie d'Artillerie revient de LLANELLY pour s'établir quant à elle à MORETON MORELL. Ces cantonnements sont situés à 10 kilomètres au sud de LEAMINGTON SPA et permettent ainsi de regrouper la brigade.



REVUE DES AUTOMITRAILLEUSES EN OCTOBRE 1941 À GREAT MALVERN LE 15 FÉVRIER 1941

Du côté des forces « spéciales », après la formation de la Compagnie Parachutiste Indépendante, le Gouvernement Belge accepte début juillet de former une unité de Commandos. Des directives sont ainsi données aux autorités militaires pour recruter le personnel. Ainsi en août, les premiers candidats volontaires pour l'unité de Commandos quittent le 1er Bataillon pour ABERSOCH. Le Capitaine G. DANLOY est désigné comme commandant du groupe. Les Belges forment désormais la 4<sup>ème</sup> Troop du 10<sup>ème</sup> Commando qui comprend également des unités de nationalité française, néerlandaise, norvégienne et polonaise et vont commencer leur entraînement.



LES VOLONTAIRES BELGES AU CANADA EN 1942 S'ENTRAINANT AU CAMP JOLIETTE

En septembre, l'Escadron quitte HUMBERSLADE PARK pour s'installer près de PORTHCAWL où il sera attaché au 49th Reconnaissance Regiment de la 49th Division (Polar Bears). Le 1er Bataillon quitte quant à lui WALTON HALL pour s'installer dans un nouveau cantonnement sous tente à PENNYBONT. Le 23 septembre 1942, le Major PIRON prend alors le commandement du 1er Bataillon de Fusiliers qui, le mois suivant, fait mouvement vers CHEPSTOW. De son côté la Batterie d'Artillerie se voit également dotée d'un nouveau commandant le 24 novembre : le Major B. de RIDDER. Ces troupes sont alors en Grande-Bretagne depuis 1940 pour la plupart, il est donc décidé que les militaires ayant au moins 9 mois de présence aux Forces Belges seront autorisés à porter l'insigne métallique « BELGIAN ARMY IN UNITED KINGDOM », cette mesure visant à distinguer encore davantage les forces belges dans l'armée alliée inaugure d'autres changements puisqu'à la fin du mois de décembre 1942 un bouleversement radical du commandement et de l'organisation des Forces Terrestres en Grande-Bretagne est entamé. Le Major BEM PIRON est appelé en mission à Londres par le Premier Ministre H. PIERLOT pour y être informé du plan définitif de la restructuration des Forces Terrestres. Il en reviendra nanti du commandement de la nouvelle Unité : LE PREMIER GROUPEMENT. C'est le « War Office » qui prit la décision d'autoriser la formation d'une unité mobile indépendante, ce qui convenait à ses plans d'utilisation probable en opération et au gouvernement belge. De son côté la Brigade Néerlandaise « Prinses Irene » fut réorganisée à la même date et sur la même base arrêtée par le « War Office ».



ECUSSON DE LA BRIGADE PIRON



LE MAJOR J. PIRON EN 1942

## Structure et préparation du Groupement belge

Début janvier 1943, le 1er Bataillon et la Batterie d'Artillerie quittent donc CHEPSTOW pour CLACTON-ON-SEA où, le 21 janvier, suite aux décisions du mois de décembre, le 1er Bataillon de Fusiliers est dissous et réorganisé en un groupement composé de 3 unités indépendantes de 300 hommes :

Chaque unité est composée d'un état-major et de 7 pelotons.

1. Transmissions
2. Peloton Support (mortiers 3 pouces, Anti-aériens, Antichars, Scout)
3. Infanterie d'assaut
4. Infanterie d'assaut
5. Infanterie d'assaut
6. Mitrailleuses VICKERS
7. Administration (transports, ravitaillement, brancardiers, armuriers, ...)

En février 1943, le Groupement quitte CLACTON pour LOWESTOFT où la réorganisation des Forces Terrestres et du Groupement entraîne une nouvelle répartition des officiers :

A l'état-major du Groupement : les Commandants PONCELET et HOUBION, les Capitaines WOLFERS, RICHIR, VAN HOVER et RICHARD et les Lieutenants DIDISHEIM, KIRSCHEN et JACQUES

A l'Escadron d'Autos Blindées : le Commandant BEM de WALKIERS cède le commandement au Commandant BEM de SELLIERS de MORANVILLE.

Les Commandants des unités indépendantes sont : les Commandants WINTERGROEN (1ère), WATERLOOS (2ème) et NOWE (3ème)

La Batterie d'Artillerie est commandée par le Major B. de RIDDER.

En mars et avril, l'Escadron abandonne les GUY Mark I A dont il était doté depuis octobre 1941 et reçoit 14 autos blindées HUMBER Mk IV, tandis que les unités reçoivent des armes antichar auto-tractionnées de 6 livres (57 mm). Le 7 octobre le Groupement se voit renforcé d'une compagnie du Génie dont la formation commence sous le commandement du Capitaine SMEKENS.

Le 11 janvier 1944, le Groupement déménage vers le Kent. L'Escadron Blindé s'installe à Broadstairs. Les autres unités aménagent à Ramsgate et à Margate d'où des exercices d'embarquement avec parcours en mer et de débarquement sur une plage peuvent être menés à partir de février. En mars, le Groupement est complété d'une unité Light Field Ambulance et le 31 du même mois voit la création d'un peloton Luxembourgeois au sein de la Batterie d'Artillerie. Cette dernière effectue d'ailleurs des tirs d'entraînement le 30 avril à South Down Plain près d'Alfrison et se classe première parmi tous les régiments alliés. Le 6 mai, ayant achevé ses exercices dans le Kent, le 1er Groupement quitte la région de Broadstairs pour s'installer sous tente dans la région de Great Yarmouth. Le 5 juin voit l'arrivée progressive du nouveau matériel dans toutes les unités. Le moral s'élève, mais la nouvelle du débarquement en Normandie provoque une certaine déception.

La Brigade Belge n'est pas de la partie. Le 2 juillet, la Brigade rejoint ses nouveaux cantonnements près de Cambridge et se résout à attendre son engagement sur le continent. Le 11 juillet, l'Escadron Blindé reçoit 12 nouveaux Scout Car DAIMLER Mk II. et le 20 juillet, deux Staghound AA armés de deux mitrailleuses .50.



SOLDATS DU 1ER BATAILLON À CARMARTHEN AU DÉBUT DE L'ANNÉE 1942



UNITÉS DE LA BRIGADE À L'ENTRAÎNEMENT EN ANGLETERRE EN 1942

Le 29 juillet, l'ordre tant attendu du 21th Army Group tombe enfin : « Le 1er Groupement se tiendra prêt à faire mouvement pour un marshalling area le 3 août à 0001 Hr ». Le 30 juillet, tout le personnel prépare activement son matériel. Le 3 août 1944, le Groupement fait mouvement vers Tilbury et le 4, les opérations d'embarquement qui débutent à 0900 Hr dans les docks de Tilbury sont rondement menées. Il y a 3 Liberty Ships : L' « Henry Austen » pour l'État-major du Groupement, la 2ème Unité Motorisée et les Transmissions ; Le « Paul Benjamin » pour l'Escadron d'Autos-blindées ; Le « Finlay » pour la 3ème Unité Motorisée ; enfin le cargo britannique « Empire Gladstone » pour la 1ère Unité Motorisée et la Batterie d'Artillerie.

A 18.30, appareillage pour rejoindre un convoi en formation à Whistable. Le 6 août à 18.15, le convoi appareille et se met en marche vers la Normandie ...

## La « Brigade Piron » dans la Bataille de Normandie

La bataille de Normandie toute entière a été souvent représentée par le seul jour des premiers débarquements, le jour J, le 6 juin 1944. Elle fut en fait une très longue période de combats violents et continus qui dura jusqu'à la fin du mois d'août. Les affrontements les plus durs eurent lieu à partir du 10 juin jusqu'à la fin août. L'invasion de la France impliqua le débarquement sur les côtes normandes, du 6 juin au 20 août 1944, de quelque 2.500.000 hommes. Le premier jour il y en eut 136.000, et le déferlement allait se poursuivre pendant deux mois et demi. Le tour de la « Brigade Piron » vint dans les tous premiers jours du mois d'août, en même temps que celui de la brigade néerlandaise « Princesse Irène » du Lieutenant Colonel de RUYTER van STEVENICK, de la 2ème Division Blindée française, de la 1ère Division Blindée polonaise du Général Major MACZEK et de la Brigade Blindée tchécoslovaque du Général Major LISKA.



EMBARQUEMENT DU COLONEL PIRON, DU MAJOR PONCELET, DU LT-COLONEL MC ALISTER ET DU COMMANDANT HOUBION EN 1944

Le 8 août vers 10 heures, le moment tant attendu et espéré des hommes de la brigade belge est enfin arrivé. Le débarquement de la brigade commence à Arromanches pour les véhicules, et à Courseulles pour le personnel.

*« Ici prit place un incident qu'il me faut bien raconter. J'avais comme Aide de Camp un Dinançais, le Capitaine-Commandant Georges HOUBION. Il avait rejoint l'Angleterre au début de 1942, après avoir subi une longue captivité dans les geôles espagnoles et au camp de MIRANDA DE EBRO. Sa santé en était restée fortement ébranlée, ce qui n'entamait en rien sa constante bonne humeur et son enthousiasme. Le panneau du Landing Craft à peine rabattu, il sauta à l'eau pour parcourir les quelques mètres qui le séparaient de l'étranger. Là, il s'agenouilla, prit en main une poignée de sable et l'embrassa avec ferveur. Ce geste spectaculaire eût pu paraître ridicule. Nul d'entre nous ne songea cependant à en rire, tellement il exprimait ce que tous nous ressentions. Nous retrouvions, sur cette plage de la France amie, un sol voisin du nôtre. Nous l'avions quitté depuis de longs mois, avec l'espoir enfin satisfait, de participer un jour à sa libération » (« Souvenirs » de Jean Piron).*

A peine après avoir débarqué, une longue colonne se forme. Le Groupement fait mouvement et arrive dans la nuit à Douvres-la-Délivrande et à Plumetot où il s'installe en bivouac. L'état-major passe la nuit au château de Ranville (comtesse Rohan-Chabot). Le Groupement passe sous commandement de la 6th Airborne Division du général-major GALE qui dépend de la 1ère Armée Canadienne (général CRERAR). Le colonel PIRON prend contact avec l'état-major britannique qui est installé dans les carrières de chaux sur la rive droite de l'Orne. La mission du groupement est de s'établir en réserve de la division sur la rive gauche de l'Orne. Les trains du groupement (véhicules) sont déjà sollicités par la division britannique pour transporter des parachutistes vers Pont l'Évêque. Le 9 août dans la soirée, le Groupement belge relève la 5ème brigade britannique de commandos. En face de lui, une division d'infanterie allemande et la 12ème division de Panzergrenadiere SS. Les trains du groupement sont installés dans des carrières voisines des ponts du canal. L'état-major s'installe à la mairie d'Hauger. En avant, les 3 unités motorisées s'alignent, depuis les marécages qui bordent l'estuaire de l'Orne. La compagnie du génie et les blindés sont en réserve. L'artillerie est en batterie sur la rive gauche du canal.



## LE PARCOURS DES UNITÉS BELGES EN NORMANDIE EN 1944

Les deux jours suivants sont mis à profit pour effectuer des reconnaissances. Le génie s'installe à Amfreville. Le 13 août, le Groupement est en ligne au contact de l'ennemi devant les villages de Sallenelles et d'Hauger. Le groupement belge se voit confier la bande côtière. La 1ère Unité (major WINTERGROEN) est à droite appuyée sur Amfreville, en liaison avec le « 12 Devons » britannique. La 3ème Unité (major NOWE) s'appuie à la mer, à gauche. Les pelotons de la 3ème Unité sont installés à l'entrée du village de Sallenelles, à hauteur de l'école. La 2ème U.M. est au centre, au sud de la route qui mène vers Franceville. La lisière du village est encore aux mains des allemands. Toute la région est surveillée par l'ennemi depuis ce fameux abri bétonné qui commande l'estuaire. Le PC de la 2ème UM est bombardé par des mortiers. Le 1er Sergent BAYENS et le Soldat SCHAESENS sont blessés. Derrière, à moins d'un kilomètre, l'escadron d'autos blindées est en réserve dans une carrière de Basse l'Ecarde. Jules FLORIDOR (escadron blindé) et ses voltigeurs ont été détachés à la Ferme du Buisson, l'endroit hanté du secteur. Le lieutenant-colonel DERIDDER (batterie d'artillerie) a pris position le long du canal de l'Orne près de Haute-Longueville et commence

immédiatement ses réglages. Les échelons arrière et les trains bivouaquent le long de la rivière. L'état-major est installé dans la maison du maire d'Hauger. Le major PONCELET, chef d'état-major du Groupement, déplie ses cartes dans la propriété des FABRE à Hauger. Dans la chambre la moins inconfortable, le soldat LEBRECHT (chauffeur du colonel PIRON) déplie le lit de camp de son patron. Tout près, le génie s'est installé en réserve dans un verger. La batterie d'artillerie pilonne durant les 5 jours qui suivent les positions allemandes.



LA SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE BELGE QUI VA SUIVRE LA BRIGADE PIRON PERMET DE TRÈS BIEN ILLUSTRER SON PARCOURS

Le 14 août, les patrouilles amies et ennemies se rencontrent dans le premier chemin qui monte vers la droite à la sortie du village de Sallenelles et qui mène à la Ferme du Buisson. Une grenade tombe à côté du lieutenant Georges VAN DER VEEN (Chef du 5<sup>ème</sup> peloton de la 2<sup>ème</sup> U.M.), il est grièvement blessé. Le cadet Raymond VAN REMOORTELE le charge sur ses épaules après avoir confié le peloton à Joseph GILLEBERT. Une patrouille ennemie s'infiltré entre les Anglais et la 1<sup>ère</sup> U.M. ... Le lieutenant Jacques WANTY (2<sup>ème</sup> peloton de la 1<sup>ère</sup> U.M.) reçoit une balle dans l'épaule alors que le Sgt DEWANDEZ doit être évacué sur l'hôpital de campagne. A la 3<sup>ème</sup> unité, le jeune soldat BASTIN, blessé au cours d'une patrouille est fait prisonnier par les Allemands. Il restera quelques jours parmi eux et leur faussera compagnie en revenant dans ses lignes. Les premiers prisonniers allemands affluent au PC du Groupement. Le PC de la 2<sup>ème</sup> Unité installé dans la maison de Mr LAVALLEE encaisse une salve allemande. La maison de Mr MAUBER en prend aussi un coup le soir même. Les journées des 15 et 16 août, les troupes belges sont soumises à de nombreux tirs de mortier et subissent leurs premières pertes. Pour le soldat Edouard GERARD (5<sup>ème</sup> PI-3<sup>ème</sup> U.M.), le docteur GOLDBLATT ne peut plus rien pour lui ... Il fallait que le plus jeune des volontaires soit le premier des gars de PIRON « morts au champ d'honneur ». Au même moment, à la 1<sup>ère</sup> U.M., le Lieutenant DE BLOCK reçoit une rafale dans la jambe. Il faudra l'amputer. Pour protéger la population, le village de Sallenelles est évacué.

## A l'assaut de la Dives

Le 17 août à l'aube, un premier ordre d'avertissement parvient au Groupement. Le grand jour est arrivé. Les Belges vont attaquer à 3 heures du matin. Leur mission est de s'emparer des fortes positions qui couvrent Franceville et Merville. Le Colonel donne ordre aux 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> unités motorisées d'envoyer de fortes patrouilles de reconnaissance. Celle de la 2<sup>ème</sup> se trouve prise dans un champ de mines sous de violentes rafales de mitrailleuses ennemies. Le cadet VAN REMOORTELE qui la commande est tué et deux hommes blessés. Les autres parviennent à se dégager sous la protection de l'artillerie. La patrouille de la 3<sup>ème</sup> U.M. partie le long de la route côtière en direction de Moulin du Buisson est arrêtée à 200 mètres des positions avancées.

A 7 H 10, l'ordre d'attaque de l'opération « Paddle » arrive au PC de la brigade. [*La 6<sup>th</sup> Airborne Division dans l'opération « Paddle » (aviron) a été lancée sur l'axe Troarn-Dozule-Pont l'Evêque, son aile gauche étant composée par le 1<sup>st</sup> Belgian Group du Col Piron, la brigade néerlandaise « Princesse Irène » du Col de RUYTER van STEVENICK, le 12 Devons du LtCol Gleadell, le 1<sup>st</sup> Royal Ulster Rifles du LtCol Carson et le 2<sup>nd</sup> Ox and Bucks du LtCol Roberts*]. Tout est prêt. Le Colonel donne ordre aux 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> U.M. d'avancer. L'escadron blindé a pour mission de pousser aussi rapidement que possible le long de la route côtière et sur le chemin de Merville. Les résistances sont très fortes. La route est minée et tenue sous le feu du point fort du Moulin du Buisson, dont le centre est constitué d'une casemate blindée située au sommet d'une dune. L'autre itinéraire parcourt d'étroits chemins encaissés fortement minés. Les blindés n'avancent que pas à pas et sont obligés de faire souvent appel à la compagnie du génie. Une douzaine de mines sont neutralisées par l'adjudant HARBOORT et son équipe. Mais une mine explose, tuant un démineur et blessant mortellement l'adjudant HARBOORT, il décèdera deux jours plus tard. Le lieutenant SAUVAGE (Chef de PI de l'escadron) est blessé au dos. Il sera remplacé par son adjoint NOEL, puis par Jules FLORIDOR. Le scout car de ROUZEE saute. A 10 heures 40, on annonce que Sallenelles est pris par le 3<sup>ème</sup> PI de DEWANDRE. La progression reprend, mais elle est fortement ralentie par les tirs des mortiers et les mines. Le 3<sup>ème</sup> peloton de DEWANDRE est bloqué à 300 mètres au nord de Sallenelles. A 11 heures, une troupe de l'escadron blindé est mise à la disposition du bataillon anglais « 12 Devons » qui progresse à droite du dispositif belge. A 12 Hr 30, le colonel donne ordre à la 1<sup>ère</sup> unité de se porter à la Ferme du Buisson. De là, elle attaquera vers les lisières est de Franceville, coupant à travers tout en évitant les points forts de la route côtière. Cette tactique réussit et la 1<sup>ère</sup> unité pénètre à Franceville plage, premier objectif du Groupement belge. Pendant ce temps, les autres unités étaient parvenues également à avancer. Après une intense préparation d'artillerie, FLORIDOR emporte les Winklers (voltigeurs) rassemblés des Troop 2, 4 et 5 à l'assaut du fortin. Les Allemands fuient comme des lapins. Le peloton de Winklers de l'escadron blindé, à pied, avait délogé les allemands du point fort du Moulin du Buisson.

La compagnie du génie dégage la route des mines et des obstructions. A 19 heures, la brigade occupe tous les objectifs. Commence alors une véritable course poursuite. Le 18 août, la journée se passe à tâter l'ennemi qui défend la tête de pont de la Dives. Les résistants français fournissent des renseignements qui se révéleront exacts. Tandis que la compagnie du génie démine la route de Cabourg à Bruqueville. L'artillerie fait un bond jusqu'à Gonnevillle, puis Vauville sur Mer. Durant 5 jours ils vont à nouveau harceler les positions allemandes.



LE MAJOR PONCELET ET  
LE LIEUTENANT PELSMACKERS  
À SALLENELLES LE 14 AOÛT 1944



LES BELGES ET LES CANADIENS PÉNÈTRENT  
DANS VILLERS-SUR-MER

Le 20 août, l'escadron blindé, dont la progression avec le Groupement est rendue impossible par les nombreuses destructions, est détaché au régiment de reconnaissance de la 6ème Division. Celui-ci, étant très éprouvé depuis le débarquement. C'est pourquoi le commandement du régiment est enchanté de disposer de l'escadron belge pour reprendre le contact avec l'ennemi en direction de Dozule-Annebault. Le reste du Groupement est à Auberville. Le 21 août à 11 heures, les troupes Belges entrent à Cabourg, devant la Dives, dont les ponts ont sauté. Le colonel y installe son PC avancé tandis que la 1ère unité, utilisant des moyens de fortune, traverse le fleuve. Elle dépasse Houlgate et s'avance vers Auberville où elle se heurte à de fortes arrières-gardes allemandes. Une section du PI du Lt JACOBS, guidée par un patriote français, le Lt LEFEVRE, tombe dans une embuscade et se trouve prise sous le feu de 4 armes automatiques. 5 hommes sont tués (le Cpl BETBEZE et les soldats BECKAERT, JADON, GURHEM et DE BOECK) ainsi que le lieutenant LEFEVRE. L'aumônier DETHISE qui se rend sur les lieux pour secourir les mourants et les blessés est atteint à son tour et doit être évacué. Pendant ce temps, le génie travaille d'arrache-pied avec l'aide de la population à établir des moyens de passage sur la Dives. Quelques jeeps parviennent à passer la rivière et à apporter les ravitaillements aux unités en ligne. A 19 heures, arrive un message du commandement de la 6th Airborne « Congratulations on your advance ». Dans la soirée, l'attaque est menée par la 1ère unité qui enlève les premières résistances sans appui d'artillerie. Dans la nuit, cette unité renforcée par des éléments de la 3ème U.M. et appuyée par l'artillerie repart à l'attaque. Cette fois, le succès est complet et les Allemands décrochent. Simultanément, l'escadron d'autos blindées évolue plus au sud. A 6 heures, à Goustainville, pendant que le commandant de l'escadron (Major de SELLIERS de MORANVILLE) donnait ses ordres aux chefs de peloton, le colonel commandant le régiment de reconnaissance britannique lui rend visite et, s'adressant au groupe d'officiers Belges leur dit : « gentlemen, devant vous Dozulé est en feu, Troarn brûle encore derrière vous, là-bas, à gauche, une autre ville brûle, je ne sais pas laquelle. J'ignore où se trouve l'ennemi, vous le trouverez bien. Bonne chance ». Dès midi, l'escadron trouvait la ligne de résistance principale ennemie à Branville, Annebault, La Chapelle et Hainfray.

Quelques blindés reçoivent l'ordre de se porter en position d'observation. Vers 18 heures, un général anglais demande au commandant de l'escadron de vérifier l'occupation de Branville. Le terrain d'approche est dangereux pour des autos blindées. Néanmoins, le Lt DEWANDRE s'avance avec prudence à la tête de sa « Troop » et parvient au milieu du village où il surprend un important détachement ennemi. Des allemands apparaissent dans toutes les maisons encadrant les véhicules. Toutes les autos blindées ouvrent le feu tandis qu'à la lisière nord du village le scout car de tête découvre un canon anti-char. Le Lt DEWANDRE donne l'ordre de décrocher avant que l'ennemi ne se remette de sa surprise. Les armes tirent à toute volée. La route se couvre de blessés et de morts ennemis. A 19 H 25, le Lt DEWANDRE revient avec le renseignement. Il recevra la « Military Cross ».

Le 22 août, dès l'aube, la progression reprend. Cette fois avec le charroi de combat qui a passé la Dives sur un pont construit par le génie belge. À 13 heures, le Groupement entre à Villers sur Mer où la population lui réserve un accueil frénétique. Partout, les drapeaux français, anglais et belges flottent, les cloches sonnent et la foule crie : « vive la Belgique, merci, vive la France ». Le soir, la Touques est bordée et Deauville occupée. Le Groupement belge est le premier à avoir atteint cette rivière. Le général GALE a convoqué le colonel PIRON à son EM pour le féliciter de la progression rapide de son groupement. Les ponts sont détruits et les allemands occupent les hauteurs de Trouville d'où ils bombardent les positions belges à coups de mortiers et d'artillerie. Le Lieutenant Benjamin PINKOUS est mortellement touché par un éclat de mortier. Il décèdera le 24. Deux soldats de la 1ère ROUCHE et FOURNIER sont tués devant les ruines du pont. L'artillerie et le charroi lourd qui ont franchi la Dives à Troarn arrivent à Deauville. Le QG du Groupement s'installe dans une ferme exploitée par des belges. La compagnie du génie s'installe à Lieu Bill et l'artillerie est quant à elle en position à Clarbec. Le 23 août, les belges aborderont les premiers la Touques entre Deauville et Pont l'Évêque. Sur la côte, l'U.M. du Major WINTERGROEN est à l'avant garde. Entre la Dives et la Touques, tous les itinéraires sur lesquels vont s'engager les unités de la 6th Airborne seront reconnus par l'escadron d'autos blindées. A Pont l'Évêque, la « Troop One »

aura l'honneur d'essuyer les premiers coups de feu. La Dives est à peine franchie que dans la foulée, WINTERGROEN, au départ d'Houlgate pousse son extrême pointe (équipe de reconnaissance de ROELANTS) au château Fouchet de Carel, sur la butte de Chaumont. Derrière eux, le 5ème Peloton d'assaut de Georges JACOBS devancé par la section du Sgt DEGROOTE. Derrière eux, le peloton de José SCHMITZ. Conduit par des résistants français de Houlgate, DAUVILAIRE et LEFFEVRE, le peloton se glisse de la ferme Chagnet à la ferme de Tolleville jusqu'à la crête. La compagnie du génie s'affaire à la maintenance de l'itinéraire de la division et démine la route Pré le Houx, tandis que la batterie d'artillerie est en position à Coudret-Rabu. Plus au sud, à l'escadron, après la prise de Branville, la « Troop One » de FLORIDOR se lance sur Pont l'Évêque. DEWANDRE vers la route de Beaumont et le pont de Rocheville. VERHAEGE vers Clarbec et le pont de Fierville. Il est 8 heures 30. FLORIDOR dépasse Annebault.

## La progression du groupement continue sur la côte

Le 24 août, à 8 heures 30, le Colonel donne l'ordre de reprendre la progression et de bousculer l'ennemi. Le pont détruit, l'infanterie traverse sur ses décombres portant armes et munitions pendant que la population amène des matériaux de construction et que le génie construit un bac pour passer les véhicules. Cette fois, c'est la 3ème unité qui est à l'avant garde. La progression se poursuit péniblement. Les résistances allemandes faiblissent. De nombreux prisonniers sont faits. Le Groupement belge est en flèche de 8 km sur le reste de la division. Le charroi n'a évidemment pas pu suivre. Le soir, le « First Belgian Group » est aux portes d'Honfleur, il y rentrera le lendemain. L'artillerie est en position à Saint Benoît d'Herbetot. Dès l'aube du 25 août, l'infanterie pénètre dans Honfleur, dépasse la ville, mais est arrêtée à Fiquefleur par des feux d'armes automatiques et antichars. Elle a été rejointe et appuyée par le peloton VERHAEGE de l'escadron blindé. Un de ses véhicules est atteint par un coup de plein fouet, blessant son chef et tuant son conducteur, le brave soldat VAN DEN BROECK. Le sous-officier DELAISSE est aussi grièvement blessé. Pendant la matinée, le Groupement se concentre à



Honfleur. La foule témoigne sa joie d'être libérée, mais aussi sa colère. Des femmes qui s'étaient laissées séduire par le prestige de l'uniforme allemand sont rasées en public et traînées dans les rues. Des FFI font justice sommaire de deux traîtres. En face d'eux, de l'autre côté de l'eau, les Belges aperçoivent le port du Havre. Les éléments motorisés ayant franchi la Touques à Pont l'Évêque, l'y ont rejointe. L'état-major s'installe à l'Auberge du Cheval Blanc où une charmante fillette, costumée en Alsacienne, remet des fleurs au colonel PIRON. Ils passent la journée dans ce petit port de pêche. La population est encore toute émue des atrocités allemandes. La nuit précédente, ils ont fusillé quelques patriotes. Les résistants ont arrêté un jeune belge qui a participé au massacre de la nuit. Ils veulent le remettre au groupement belge, ce que l'auditeur John GERARD refuse. L'artillerie est en position à Quitteville. Dans la nuit, le Groupement reçoit l'ordre de poursuivre son avance et de reprendre contact avec l'ennemi. Les Allemands abandonnent les hauteurs de Fiquefleur. La poursuite reprend par Berville et Foulbec. Là, l'avant-garde est arrêtée par des feux nourris provenant des hauteurs dominant la vallée de la Risle. L'infanterie de tête y subit quelques pertes. Le sous-lieutenant VAN CAUWELAERT, fils du ministre est légèrement blessé. Le jeune soldat MOUCHET est tué alors qu'il secoure les blessés sous le feu de l'ennemi. L'avant-garde opère sa jonction avec l'escadron blindé qui a coupé plus au sud. Au cours de la journée, le Groupement reçoit l'ordre de se concentrer à Berville où il s'installe dans les vergers afin de se reposer durant 2 jours des fatigues de sa progression rapide. Devant, s'étale le vaste estuaire de la Seine. Vers l'ouest, on aperçoit Le Havre. Le Groupement quitte aussi la 6th Airborne qui va rentrer en Grande-Bretagne où elle sera réorganisée pour se préparer à d'ultérieures opérations. Le Groupement passe aux ordres de la 49ème Division du général BARKER.



LE COLONEL PIRON CONVERSANT  
AVEC DES RÉSISTANTS D'HONFLEUR,  
LE 25 AOÛT 1944

Le 25 août à 6 heures 50, l'escadron d'autos blindées reçoit l'ordre de pousser vers la rivière Morelle, ensuite vers la Risle et de chercher à entrer en contact, sur sa droite, avec les éléments de reconnaissance de la 49ème Division britannique. Le Major SELLERS lance la Troop de VERHAEGEN sur l'axe Honfleur, Fiquefleur, Equainville, Berville, Foulbec. Vers 10 heures 25, le PC de l'escadron vient de s'installer à 300 mètres à l'est de St Benoît d'Hebertot. VERHAEGE aperçoit le pont de Fiquefleur qui est intact et veut essayer de s'en saisir par surprise. Mais il est pris sous le bombardement allemand. Il est blessé, ainsi que 3 hommes. BIHAY, sous le feu de l'ennemi, va ramasser l'un d'eux pendant que VERHAEGE continue à transmettre des renseignements par radio. Le 26 août, le général GALE qui commande la division, décide de lancer l'escadron vers Pont Audemer pour couper la retraite aux arrières-gardes allemandes. A 8 heures 15, le lieutenant d'OULTREMONT qui a pour mission de tenter une action sur le pont de Foulbec voit que le pont est détruit. L'escadron tombe sous le feu de l'ennemi qui est terré sur les hauteurs surplombant la Risle. Mais le colonel PIRON avait, dès l'aube, envoyé la 3ème unité motorisée pour progresser en avant du Groupement, sur l'axe Honfleur-Berville-Foulbec. L'unité quitte Conteville et arrive à hauteur de l'escadron. Mais ils tombent sous le feu ennemi. Sous la violence des tirs, l'unité doit se replier, accusant quelques blessés. Le soldat MOUCHET y est tué et sera enterré dans le village. L'artillerie est à Saint Maclou.

Le 27 août, l'escadron repasse sous le commandement belge. Le brio dont il a fait preuve au cours de ces 6 derniers jours lui valut les félicitations du commandant du régiment de reconnaissance de la 6ème division. Dans la soirée du 28 août, le Groupement reçoit l'ordre de franchir la Risle à Pont-Audemer et de s'établir au bivouac dans les vergers de Corneville. Pendant ces deux jours, la 49ème a bordé la rive sud de la Seine. Le 29 août, le Groupement qui bivouaque à Berville passe sous les ordres de la 49ème division britannique et fait mouvement au sud de la forêt de Brotonne tandis que l'escadron s'installe à Cauverville en Roumois. La compagnie du génie installe un pont au quai de la prison sur la rivière Risle. La batterie d'artillerie pilonne sans arrêt la forêt de Brotonne où les allemands se réfugient avec tout leur matériel qu'ils abandonneront. Le Cadet VERHAEGHE obtient l'autorisation de faire une reconnaissance inédite.

En civil, avec de faux papiers, il fait une reconnaissance de l'autre côté de la Seine en compagnie d'un pêcheur et de 4 jeunes français. Il obtiendra des renseignements capitaux sur les forces allemandes et sur la défense du Havre. Leur rigoureuse exactitude aidera beaucoup dans la progression vers le Havre et sera très utile à la 49ème division qui réussira très rapidement à s'emparer de la place. Le 31 août, le Groupement reçoit ses ordres. Il traversera la Seine sous la protection du régiment de reconnaissance de la 49ème division. Il se regroupera au sud d'Yvetot pour marcher sur le Havre et prendre contact avec l'ennemi ... La traversée de la Seine doit se faire en plusieurs endroits. Trois points de passage par radeaux à moteurs sont organisés à Caudebec et en amont. Les blindés du Major SELLIERS passeront les premiers dès la tombée de la nuit. Le colonel PIRON accompagne le capitaine BLOCH, officier de liaison sur le premier radeau. L'opération est très lente et durera jusqu'au lendemain dans la soirée. L'escadron arrive sur son point de traversée à 18 heures, mais doit attendre la mise en œuvre du génie britannique. A 21 heures, l'escadron traverse la Seine à La Maille-roye. Cette opération durera jusqu'au lendemain à 10 heures. L'état-major passe à Caudebec à 11 heures, suivi de la batterie d'artillerie. La 3ème unité traverse à ce moment la forêt de Brotonne. Les trains de la brigade traversent sur le pont de chemin de fer de Rouen.

Le 1<sup>er</sup> septembre, la traversée de la Seine ayant été très lente ; ce n'est que vers midi que la marche vers le Havre peut être entamée. Ce sont les blindés de l'escadron qui ouvrent et couvrent la progression de la 1ère unité motorisée. Bientôt, ils atteignent Bolbec et Harfleur. Les allemands ont établi leurs avant-postes le long du rebord est du profond vallon qui précède la ville. Ils peuvent facilement être réduits. Mais les hauteurs de l'ouest sont fortement défendues et garnies d'abris bétonnés. Le PC avancé est établi entre Caudebec et Lillebonne. Les unités motorisées appuyées par l'artillerie sont prêtes à partir à l'attaque lorsque brusquement, le Général BARKER rencontre le colonel PIRON vers 18 heures. Il lui communique de nouveaux ordres. Au cours de la nuit, le Groupement sera relevé par sa division et devra se regrouper, prêt à faire mouvement dès l'aube du lendemain. Le 2 septembre au lever du jour, l'escadron se voit relever par le 49ème régiment de reconnaissance. Durant la Campagne de Normandie, du 8 août au 2 septembre 1944, le First Belgian Group a eu 27 hommes tués au combat, 65 blessés graves ont été évacués vers l'Angleterre et 22 combattants n'ont été que légèrement blessés. Soignés, ils vont rejoindre l'unité dans les semaines qui suivent.

## Le retour en Belgique



LE 2 SEPTEMBRE, LES TROUPES BELGES REPRENENT LA ROUTE VERS LEUR PAYS

Dans l'après-midi du 2 septembre, alors que les autos blindées quittent Saint-Romains pour Yvetot, le Colonel PIRON est convoqué à Lyons-la-Forêt. A 20 heures, il est reçu avec les patrons des grandes unités à Beaumetz par le général HORROCKS, commandant du XXXème Corps britannique : La Division Blindée des Guards commandée par le général ADAIR, dont fait partie à présent le Groupement belge, a reçu l'ordre de se lancer sur l'axe Arras, Douai, Tournai, Hal et ... Bruxelles. Le Groupement doit se rassembler à la citadelle d'Arras et y passer la nuit. La campagne de Normandie se termine pour le First Belgian Group. Les armées alliées avaient franchi la Seine, Paris était libéré. Les armées anglo-américaines et françaises progressaient irrésistiblement vers la Belgique et vers l'Alsace et la brigade Piron allait pouvoir rentrer au pays.



LE 3 SEPTEMBRE MARQUE LE RETOUR EN BELGIQUE

Le 3 septembre à 8 heures 30, l'escadron quitte Arras pour Douai. Il ouvre la marche à la colonne de revenants qui rentrent dans leur pays après quatre années d'exil. Dans la file des véhicules, se trouvent des gens qu'on n'attendait plus, que leur famille croyait morts depuis longtemps. Le premier véhicule passe la frontière belge à Rongy à 16 heures 36. Où attend également le général Sir Alexander Stanier, de la division blindée des Guards.

Le délire des populations belges libérées accueillent le Groupement à Antoing, Leuze et Ath, jusqu'à Enghien où ils doivent attendre les instructions du général ADAIR. Le Groupement y passe la nuit. Le 4 septembre, à 9 heures 30, le commandant de la division envoie ses ordres pour l'entrée à Bruxelles. Les deux mille hommes sont rasés de près, et impatients ... La Division des Guards précède le Groupement belge, donc se sont bien les Anglais qui libèrent Bruxelles. Toutefois, deux pelotons Belges accompagnent la division des Guards ... A 15 heures, la tête de colonne belge pénètre dans les premiers faubourgs de Bruxelles. Une foule en délire les accueille. L'effervescence monte pour atteindre son point culminant Porte de Namur. La population semble progressivement se réveiller de quatre années de torpeur. Par la place des Palais, la colonne regagne la rue Royale où le colonel Piron fleurit la tombe du Soldat Inconnu. Porte de Schaerbeek, la colonne se disloque et les unités du Groupement prennent leurs quartiers : la 1<sup>ère</sup> unité dans la caserne du « Petit-Château », la 2<sup>ème</sup> Place Dailly, la 3<sup>ème</sup> le champ d'aviation de Melsbroeck, l'escadron à la caserne d'Etterbeek. L'État-major à la caserne des Grenadiers, mais celle-ci est envahie par une foule de résistants et de prisonniers Allemands. Le lendemain, l'État-major s'installe dans un bâtiment de l'université. La batterie d'artillerie occupe la caserne du 6<sup>ème</sup> d'artillerie. Si Bruxelles était libéré, les Allemands occupaient encore quelques villes. Le 8 septembre, Une Troop de l'escadron participe à la libération de Liège. Des équipes de reconnaissances partent pour Tirlemont, Roosbeek et Saint-Trond. La colonne belge remonte l'avant garde américaine et atteint Ans. La population locale les prend pour des canadiens français : combien peu de belges se doutaient qu'ils allaient être libérés par des Belges ! Par la rive droite de la Meuse, des reconnaissances partent pour Fléron et Visé. Pendant ce temps, à Bruxelles, des missions sont confiées aux différentes unités du Groupement. La 1<sup>ère</sup> unité est en charge de garder les ponts sur le canal et le reste du Groupement de défendre le nord de Bruxelles. Le 8 septembre, le colonel PIRON est convoqué à l'Hôtel de ville de Bruxelles : le Maréchal MONTGOMERY est en visite officielle. Les officiers du Belgian Group lui sont présentés. Le Maréchal félicite les troupes du Groupement pour les faits d'armes qu'ils ont montrés durant la campagne de Normandie. Après 6 jours de retrouvailles et de fête, le colonel Piron sollicite des autorités britanniques, l'autorisation de continuer sous leur commandement et d'aller se battre dans le Limbourg. Cette décision digne reflétait l'esprit de tous les membres du Groupement.



LE 4 SEPTEMBRE, ENTRÉE DANS BRUXELLES DU BREN CARRIER DE CARETTE ET GALAND (2E COMPAGNIE, 1ER PELOTON)



LE 4 SEPTEMBRE 1944, L'ENTRÉE DANS BRUXELLES DE LA DAIMLER 'AS DE PIQUE' DE DE POTTER ET DE MULLER

## La campagne du Limbourg

Le 10 septembre dans la nuit, la colonne se reforme dans les différents quartiers de Bruxelles. Le 11 septembre au lever du jour, la « Brigade Piron » quitte la capitale pour passer sous les ordres de la 8ème brigade blindée britannique au sein du XXXème Corps. Elle a pour mission de s'emparer de Bourg-Léopold. L'escadron d'autos blindées en tête, suivi de la 1ère unité motorisée fonce vers Louvain, Diest et passe le canal Albert à Beringen vers 13 heures 30. Dès 14 heures 50, les Troops de l'escadron sont en place devant Bourg-Léopold : la Troop du Lt SAUVAGE est à droite à la lisière nord. La Troop de DEWANDRE est au centre du dispositif tandis que la Troop de VERHAEGEN est à gauche, au carrefour de la route de Baelen. Au moment de faire mouvement pour prendre la ville, les défenses allemandes ripostent. La Daimler du chef BIHAY est atteinte de deux coups directs. BENOOT et SIMOENS sont tués, BIHAY est gravement blessé. L'escadron se regroupe à l'entrée de Bourg-Léopold. Les hommes de la 1ère unité les rejoignent et ouvrent les grilles du camp de prisonniers politiques et libèrent ainsi plus de 900 prisonniers et capturent les SS qui le gardaient. La 3ème Unité quitte Beverloo et entre dans Heppen où ils rencontrent de fortes positions allemandes. Leo VAN CAUWELAERT est blessé. Pendant ce temps, les Anglais et les Allemands s'entretuent à Hechtel où les SS ont repris le village à deux reprises. A la 1ère Unité, le Sdt Carlos MARTIN sera tué à la gare de Bourg-Léopold. Le 13 septembre, les canons de l'arrière-garde allemande sont toujours tenaces. Le 3ème peloton envoie une patrouille de combat vers les bois de Oostham, mais leur chef, le cadet Louis GOETS est victime d'un sniper. Le lendemain, la position forte est prise et les Allemands sont capturés, mais après qu'ils aient massacré une vingtaine de civils, absolument innocents.

Le 16 septembre, le Groupement reçoit pour mission de nettoyer le terrain jusqu'au canal d'embranchement. Les blindés s'emparent de Baelen et de Maat. Les Allemands se montrent encore très actifs et contre-attaquent devant cette dernière localité. Passant pendant quelques jours sous le commandement de la fameuse 50<sup>ème</sup> Division Ecossaise, le Groupement s'empare, tour à tour, d'Himmer et de Oostham et rejette les Allemands au nord du canal d'embranchement. Le 17 septembre, le groupement belge passe sous les ordres du VIII<sup>ème</sup> Corps (général O'CONNOR), alors que la batterie d'artillerie reste attachée au XXX<sup>ème</sup> Corps, elle prend position à Neerpelt et participe à la préparation et à l'appui de l'attaque exécutée par la Guards Armoured Division.

## La participation à Market-Garden

Commence alors la formidable poussée en Hollande. Les divisions blindées britanniques se précipitent le long l'axe Hechtel-Nimègue pour opérer leur jonction avec les troupes aéroportées. Le Groupement, en appui direct du VIII<sup>ème</sup> Corps a pour mission d'assurer le flanc droit de la base de départ. Le 19 septembre, l'escadron blindé quitte Hechtel en éclaireur en direction du canal Meuse-Escaut. Les Allemands se sont retirés derrière cette ligne d'eau. Le colonel PIRON installe son PC à MEEUWE. Le 20 septembre, la 2<sup>ème</sup> Unité Motorisée se lance vers Brée, la 1<sup>ère</sup> vers Bocholt et la 3<sup>ème</sup> vers Kaulille. Toutes ces communes sont libérées. L'escadron se rassemble à Ellikom. Les Allemands restent actifs. La 3<sup>ème</sup> Unité capture quelques parachutistes. Le Groupement tient un front de 15 kilomètres, il est opposé aux régiments de parachutistes « Grasmehl » et « Hardegg ». Ils sont très agressifs et poussent des patrouilles à l'intérieur des lignes belges. Le 22 septembre à 11 heures 57, les premiers éléments du Groupement belge passent la frontière hollandaise. Ils reçoivent l'autorisation de franchir le canal et de pousser vers Wessem et vers Maaseyk. Une fois de plus, le Groupement a bien rempli sa mission. Le colonel PIRON reçoit du général commandant le VIII<sup>ème</sup> Corps, un message de félicitations.

## Conclusion

Le Groupement va poursuivre sa marche en Hollande jusqu'au 17 novembre, déplorant 26 tués supplémentaires puis sera relevé pour partir en repos à Louvain. La guerre n'était toutefois pas terminée pour eux puisque la brigade va à nouveau être déployée aux Pays-Bas d'avril à mai 1945, ayant renforcé ses effectifs par l'apport de volontaires, elle y perdra 19 combattants. Ces hommes passeront par la suite outre-Rhin, désarmant près de 7600 combattants allemands avant de participer à l'occupation du pays jusqu'en décembre 1945.

*Note de la rédaction : Cet article a été composé grâce aux travaux de Georgette Houbion et Jean-Louis Marichal, mis en ligne sur leur excellent site, <http://www.brigade-piron.be>, qui retrace dans le détail le parcours de la brigade Piron et des soldats qui l'on composé. Les lecteurs pourront d'ailleurs y retrouver de nombreux récits et une abondante collection photographique.*

# La question *Royale* ...

*par Prosper Vandenbroucke*



SIGNATURE DE LA CAPITULATION BELGE PAR SM LÉOPOLD III

**L**a question royale (1945-1950) ... est un conflit politique entre Sa Majesté le Roi Léopold III et son gouvernement qui amènera finalement le Roi à abdiquer au profit de son fils *Baudouin* en 1950.

Après l'invasion de la Belgique, le 10 mai 1940, le Roi Léopold III refuse de suivre son gouvernement à l'étranger afin d'y continuer la lutte contre l'envahisseur allemand. Tout comme son père, le Roi Albert I<sup>er</sup> qui resta au front, Léopold choisit de rester en territoire belge au grand désappointement de son gouvernement, ce qui mènera, plus tard - à la fin de la guerre - à un sérieux conflit.

Après la capitulation de l'Armée belge, le 28 mai 1940, Léopold III devint prisonnier de guerre mais resta au château de Laken (Bruxelles) tout en déclinant une entrevue avec Adolf Hitler. Après quelques hésitations, il accepte car il est pratiquement certain que l'Allemagne gagnera la guerre et qu'il parviendra à persuader Adolf Hitler de le laisser régner en Belgique tout comme avant. L'entrevue a lieu mais n'apporte rien de bon aux Belges, Hitler laissant entendre que Léopold n'aura pas son mot à dire tant que la guerre durera.

En 1941 il se marie pour la seconde fois (sa première épouse, la Reine Astrid est décédée lors d'un accident de voiture le 29 août 1935) avec Lilian Baels, la fille du gouverneur de la province de Flandre Occidentale.



LILIAN BAELS, SECONDE ÉPOUSE  
DE S.M. LE ROI LÉOPOLD III

Ce mariage n'est pas très bien perçu au sein de la population et encore moins bien par de nombreux prisonniers de guerre belges. En effet le Roi Léopold est certes prisonnier de guerre mais dans des conditions autres que ceux qui le sont en Allemagne, d'autant plus que le Cardinal Van Roey, primat de Belgique annonce par une lettre pastorale, rédigé un jour après le mariage religieux, que le mariage civil ne sera célébré que trois mois après. Un mariage civil qui se déroule après le mariage religieux n'est pas conforme à la loi et serait donc illégal.



CARTE POSTALE ENVOYÉE AUX  
PRISONNIERS DE GUERRE BELGES

*Après le débarquement allié du 6 juin 1944, Léopold III est déporté en Allemagne d'abord, en Autriche ensuite. En septembre de la même année, le territoire belge est en grande partie libéré et le gouvernement revient en Belgique après un exil londonien. Léopold III est toujours prisonnier en Autriche et comme il se trouve dans l'impossibilité de régner, c'est son frère, le prince Charles qui est nommé Régent de Belgique*



LE PRINCE CHARLES,  
RÉGENT DE BELGIQUE



MARCHES DE PROTESTATIONS

Mai 1945, voit la libération du Roi Léopold III. Seulement le gouvernement belge du premier Ministre Pierlot veut le recevoir à la seule condition qu'il renonce immédiatement au trône, ce que Léopold III refuse ...

Le gouvernement belge est divisé. Les socialistes, libéraux et communistes sont contre le retour du souverain tandis que les sociaux-chrétiens sont favorables à ce retour. Qui plus est Léopold III a déjà depuis des années une mauvaise entente avec Hubert Pierlot.

Après la dissolution du gouvernement, à cause de la mésentente au sujet de la question, le CVP (Christelijke Volkspartij) le parti néerlandophone devient le plus grand parti de Belgique. Il décrète un référendum où la seule et unique question est : Êtes-vous pour ou contre le retour du Roi ?

Ce référendum n'est pas obligatoire mais 58% des votants votent pour un retour, le reste est contre. Ce référendum crée encore plus de division au sein de la population car les Flamands votent massivement pour un retour du Roi, tandis que les Wallons votent contre.

Au sein du nouveau gouvernement sous Gaston Eyskens, la division règne également en maître et lorsque le Premier Ministre décrète, en tenant compte du résultat du référendum, le retour du Roi, le gouvernement est à nouveau dissous et les Wallons optent pour une grève générale.

Ils préconisent même une marche de protestation sur Bruxelles et des émeutes prévisibles éclatent un peu partout en Wallonie.

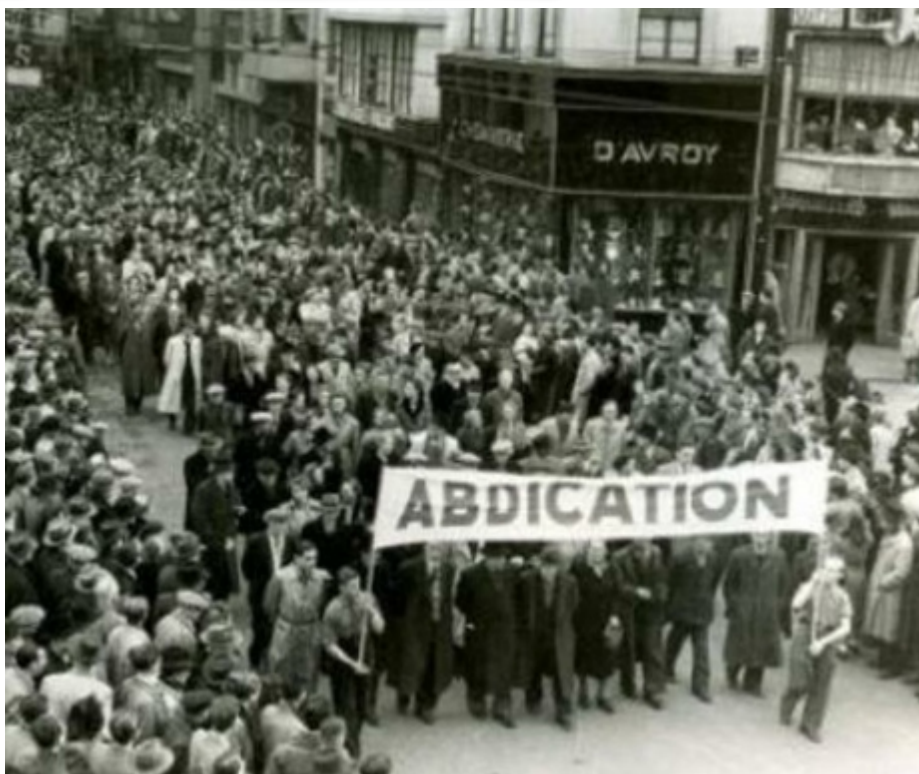
L'été 1950 est certainement l'été le plus chaud qu'ait connu la Belgique.

Ce fut finalement Jean Duvieussart, devenu nouveau premier ministre qui trancha, le 19 juillet 1950 en émettant l'avis comme quoi la régence du prince Charles se terminait avec le retour du Roi Léopold III, cependant celui-ci ne retrouva pas le trône immédiatement.

Cela ne fut le cas que le 11 août 1950 en tant que "Prince Royal" et non comme "Roi" et Léopold III abdiqua le 16 juillet 1951 au profit de son fils Baudouin qui monta sur le trône en tant que 5<sup>e</sup> Roi des Belges.

Il va de soi que cette article ne se veut pas exhaustif et qu'il y a eu de nombreux remous politiques depuis le retour du gouvernement de Londres en septembre 1944 jusqu'à l'abdication de SM le Roi Léopold III





ABDICATION DE SM LÉOPOLD III AU PROFIT DE SON FILS BAUDOIN

Sources bibliographiques et iconographiques:

<http://historiek.net/belgische-koningskwestie-1945-1950/2351/>

[http://www.thesis.net/cvp/cvp\\_hfst\\_1.htm](http://www.thesis.net/cvp/cvp_hfst_1.htm)

<http://www.histoire-des-belges.be/les-belges-leur-histoire>

<http://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/regne-de-leopold-iii/la-liberation-engendre-la-question-royale>

[http://reflexions.ulg.ac.be/cms/c\\_15142/question-royale](http://reflexions.ulg.ac.be/cms/c_15142/question-royale)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Fusillade\\_de\\_Gr%C3%A2ce-Berleur](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fusillade_de_Gr%C3%A2ce-Berleur)

<http://www.vivre-en-belgique.be/12-a-la-decouverte-de-la-belgique/le-regne-de-leopold-iii-1934-1951>

[http://www.cheratte.net/joomla1.5/index.php?option=com\\_content&view=article&id=82%3Aloccupation&catid=101&Itemid=83&limitstart=1](http://www.cheratte.net/joomla1.5/index.php?option=com_content&view=article&id=82%3Aloccupation&catid=101&Itemid=83&limitstart=1)



# Résistance et brosse à dents au kommando de Heinkel

par Xavier Riaud

**A** l'usine Heinkel, tout est bon pour saboter l'entreprise de guerre nazie. Dans cette usine, se trouve la chaîne de fabrication de l'HE-177, un bombardier. Au hall 2, sont les presses et une partie de la fabrication d'outillage. Former, découper, souder, mais pour qui, pour quoi ? Alex Le Bihan explique : « *On fabrique des cuillères, des fourchettes, ouvre-boîtes, des pipes, des fume-cigarettes, des tabatières. Felipe Noguero et Roger Guérin se spécialisent dans la fabrication clandestine, à leurs risques et périls, de brosses à dents.* »

Felipe Noguero se souvient qu' « *un matin, je me suis évanoui sur la place d'appel. On m'a emmené tout raide à l'infirmerie. Heureusement, il y avait un infirmier belge, Jacques Placet, que je connaissais. Il m'a dit : « Ne t'en fais pas, je vais te soigner. » Il m'a camouflé et m'a soigné pendant huit jours. On ne pouvait rester plus longtemps. C'était trop dangereux. On risquait de passer à la chambre à gaz si on n'était pas guéri au bout de huit jours.*

*Pendant mon séjour à l'infirmerie, Placet a vu que j'avais une brosse à dents, qui était très bien, comme une brosse à dents « Gibbs » de l'époque, avec mon nom gravé par un copain bijoutier à Marseille.*

« *Qui t'a donné ça ?* » me demanda-t-il.

- « *Je l'ai fabriquée moi-même.* »
- « *Tu ne peux pas m'en faire une ?* »

*J'ai dit : « Oui, quand je travaillerai de nuit, j'irai au Hall chercher des outils. » Il y avait des scies mécaniques, des perceuses, tout ce qu'il fallait pour la fabrication des avions. Bien sûr, je risquais la pendaison, mais la vie ne comptait pas. On se disait : « Si je passe à la chambre à gaz aujourd'hui ou demain, ça va être pareil ». Alors on ne prenait pas les précautions qu'aujourd'hui, on prendrait.*

*Pour fabriquer cette brosse, j'allais dans un hall où on mettait les avions qui étaient finis. J'y allais avec ce petit camarade marseillais. Arrivé là, je montais dans l'avion. Avec un marteau, je cassais le pare-brise qui était en plexiglas. Je récupérais les morceaux. Avec un couteau, je coupais des crins de sanglier, qui étaient très longs, parce que dans ces avions de combat, il y avait une tour avec un canon. Autour de la tour, il y avait une rangée de crins pour limiter le frottement et pour empêcher le passage de l'air.*

*Et c'est comme ça que j'ai fabriqué une brosse à dents pour mon camarade Placet. Il était très content.*

*Un jour, un commandant médecin SS passe une revue. Il ouvre un placard et voit la brosse à dents. Il parlait un peu le français : « Qui vous a donné ça ? » Placet s'est alors trouvé sans réaction. Il a dit la vérité.*

*Ce jour-là, j'étais en train de travailler. Un soldat SS m'appelle « 63260 », « Venez avec moi ! » Qu'est-ce qu'il se passe ? Je tremblais déjà. J'arrive au bureau du commandant SS. Le soldat ouvre la porte. Je vois le commandant médecin SS qui me dit : « Asseyez-vous ». Il ouvre un tiroir et sort la brosse à dents de Placet. « C'est bien vous qui avez fabriqué cela ? » Je suis resté je ne sais combien de temps sans pouvoir répondre. Je me suis dit : « C'est la pendaison, surtout s'il découvre que j'ai cassé un avion ! » C'était démentiel ! Il a répété : « C'est bien vous qui avez fabriqué ça ? » Au bout d'un moment, j'ai dit « oui ». Alors, il m'a dit : « Ecoutez, je vais vous demander un service. Le commandant du camp doit partir en vacances dans sa famille, pour Noël. Je sais que le plus grand plaisir que je peux lui faire, c'est de lui offrir une brosse à dents pour sa femme parce qu'il y a plus d'un an qu'on ne trouve plus une brosse à dents dans les commerces en Allemagne. Alors, je vous demande de m'en faire une. »*

*C'était début décembre. Une brosse, je pouvais la faire en une journée. Alors, je lui ai dit : « Je n'ai pas le temps. J'ai fait ça pendant des mois. » Il m'a dit : « Ecoutez, faites un effort. Je mets à votre disposition une pièce de l'infirmerie où vous pourrez travailler jour et nuit. Après, je vous donnerai un mois de repos. »*

*C'est ainsi qu'avec mon petit marseillais, je suis retourné dans le hall des avions terminés. Je casse encore un pare-brise. C'était en décembre 1944. Les Allemands savaient que la guerre était perdue. Un an avant, j'aurais été pendu. Dans la nuit, je prépare douze manches de brosses à dents et je reviens à l'infirmerie. J'ai commencé. Dans la poche, j'avais les douze manches. J'en prenais un. Je mettais deux rangées de poils et je le remettais dans mon autre poche. Je prenais ensuite un deuxième manche, etc.*

*Les SS venaient voir deux ou trois fois par jour comment le travail avançait. Le matin, il y avait deux rangées de poils, l'après-midi, quatre. Mais, ils ne savaient pas que c'était quatre fois douze. J'ai ainsi fait plaisir à des amis qui m'avaient demandé une brosse à dents.*

*Et c'est comme ça que je lui ai donné sa brosse à dents.*

*Il a tenu parole. Il m'a donné un mois de congé et c'est une des raisons pour lesquelles je suis encore en vie aujourd'hui.*

*Quelques jours plus tard, un autre SS vient me chercher, m'emmène à la cuisine et me présente à un lieutenant SS qui était le chef de la cuisine. Ce dernier me dit : « J'ai appris que vous êtes spécialiste en brosses. Ici, nous n'avons plus de brosse pour laver les marmites. Nous avons du matériel (du bois et des fibres végétales), mais pas de spécialiste. Vous ferez deux brosses par jour. » Ce que j'ai fait. On me donnait une gamelle de soupe supplémentaire et c'est comme ça que j'ai tenu le coup en tant que spécialiste en brosse à dents. »*

*Si les brosses à dents sont bien évidemment absentes dans la vie des déportés, le camp de Sachsenhausen a pourtant un règlement intérieur, daté du 6 novembre 1942, dont les directives sont un monument d'hypocrisie et de cynisme. Un paragraphe y est dévolu à l'hygiène dentaire : « Avant de se coucher, chaque détenu se lave particulièrement les pieds. Les dents doivent être lavées. (...) Il est interdit de lire dans son lit. Rangement dans les armoires : l'étagère supérieure est destinée aux lettres, au nécessaire de toilette (brosse à dents, pâte dentifrice, rasoir), tabac, ... »*

**(Xavier Riaud)** Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie.

# L'opération Regenbogen baroud d'honneur de la Kriegsmarine

*Par Nicolas Moreau*

LE GRAND AMIRAL KARL DÖNITZ



Dans la nuit du 29 avril 1945, dans son bunker souterrain de Berlin, Hitler dicte à sa secrétaire son testament politique, ultime tentative de justifications des tourments dans lesquels l'Europe fut plongée au cours de six années de guerre. Après avoir écarté Goering, Himmler et nombre de ceux qu'il ne considère plus comme ses fidèles, Hitler confie les ruines du III<sup>e</sup> Reich à L'Amiral Dönitz et le nomme président du Reich pour lui succéder. Quelques heures plus tard, il se suicide, confiant ainsi les rennes de l'Allemagne à son commandant en chef de la Kriegsmarine. Le même jour, Dönitz organise l'opération Regenbogen, visant à ordonner le sabordage de tous les U-Boote et autres navires de la Kriegsmarine après réception du nom de code « Regenbogen », à l'exception de ceux nécessaires au transport à la pêche et au déminage. Selon les sources, entre 219 et 238 sous-marins sont sabordés entre le 1<sup>er</sup> mai et le 5 mai 1945.

A la date du 30 avril 1945, l'état de la Kriegsmarine est similaire à l'état de l'Allemagne, elle est à bout de souffle : de ses principaux bâtiments, seul le Prinz-Eugen est encore en état de poursuivre le combat. La force sous-marine, quant à elle, semble être la seule encore apte à se battre dans sa globalité.

L'amiral Dönitz, pour sauver l'honneur de ses sous-marinières, corps d'élite dont il est lui même issu, et pour éviter que ses précieux U-boote ne tombent entre les mains des alliés préfère préparer le sabordage de toutes les unités de la Kriegsmarine ne pouvant pas servir à la pêche ou au déminage.

Le 1<sup>er</sup> mai, les premiers sabordages ont lieu, alors même que l'ordre officiel « Regenbogen » n'a pas encore été donné : trois U-boote sont sabordés à Warnemünde : le U-612 de l'Oberleutnant zur See Dick, le U-929 de l'Oberleutnant zur See Schulz et l'U-1308 de l'Oberleutnant zur See Besold. Le lendemain, une véritable vague de sabordages a lieu à Travemünde : ce sont 32 U-Boote supplémentaires qui sont sabordés. Le même jour, le U-71 est sabordé à Wilhelmshaven, ainsi que les U-2327, U-2332 et peut être le U-3004, à Hambourg. Le 3 mai, la vague continue, entre une quarantaine et une soixantaine de U-Boote selon les sources sont sabordés à Kiel, Hambourg et Neustadt.

Ce même jour, l'Amiral Hans-Georg von Friedeburg, sous les ordres de Dönitz se rend à Lunebourg pour rencontrer Montgomery et négocier un armistice. Il est éconduit, les alliés n'entendant accepter qu'une capitulation sans conditions. Après avoir reçu l'autorisation de l'Amiral Dönitz, von Friedeburg signe le 4 mai la capitulation sans conditions des troupes allemandes du Nord-Ouest de l'Allemagne, des Pays-Bas et du Danemark, incluant tous les navires de la Kriegsmarine de ces zones.



ACCUEIL DE LA DÉLÉGATION ALLEMANDE  
PAR LE GÉNÉRAL MONTGOMERY  
À LUNEBOURG



LE U-3040 SABORDÉ DANS LE PORT DE KIEL



LECTURE DES CONDITIONS DE LA CAPITULATION  
PAR LE GÉNÉRAL MONTGOMERY

Parallèlement à cette capitulation quelques autres sous-marins sont sabordés. Lors de la signature de la capitulation, Montgomery insista pour que les U-boote se rendent sans sabordage. Pourtant, dans les premières heures du 5 mai 1945, l'ordre officiel « Regenbogen » est donné, pour être annulé quelques minutes plus tard. Cependant, bon nombre de commandants de U-Boote, croyant à un contre ordre venant des alliés sabordent tout de même leur navire : le 5 mai, 87 U-Boote supplémentaires sont sabordés, sur la mère baltique et la mère du nord, alors que la capitulation signée la veille prend effet.



U-BOOTE SABORDÉS À WILHELMSHAVEN

Le 7 mai pourtant, deux U-Boote de type XVIIIB qui s'étaient rendus le 5 mai sont sabordés dans la nuit par Oberleutnant zur See Gerhard Grumpelt à Cuxhaven. Celui-ci du, pour cet acte faire face à une cour martiale et fut condamné à 5 ans d'emprisonnement. Le lendemain, la capitulation de l'Allemagne est signée, et un grand nombre de U-Boote, plus de 150, se rendent aux alliés. Cependant, quelques cas isolés de sabordages sont encore répertoriés le 8 mai, notamment, les cas des U-2538, U-3030 et U-3503,

mais aussi plut tard jusqu'en juin 1945 : le U-287 est sabordé le 16 mai dans l'estuaire de l'Elbe, le U-963 le 20 mai au Portugal, le U-979 le 24 mai à Amrum, et enfin le U-1277 sabordé le 3 juin 1945 au Portugal.

Ainsi, selon les sources, entre 219 et 238 U-Boote auront été sabordés sur la fin de la guerre, beaucoup avant même que l'ordre « Regenbogen » soit donné. Certains historiens émettent même des doutes sur l'émission de ce nom de code.

Sur les quelques 154 U-Boote qui se rendent aux alliés, 121 seront coulés lors de l'opération Deadlight.

## Sources :

[www.u-boote.fr](http://www.u-boote.fr)

[www.uboot.net](http://www.uboot.net)

The Atlantic Campaign de Dan van der Vat

Photos : Wikipedia, [www.wlb-stuttgart.de](http://www.wlb-stuttgart.de)

## ERRATUM concernant l'article paru dans le HM91 :

Le terme de "reconditionnés" pour parler des casques Adrian suppose qu'ils soient passés en usine pour être modifiés, ce qui n'est pas le cas de ces casques, qui doivent donc plutôt être considérés comme "réutilisés". Par ailleurs la description du dernier casque représenté dans cet article n'était pas *noir laqué, portant un insigne et un cimier en argenté mais en noir brillant avec grenade et cimier argenté.*

# Le Deutschland / Lützow

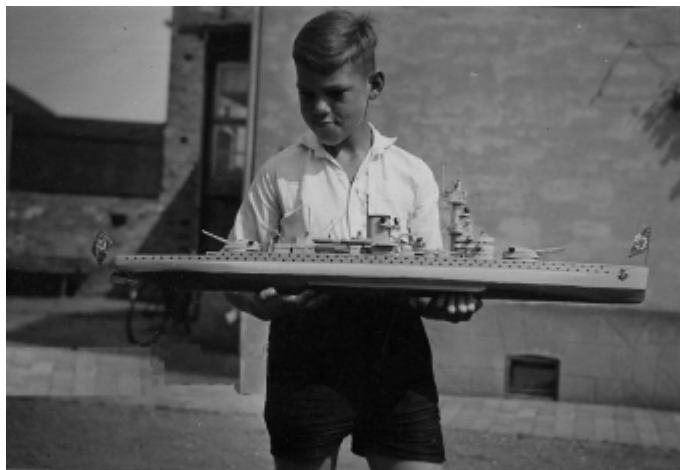
*Par Patrick Fleuridas*



Pour beaucoup d'entre-nous, au nom de « cuirassé de poche » nous associons le navire « Admiral Graf Spee » ce corsaire moderne des mers, lancé le 30 juin 1934 et sabordé cinq ans plus tard le 17 décembre 1939. C'est oublier les deux autres navires de ce type, en particulier le « Deutschland » dont la carrière, bien que chaotique, ne se termina qu'en 1947. C'est aussi un navire qui, fait rarissime, change de nom au cours de sa carrière. Ses derniers combats auront des objectifs terrestres à partir du printemps 1944 lors de l'offensive soviétique en Courlande puis en 1945 contre la Prusse orientale. Soutient aux troupes allemandes qui tentent, en vain, de contrer l'avancé ennemie, mais aussi l'évacuation de civils et militaires vers l'Ouest. Finalement utilisé comme batterie flottante au sud de Swinemünde, il sera incomplètement sabordé avant d'être renfloué par les soviétiques puis coulé lors de tests en 1947.

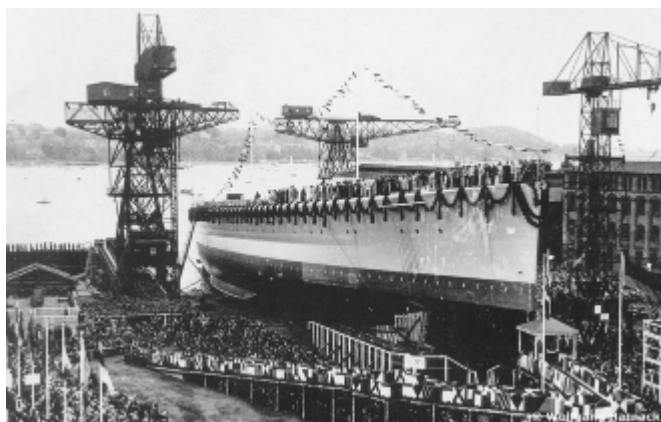
## Historique

Le traité de Versailles interdit à l'Allemagne de construire des navires de plus de 10.000 ts (Washington). De 1929 à 1936 trois unités de la classe « Deutschland » sont construits. Deutschland, Admiral Scheer et Admiral Graf Spee. Les navires font en réalité 14.290 ts, 15180 ts et 16.320 ts en pleine charge. Ils sont surnommés « cuirassé de poche » Ils sont classés « navire cuirassé » (Panzer-schiff) avant d'être reclassé en avril 1940 « Schwerer Kreuzer » (croiseur lourd). Avec six canons de 28 cm placés en deux tourelles triples en armement principal et huit de 15 cm en secondaire, ils ne peuvent affronter des cuirassés classiques mais surclassent les croiseurs lourds de la classe « Washington » armés de canons de 203 mm. Ils possèdent des installations de détections en avance pour l'époque ainsi que des systèmes de pointages très précis pour les canons. La propulsion diesel, innovante, est composée d'un ensemble de huit moteurs diesel MAN à double action M9Z42/58 développant chacun 6563ch soit une puissance totale de 53004ch. Quatre moteurs sont accouplés à un réducteur donnant une puissance pratique de 48390ch et entraînant deux lignes d'arbres munies d'hélices. La production électrique est assurée par huit diesels générateurs Linke-Hoffman Bosch répartis en quatre salles. La puissance totale est de 2160 kW. Avec 3347 tonnes de mazout en soute, le Deutschland peut parcourir 18650 miles nautiques à 15 nœuds et 7149 à 26 nœuds. La vitesse maximale est de 26 à 28 nœuds maximum. Enfin dernière innovation, l'utilisation de la soudure à l'arc pour l'ensemble de la coque : gain de poids et de résistance, meilleure pénétration dans l'eau.



UN ENFANT TENANT DANS SES MAINS UNE MAQUETTE DU DEUTSCHLAND

La coque du Panzerschiff A, numérotée 219, est mise sur cale aux chantiers Deutsche Werke de Kiel le 5 février 1929 (A noter que la tradition maritime allemande veut que l'on ne donne pas de nom à un navire avant son lancement officiel. Ce n'est jusqu'à ce jour qu'un numéro de coque). Le navire, baptisé « Deutschland » est lancé le 19 mai 1931 en présence du président Hindenburg et de 60000 personnes. Il est admis au service actif le 1er avril 1933.



LE LANCEMENT DU DEUTSCHLAND  
LE 19 MAI 1931



© Wolfgang Harnack



## Le choix du nom

C'est le troisième navire à porter ce nom depuis l'unification allemande. Le premier était une frégate cuirassée de la classe Kaiser, construite en 1872 en Angleterre. Entrée en service en juillet 1875, jusqu'en 1906, puis servie de cible avant d'être envoyé à la démolition en 1908. Le second était un cuirassé du type pré dreadnought, le premier d'une classe qui allait compter au total cinq unités. Entré en service en août 1906, il participa à la bataille du Jutland avant d'être ferrailé en 1922.



LES TOURELLES TRIPLES DE 28 CM ACHEVÉES



LA POSE DES CANONS DE 28 CM DANS LES TOURELLES TRIPLES AUX CHANTIERS DE KIEL



LES CANONS DE 28 CM POSÉS, CE SONT LES PLAQUES DE BLINDAGE DES TOURELLES TRIPLES QUI SONT INSTALLÉES

## Premières sorties

Le tout nouveau cuirassé effectue sa première sortie officielle du 20 mai au 1er juin 1933 en mer de Norvège. Il fait des escales à Balholmen (Norvège), aux îles Féroé avant de commémorer le 1er juin la bataille du Jutland que les allemands considéraient comme une victoire sur la Home Fleet. Le 22 juin, il participe à sa première revue navale au large de Kiel.

Déclaré pleinement opérationnel le 10 décembre 1933, il appareille pour la Norvège le 10 avril 1934 avant d'effectuer des manœuvres avec la flotte puis de réaliser une sortie dans l'Atlantique du 9 au 23 juin 1934, une visite de Göteborg en Suède et ensuite le port de Leith en Ecosse au mois d'octobre. Le 14 mars 1935, le Deutschland quitte une nouvelle fois l'Allemagne pour une croisière vers l'Amérique Latine jusqu'au 19 avril, date de son retour à Wilhelmshaven. Suivait une nouvelle escale en octobre et début novembre ensemble avec le cuirassé Admiral Scheer dans l'Atlantique pour tester l'artillerie lourde et ses systèmes de conduite de tir. Ces exercices continuaient dans l'Atlantique et Mer du Nord jusqu'au 24 juin 1935.



CÉRÉMONIE DE MISE EN SERVICE  
DU DEUTSCHLAND EN AVRIL 1933 (1)



CÉRÉMONIE DE MISE EN SERVICE  
DU DEUTSCHLAND EN AVRIL 1933 (1)



CÉRÉMONIE DE MISE EN SERVICE  
DU DEUTSCHLAND EN AVRIL 1933 (1)

## Premières missions de guerre : l'Espagne

La première expérience opérationnelle du Deutschland, c'est bien entendu la guerre d'Espagne. Le 23 juillet, le cuirassé de poche en manœuvres au large d'Helgoland, retourne rapidement à Wilhelmshaven où il embarque vivres et munitions pour deux mois. Le 26 juillet, accompagné des croiseurs légers Leipzig et Köln, il jette l'ancre à Saint Sébastien alors que l'Admiral Scheer gagne seul Malaga. Le Deutschland porte officiellement une assistance humanitaire sur les ports de Bilbao, Santander, Gijon, El Ferrol et Vigo. C'est ainsi que 26 navires marchands sont escortés et 9300 réfugiés dont 4550 allemands sont aidés par la Kriegsmarine. Le 8 août 1936, il retrouve son sister-ship, l'Admiral Scheer, à Valence avec d'autres navires de la Kriegsmarine, le croiseur léger Köln et les torpilleurs Luchs, Leopard, Möwe, Kondor Albatros et Seedler. Il fait un petit passage au large de Barcelone le 9 août puis met le cap sur l'Allemagne le 24 et arrive à destination le 31 août 1936.

Une deuxième mission dans les eaux espagnoles débute le 1er octobre 1936. Opérant essentiellement en baie d'Alicante, il couvre les cargos transportant les armes et munitions destinées aux nationalistes. A la mi-octobre, 15397 ressortissants dont 5539 allemands ont été évacués. Le Deutschland quitte l'Espagne le 14 novembre après avoir été relevé par le Graf Spee et arrive à Wilhelmshaven le 21 novembre 1936.



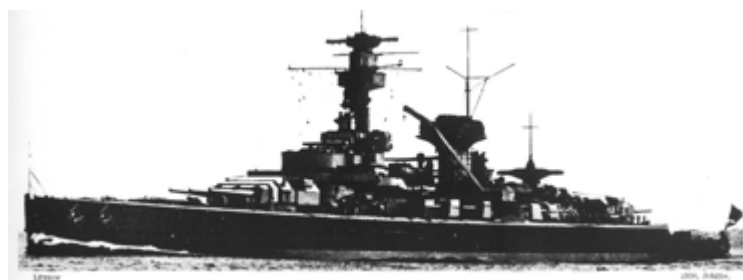
LE DEUTSCHLAND SUR LE CANAL DE KIEL



LE DEUTSCHLAND EN 1936

Il repart pour l'Espagne le 31 janvier 1937 sous des conditions de météo très défavorables (tempête et surtout glace). Le 31 mars il doit être mis, comme prévu, en cale sèche à l'Arsenal de Wilhelmshaven pour des changements et des améliorations. Il part à nouveau pour l'Espagne le 10 mai. Le 21 mai il fait escale à Palma de Majorque en compagnie des torpilleurs Seedler et Albatros, mais la ville est bombardée le 24 mai obligeant les navires allemands à gagner Ibiza. Le 29 mai au soir, après l'arrivée des navires allemands, l'alerte est donnée : des navires républicains sont signalés au large. Au même moment, deux trimoteurs républicains larguent leurs bombes sur le navire. Deux bombes de 50 kg seulement touchent le cuirassé. La première explose à proximité de la tourelle III tribord de 150mm. Des éclats atteignent le réservoir à carburant aviation et immédiatement l'incendie se déclare, se propageant à l'hydravion et au mess des sous-officiers. La seconde traverse le pont supérieur au niveau du mat militaire et ravage le pont inférieur de la cheminée jusqu'aux soubassements de la tourelle Anton. De nombreuses soutes à munitions sont noyées par précaution. Le bilan est lourd : 31 tués et 110 blessés dont 71 très graves. Le 30 mai, le Deutschland débarque à Gibraltar les 69 marins qui doivent être hospitalisés et les corps des marins tués que les autorités britanniques proposent d'inhumer le 1er juin. Mais à peine enterrés, les corps sont déterrés sur ordre d'Hitler pour être ramenés clandestinement en Allemagne. Le cuirassé arrivera à Wilhelmshaven le 15 juin et les 31 marins tués auront le droit à des funérailles militaires grandioses. Cette attaque ne reste pas sans conséquences. L'Admiral Scheer reçoit l'ordre de bombarder Almeria et de couler le cuirassé Jaime 1er.

Ce cuirassé n'était pas dans la rade mais la ville reçoit 91 coups de 280mm. Les réparations du Deutschland ne durèrent pas plus de dix jours et le cuirassé reprit rapidement la mer pour des exercices et manœuvres. Le 5 octobre 1937, le Deutschland appareille de Wilhelmshaven pour l'Espagne toujours en proie à la guerre. Il fait escale au Ferrol, à Cadix, Tanger, Algeris, Ceuta, Melilla puis les ports italiens de Gaète, Naples où l'équipage passe les fêtes de Noël avant d'autres relâches à Capri, Amalfi et Taormina. De retour en Allemagne en février 1938, il est en carénage de février à juillet 1938 avant un nouveau déploiement entre Tanger et Gibraltar du 24 juillet au 15 août puis regagne Kiel le 22 pour assister au lancement du croiseur lourd (Schwerer Kreuzer) Prinz Eugen. Il est de nouveau présent au large de l'Espagne (Galice) du 22 au 27 septembre avant d'effectuer des exercices avec des sous-marins entre les Açores et les Canaries. Ces exercices sont marqués par des visites de courtoisie à Santa Cruz de la Palma le 9 octobre, à Cadix le 11, Tanger le 13 et Gibraltar le 15 octobre 1938. Cinq jours plus tard, il regagne l'Allemagne en compagnie du Graf Spee avant de participer début novembre à des exercices de tir. Entre le 6 et le 26 février 1939, le cuirassé est présent en Espagne avant de regagner l'Allemagne pour participer le 23 mars à la reprise de Memel par l'Allemagne. Le 1er avril 1939, il assiste au lancement du cuirassé Tirpitz à Wilhelmshaven. Il passe ensuite l'été dans différentes manœuvres destinées à préparer une guerre désormais inévitable.



LE DEUTSCHLAND EN 1938

Septembre 1939, la guerre est déclarée, la chasse au large commence.

Au moment où éclate la seconde guerre mondiale, la Kriegsmarine est loin d'avoir atteint ses capacités maximales et comme le dira l'amiral Raeder, ses forces sont tous justes bonnes pour mourir dans l'honneur et préparer les bases d'une renaissance (mit Anstand zu sterben).

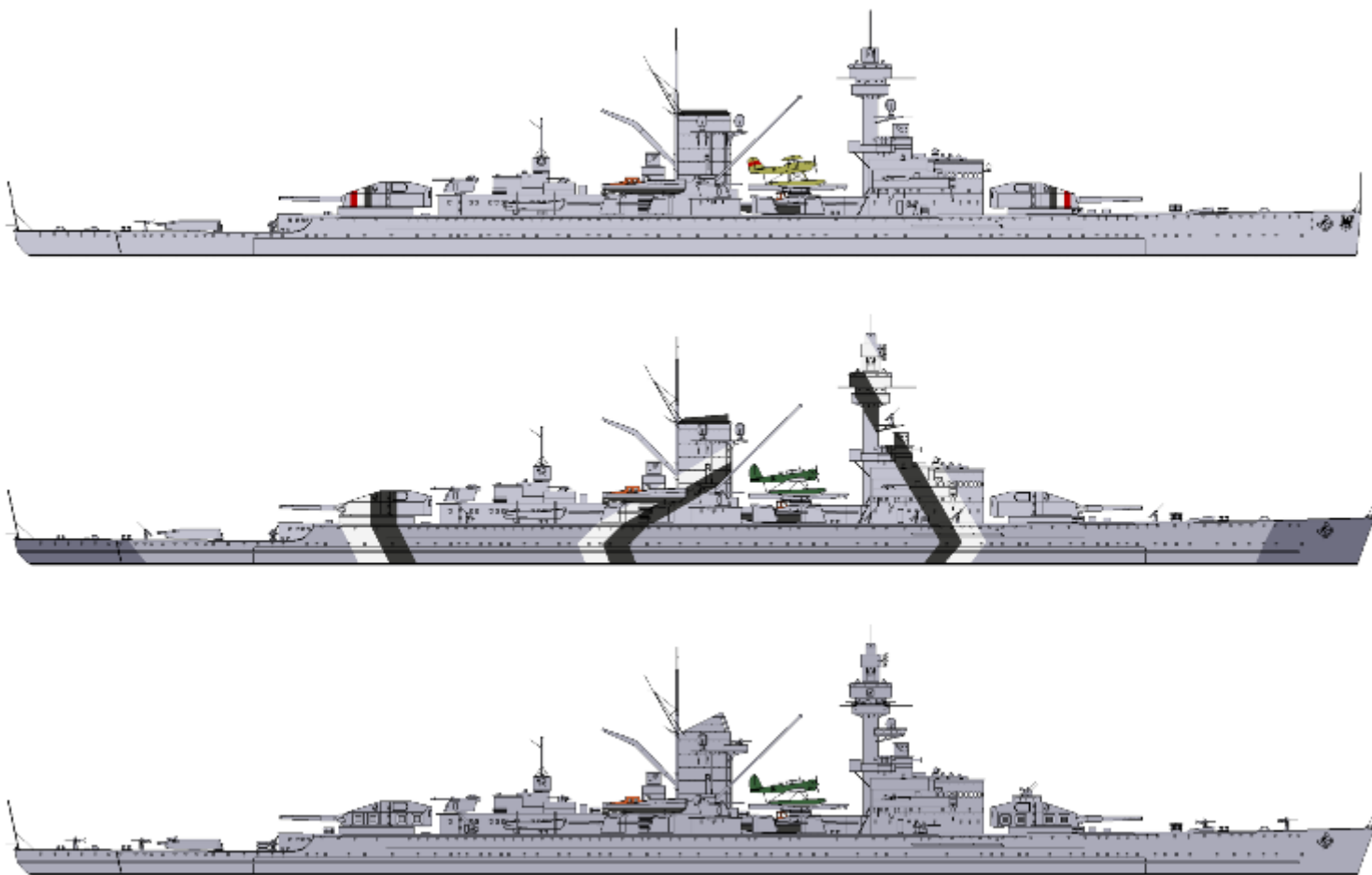
Le Deutschland appareille d'Allemagne le 24 août pour mener une guerre au commerce mais son action est bridée par une série de considérations politiques. Le cuirassé de poche navigue au large du Groenland, et se ravitaille auprès du auxiliaire Westerwald. Ce n'est que le 26 septembre 1939 que le Deutschland reçoit toute liberté pour attaquer les navires isolés et les convois ennemis. Il se trouve à cette époque toujours au large du Groenland à la hauteur de la pointe sud-ouest de l'Islande. Son commandant gagne l'Atlantique, entre les Açores et les Bermudes pour intercepter le trafic venant d'Amérique Centrale et du Panama. Il cherche en particulier à mettre la main sur les pétroliers nécessaires à son propre ravitaillement. Le 4 octobre le Deutschland ne trouve aucun navire ennemi car ces derniers ont été détournés afin de rejoindre les convois à partir d'Halifax. Le lendemain, il réussit cependant à détruire le cargo anglais Stonegate (5044 tonnes).

Le 9 octobre 1939, il gagne une nouvelle zone d'opération au sud-est de Terre-Neuve et y capture le cargo américain City of Flint qu'il détourne sur l'Allemagne avec un équipage de prise. Le navire gagne Tromsø en Norvège le 22 mais les autorités norvégiennes internent l'équipe de prise et renvoient le cargo aux Etats Unis. Le Deutschland doit attendre le 14 octobre 1939 pour détruire le cargo norvégien Lorentz W. Hansen chargé de bois. Le Deutschland, chassé par la Force de Raid française qui couvre le grand convoi KJ4 et 22 navires de la Home Fleet, se ravitaille en carburant et vivres au Westerwald du 25 au 31 octobre 1939.

A cause des très mauvaises conditions météorologiques en Atlantique avec des ouragans qui causaient de multiples avaries et du fait que les Britanniques avaient tout de suite commencé à former des convois et de changer les itinéraires l'opération doit être abandonnée. En plus Hitler veut que le navire rentre en Allemagne. Il craint par dessus tout, l'effet dévastateur d'une destruction du Deutschland par les alliés sur l'opinion publique allemande. Le cuirassé de poche ne tarde pas à quitter la zone. Il file à grande vitesse et franchit de jour le détroit du Danemark (entre l'Islande et le Groenland) le 8 novembre 1939, passe au large de l'île Jan Mayen le 10 et après avoir évité un bâtiment suspect le 14, fait sa jonction avec la 4ème flottille de contre-torpilleurs et s'amarre le 16 novembre dans le nouveau port allemand de Gotenhafen, l'ancien Gdynia polonais.

## **Changement de nom en le 16 novembre 1939 (février 1940)**

Fait rarissime dans l'histoire de la Marine de guerre allemande, il est débaptisé sur proposition de l'amiral Raeder le 16 novembre à Gotenhafen. Il est alors baptisé « Lützow ». Ce nom est celui du cinquième et dernier croiseur lourd de la classe Admiral Hipper. Il est lancé le 1<sup>er</sup> juillet 1939. Suite au pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'URSS, en gage de confiance, la coque inachevée est vendue à l'URSS en février 1940. Le changement de nom a donc pour but de cacher le retour du Deutschland en Allemagne, la vente de la coque du croiseur lourd Lützow aux Soviétiques et en plus on voulait éviter une fois la guerre éclatée l'effet psychologique désastreux qu'aurait la perte d'un navire portant le nom de sa patrie. En février 1940 le retour et la rebaptisations seront officiellement annoncés. Au même temps Lützow et Admiral Scheer seront reclassifiés « Schwerer Kreuzer » (croiseur lourd).



LES DIFFÉRENTS CAMOUFLAGES DU DEUTSCHLAND DURANT LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE (EN HAUT), EN 1941 (AU MILIEU) ET EN 1944 (EN BAS)

## Opération Weserübung : le Lützow et la Norvège.

Au moment de l'invasion du Danemark et de la Norvège, le Lützow doit être engagé dans l'atlantique. Les allemands espèrent que l'invasion des deux pays détourne les flottes anglaises et françaises vers ces derniers, laissant le champ libre au Lützow pour effectuer une nouvelle campagne. Mais les moyens d'accompagnement au navire manquent et la Home Fleet rôde en permanence à quelques centaines de miles de la Norvège. Le Lützow est finalement affecté au groupe N° 5 chargé de la prise d'Oslo. Ce dernier se compose donc des croiseurs lourds Lützow et Blücher, du croiseur léger Emden, de trois torpilleurs et de la 1ère flottille de dragueurs de mines.

Le groupe 5 appareille le 7 avril à partir de 5h pour gagner Kiel. Le Kattegat est franchi le 8 vers midi et les navires sont en position le soir même. Au cours du voyage, le sous marin britannique Trident lance dix torpilles sur le Lützow mais sans aucun résultat, le navire n'est pas touché.

Le lendemain matin dès quatre heures, l'armada s'enfonce dans le fjord, le Blücher ouvre la marche. Arrivé au niveau de la forteresse d'Oscarborg (détroit de Dröbak), son commandant, le colonel Eriksen, a été prévenu de l'approche d'une force navale étrangère. Il n'a pas reçu d'ordre précis, mais ses consignes permanentes sont d'ouvrir le feu sur tout navire cherchant à forcer le passage. En bon soldat, il va les appliquer à la lettre. A moins de 1500 mètres les obus de 280 mm et de 150 mm pleuvent sur le navire, déclenchant des incendies. Il parvient à poursuivre sa route, mais lorsqu'il passe devant la batterie lance-torpille de Kaholm, dont les Allemands ignorent l'existence, celle-ci lui expédie deux torpilles qui ouvrent d'énormes brèches sous la ligne de flottaison. Le navire est perdu et, malgré les efforts de son équipage, il coule à 6 heures 22, entraînant avec lui plus de 1000 marins et soldats de l'armée de terre embarqué sur le croiseur. Le Lützow encaisse trois coups de 150 mm qui avarient principalement le canon du milieu de la tourelle A. Son commandant fait marche arrière à toute vitesse et décide de débarquer les troupes d'assaut qu'il a à bord, au sud de Dröbak pour prendre la forteresse par la terre. Ce n'est que le 10 avril que les navires peuvent s'amarrer à Oslo.

Le 11 avril le Lützow reprend la mer en direction de Kiel pour réparations. Il a moins de chance que trois jours plus tôt puisque le sous-marin Spearfish le torpille, provoquant des dégâts sérieux puisque ses deux hélices et son gouvernail sont arrachés et la coque arrière fortement endommagée. C'est à partir de l' hauteur du Skagen au Skagerrak que le Deutschland regagne Kiel à la remorque.



LE LÜTZOW LE 14 AVRIL 1940  
AU RETOUR DE L'OPÉRATION WESERÜBUNG

## Avril 1940 à juin 1941

A son arrivée à Kiel, le constat des dégâts est impressionnant. Ces derniers nécessitent près d'une année de réparations et de modernisations. Comble de malchance, le 9 juillet 1940, lors d'un raid britannique sur le port de Kiel de huit bombardiers Whitley du squadron 10, une bombe touche le navire à tribord. Elle traverse deux ponts mais sans exploser. Le Lützow n'est remis en service que le 31 mars 1941. Le 12 juin il quitte Kiel sous forte escorte (trois destroyers/contre-torpilleurs et deux torpilleurs) pour gagner la Norvège mais cet appareillage n'échappa pas aux britanniques. Le 13 juin, un Bristol Beaufort du squadron 42 du Coastal Command, le torpille en mer du Nord. Le projectile touche le navire en plein milieu inondant les compartiments machines. Le navire doit remettre le cap sur Kiel par ses propres moyens après une réparation provisoire. Une nouvelle indisponibilité de six mois commence.

## 1942, l'année terrible, bataille de la mer de Barents.

Réparé en janvier 1942, il regagne Gotenhafen en mer baltique et puis Swinemünde pour des essais et des exercices. Il rejoint la Norvège le 17 mai pour tenter d'attaquer les convois alliés à destination de l'Union Soviétique. Lors d'une sortie le 3 juillet 1942 en compagnie de l'Admiral Scheer et cinq destroyers/contre-torpilleurs (Z28, Z24, Z27, Z29, Z30) pour intercepter le convoi PQ17, le croiseur va s'échouer sur un haut-fond. Dégagé et réparé à Kiel, il regagne la Norvège pour se préparer à une nouvelle campagne de guerre au commerce de 4 à 6 semaines en mer de Norvège. Le 22 décembre 1942, le convoi JW51B appareille du Loch Ewe à destination de la péninsule de Kola en URSS. Ses 15 cargos lourdement chargés sont accompagnés d'une impressionnante escorte de six destroyers, de trois corvettes, d'un dragueur de mines et de trois chalutiers armés. En plus de l'escorte, une couverture à distance est assurée par les croiseurs légers Sheffield et Jamaica et deux destroyers (Force R). Sans connaissance de ce déploiement, les allemands disposent des croiseurs lourds Hipper et Lützow, accompagnés de six destroyers pour faire la chasse à ce convoi. Les combats sont assez confus en raison de la météo particulièrement mauvaise et des ordres imprécis, provoquent des pertes de part et d'autre. Toutefois, l'ordre donné à l'admiral Kummetz, commandant l'ensemble des forces allemandes, de ne pas engager les croiseurs lourds avec des forces ennemies équivalentes va perturber, voire entraver, les attaques sur le convoi. Ce dernier arrive sans aucune perte en URSS. Les navires allemands endommagés comme l'Admiral Hipper regagnent la Norvège. Cet échec provoque la colère d'Hitler et la chute du Grand Admiral Raeder, partisan de la flotte de surface, qui est débarqué le 30 janvier 1943 et remplacé par Dönitz, son rival, convaincu lui de la suprématie de la flotte sous-marine. Les grands bâtiments de surface, jugés inefficaces doivent être désarmés.



LE LÜTZOW ANCRÉ DANS LA BAIE DE BOGEN, PRÈS DE NARVIK, EN JUIN 1942

## 1943: le Lützow dans la Baltique

Le 8 février, le Grand Amiral Dönitz présente le plan de désarmement exigé par Hitler. Il effectue une distinction entre les unités à désarmer immédiatement (le Gneisenau en réparation et le Graf Zeppelin encore en construction), celles nécessitant une remise en état longue (croiseur lourd Admiral Hipper, croiseurs légers Köln et Leipzig) celles considérées comme encore utiles en Norvège (cuirassé Tirpitz et croiseur de bataille Scharnhorst) et dont le désarmement va être différé jusqu'à l'automne. Un groupe d'entraînement (Ausbildungsverband der Flotte) est également mis sur pied avec les croiseurs lourds Prinz Eugen, Admiral Scheer, Lützow et les croiseurs légers Nürnberg et Emden. En dépit de son aversion pour les grands bâtiments, Hitler accepte de revenir sur sa décision de désarmement et le 23 mars 1943, un puissant groupe de combat est rassemblé dans l'Altafjord, groupe de combat composé du Tirpitz, du Scharnhorst, du Lützow et de huit destroyers. En raison de problèmes mécaniques Lützow n'est finalement pas engagé dans les raids de ce groupe et il quitte son mouillage de Kaafjord le 23 septembre 1943 pour regagner Kiel fin septembre sous les menaces des sous-marins et vedettes rapides britanniques, échappant de peu à deux attaques de la RAF. Le 1er octobre 1943, le croiseur gagne Gotenhafen et malgré les sévères bombardements du 9 octobre 1943 où 272 tonnes de bombes sont larguées uniquement sur le port, le croiseur en ressort intact. Il quitte alors Gotenhafen pour le port letton de Libau, beaucoup plus à l'est, réduisant ainsi les risques de bombardements, pour une refonte qui va durer près de six mois.

## 1944-1945: les derniers combats

Les travaux de refonte s'achèvent le 15 mars 1944. Le Lützow est utilisé alors comme navire-école pour les élèves-officiers de la Kriegsmarine. En juin 1944, les croiseurs lourds Prinz Eugen, Lützow, Admiral Scheer et les contre-torpilleurs de la 6ème Zerstörer Flottille sont regroupés pour former un groupe de combat qui prend bientôt le nom de son amiral commandant: le groupe Thiele. A partir du 23 juin le Lützow et le Prinz Eugen font une première apparition dans les eaux finlandaises en transportant munition et des pièces de flak au secours des troupes terrestres. Trop exposé aux raids aériens à la base navale Aspö en Finlande le Lützow rentre à Gotenhafen le 8 juillet 1944. C'est là qu'a lieu la dernière revue navale à l'occasion du changement du « chef de la flotte » de la Kriegsmarine. Les croiseurs lourds Admiral Hipper, Prinz Eugen, Lützow et Admiral Scheer et les croiseurs légers Köln, Leipzig, Nürnberg et Emden participent à l'évènement. Les semaines suivantes le Lützow continue à « faire la navette » dans les eaux orientales de la mer baltique tout étant de plus en plus mis en danger par les avions cuirassés russes. Le 8 août 1944, aux chantiers navals de Gotenhafen on remplace alors les pièces de flak existantes de 3,7cm et de 2cm simple par 8 pièces de 4cm Bofors et six pièces de flak 2cm double. Le 24 septembre, le Lützow participe avec le Prinz Eugen, deux contre-torpilleurs et deux torpilleurs à la couverture du convoi chargé d'évacuer les 2000 (les informations manquent sur l'effectif précis) soldats de l'armée de Laponie.

Les derniers mois de 1944 la Kriegsmarine va voir ses unités de surface se concentrer en Baltique pour soutenir l'armée de terre à tenter de stopper ou au moins de retarder l'avance russe. Tous les navires disponibles sont ainsi utilisés pour des évacuations de civils, des transports de troupes et des missions d'appui feu sur buts terrestres. A partir du mois d'octobre, le groupe Thiele avec le Prinz Eugen, le Lützow, trois contre-torpilleurs et quatre torpilleurs intervient, sur demande de l'armée de terre, pour soutenir les troupes allemandes. Les grosses pièces de marine bombardent les soviétiques à 20 km à l'intérieur des terres et permettent à la Wehrmacht de réaliser un front défensif autour de Memel. Cette action arrête pour un moment l'avance russe.

Les bombardements terrestres intensifs apportent deux problèmes : une consommation d'obus non prévue et jamais vue auparavant, en second lieu une usure rapide des canons. Le ravitaillement, les réparations dues aux attaques aériennes, l'usure du matériel et le transport des troupes font que les navires prennent sans cesse le relais entre port, chantiers navals et secteurs d'opérations. Rarement tout le groupe est au complet. Plusieurs fois, l'Amiral Thiele doit transférer son pavillon entre le Prinz Eugen, le Lützow et l'Admiral Scheer.

Après Memel le groupe se voit en urgence diriger vers l'île Ösel (Saaremaa / Estonie) et sa presqu'île Sworbe où à partir de début novembre le Lützow et deux contre-torpilleurs vont au secours aux troupes allemandes en retraite et arrivent à stabiliser le front. Le Lützow rentre à Gotenhafen pour faire le plein de munitions de tous calibres et faire mesurer l'usure des canons de l'artillerie lourde par des spécialistes de Krupp afin de recalculer les données de tir. Deux cents survivants du cuirassé Tirpitz, coulé le 12 novembre par la RAF dans un fjord en Norvège sont à bord du Lützow. Une nouvelle attaque en force des soviétiques, le 18 novembre, force le groupe à retourner prématurément à Sworbe, d'abord avec le Prinz Eugen et cela jusqu'à l'épuisement de ses munition de 20,3cm, ensuite l'Admiral Scheer prend le relais, suivi par le Lützow. L'ensemble des navires est attaqué presque sans arrêt par l'aviation soviétique. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, la Kriegsmarine réalise l'évacuation des troupes restantes engagées dans la presqu'île. De retour à Gotenhafen, un des huit moteurs diesel doit être démonté et réparé. C'est seulement au 12 décembre que Lützow peut appareiller. Par miracle dans la nuit du 18 décembre il survit sans dommage à une attaque aérienne des bombardiers de la RAF qui larguent 824 ts de bombes sur le port de Gotenhafen, coulant des cargos, des pétroliers et le pré-dreadnought Schleswig-Holstein. Par précaution le croiseur est transféré à Pillau en Prusse-Orientale. On arrive à trouver dans un dépôt près de Danzig des obus de 28cm oubliés. Le 15 janvier l'armée rouge commence l'attaque sur la Prusse Orientale. Aussitôt Lützow reprend la mer. Le 7 mars 1945, le Prinz Eugen, le prédreadnought Schlesien et le croiseur léger Leipzig (groupe Rogge) accompagnés par les Z31 et Z34 opèrent au profit des troupes allemandes de Gotenhafen avant d'être rejoints par le Lützow. Le 8 février 1945 le Lützow seul est

transféré dans la région d'Elbing et Frauenburg en Prusse-Orientale pour assurer des missions d'appui et d'évacuation de la population en fuite. Pour la première fois les marins du croiseur sont obligés à tirer sur leur propre territoire (un des chefs de « tourelle Bruno » reçoit l'ordre de détruire son village de Tolkemit).

Parallèlement, la Poméranie, avec Stettin et Swinemünde plus à l'ouest, est fortement menacée. Le 7 mars 1945, le Lützow gagne Swinemünde. Il est amarré au bord d'un canal à l'intérieur du pays au lieu dit Lognitzer Ort pour participer à la protection de la région de Stettin / Usedom / Wollin. La ville de Swinemünde est attaquée le 12 mars par 400 bombardiers à l'aide du radar. Elle est partiellement détruite ainsi que de nombreux de bateaux dans le port. Le Lützow, non repéré en sort indemne. Le front autour de Stettin se stabilise, par contre la Prusse Orientale avec Danzig risque d'être perdue. Le 22 mars 1945, portant la marque de l'amiral Thiele et escorté par le Z31 et Z34, le Lützow regagna la région de Dantzig pour relever l'Admiral Scheer dont les canons sont entièrement usés et qui doit rentrer aux chantiers navals à Kiel. Là il est coulé par la RAF le 7 avril. L'action du Lützow ne retarde la prise de la ville par les soviétiques que deux jours. Jusqu'au 28 mars, le Lützow couvert par les torpilleurs T23 et T28 et ses contre-torpilleurs bombardent les positions soviétiques autour de Gotenhafen au nord de Dantzig malgré les attaques, sans succès, des avions soviétiques. Gotenhafen doit être abandonné le 28 mars, l'épave du cuirassé Gneisenau est mise en barrage devant l'entrée du port. 8000 soldats et 30000 civils arrivent à être évacués sur la presqu'île de Hela. Le 4 avril le Lützow n'a plus de munitions. Les toutes dernières réserves de 28cm se trouvent sur le cargo auxiliaire (Trossschiff) Franken qui attend en mer près de Hela. Dans la nuit, en plein brouillard, on arrive inaperçu à transférer les munitions sur le croiseur. Le cargo coule peu après le 8 avril sous les bombes soviétiques. Le soir du même jour, le Prinz Eugen et le Lützow sont sécurisés par trois contre-torpilleurs et un torpilleur et reçoivent l'ordre à se rendre à Swinemünde. Le Lützow regagne le même endroit au Lognitzer Ort qu'un mois auparavant. Le soir même de l'arrivée il est repéré par un avion de reconnaissance et les vols de reconnaissance continuent sans arrêt. Le 13 avril, il subit une première attaque aérienne, mais un plafond trop bas réduit l'efficacité du bombardement.





LE LÜTZOW EN 1945

Le 15 avril, une autre attaque doit être abandonnée bien avant l'arrivée au but en raison du mauvais temps. Mais tout change le lendemain 16 avril 1945. Ce jour là dans un ciel clair, 18 Lancasters du squadron 617 (l'unité des « briseurs de barrage ») dont 14 armés de Tallboy attaquent le Lützow, escortés par des P51 Mustang des squadrons 442 et 611. L'attaque a lieu à l'aube. La proche déflagration dans l'eau d'une des tallboy de 5,4 ts cause une brèche longue de dix mètres et haute d'un mètre. Le Lützow prend une gîte de 56° sur tribord vers la berge et se pose dans la boue du canal. Une bombe de 250 kg touche et arrache le donjon de la tour avant avec le télépointeur, une autre traverse les compartiments à proximité de la soute à munitions arrière de 28 cm (tourelle Bruno) mais les deux n'explosent pas. Un seul Lancaster est abattu, 7 aviateurs et 12 marins sont tués. Le croiseur est alors équilibré à l'aide d'un bateau-pompe pour pouvoir former une base d'artillerie. On arrive à fermer provisoirement les voies d'eau et à vider le compartiment des groupes électrogènes no. 4 puis à les réparer pour avoir le courant nécessaire afin de continuer le combat. Toutes les pièces de DCA (flak) sont démontées et installées sur les contre-torpilleurs Z33 et Z34 pour leur renforcement. Le Lützow est alors sans aucune protection aérienne propre. La tourelle Anton de l'artillerie principale est remise en service et le navire sert alors de batterie lourde jusqu'au 3 mai, tirant jusqu'à 42 km sur les unités de l'armée Rouge qui encerclent Swinemünde, notamment le 28 avril. Un minimum de marins nécessaire au fonctionnement de l'artillerie reste au bord. A court de munitions, les allemands décident de saborder le navire en commençant

par faire sauter les tourelles de 28cm et de 15cm. A l'intérieur de la coque sont déposés des charges à minuter et à l'extérieur des mines tout au long de la coque. Un feu de mazout flottant sur l'eau monte à cause de l'arrêt des pompes, surchauffées, et se répand très vite empêchant la mise d'amorces/fusées sur les mines. Les charges à l'exception des mines explosent sans contrôle suivant l'avance du feu. Le sabordement total reste donc incomplet.

Du lancement le 19 mai 1931 jusqu'au sabordage, le 3 mai 1945, uniquement 68 marins du Deutschland - Lützow ont trouvé la mort.

## 1945-1947, épilogue

Deux ans après la capitulation, les Russes arrivent à renflouer le Lützow afin d'utiliser l'épave pour des tests de résistance aux bombes de gros calibres et le faire couler dans la mer baltique. L'épave est remorquée pendant deux jours de Swinemünde à un endroit au large de Dantzig (Gdansk) Des bombes de 250 et de 500kg sont disposées sur le navire en août 1947 et mises à feu le 22 août, provoquant après quelques tentatives vaines à cause des bombes non explosées le naufrage du cuirassé. L'épave repose aujourd'hui à 113 mètres de profondeur.

### Sources principales :

- 1 : Hans Georg Prager, Panzerschiff Deutschland - Schwerer Kreuzer Lützow Koehler, Ausgabe 2001
2. Gerhard Koop / Klaus-Peter Schmolke. Die Panzerschiffe der Deutschland-Klasse bernardGraefe Verlag, 1993
- Jürgen Strecker, Januar 2015

# Le coin des lecteurs

*par Vincent Dupont*

**B**onjour à toutes et à tous,

Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'ils vous plairont tout autant !



### Bonjour à toutes et à tous,

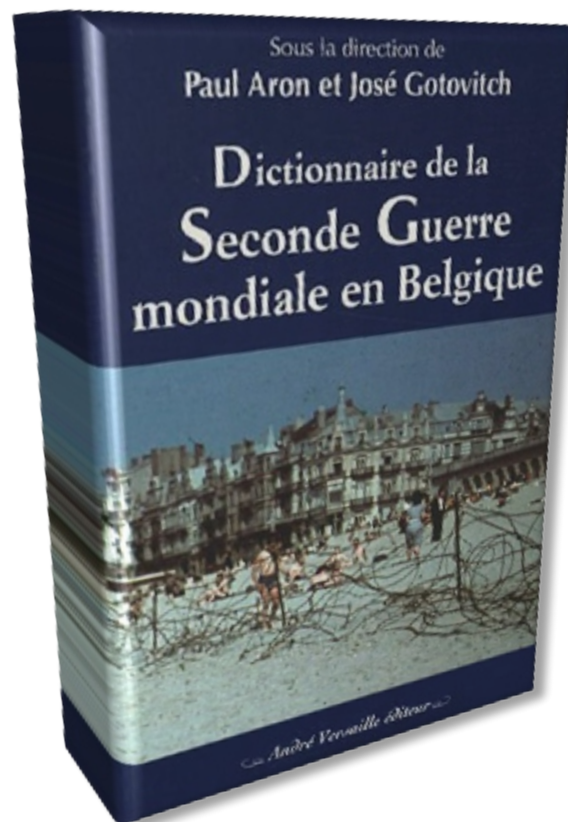
La Belgique est un sujet assez peu connu si ce n'est du public belge lui-même peut-être. Il existe ainsi, dès la guerre et l'immédiat après-guerre, de la même manière que la France, des publications pour revenir sur ce conflit où le territoire métropolitain se trouve entièrement occupé, avec les conséquences que cela entraîne. Nous allons donc vous présenter quelques ouvrages que l'on peut trouver sur le sujet que nous allons aujourd'hui aborder.

### Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique de Paul Aron et José Gotovitch

André Versaille éditeur

527 pages – 36,00 €

En deux cents rubriques thématiques, ce dictionnaire passe en revue la plupart des faits de société survenus en Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale. La période reste en effet un objet de curiosité aux dimensions multiples. La guerre et l'Occupation ne sont pas seulement affaires de stratégies militaires ou de chroniques sociales, elles touchent à tous les aspects de la vie quotidienne, à la gloire, à l'héroïsme, comme à la veulerie, à l'horreur ou à la fraternité. Il s'agit donc d'interroger ces registres divers, du contenu de l'assiette quotidienne au nombre de fusillés, de la manière de circuler à celle d'aimer, ainsi que les groupes et les partis en présence, les idéologies en cause, les activités ludiques, sportives ou économiques du moment. Les auteurs de l'ouvrage synthétisent de manière claire le résultat des plus récents travaux scientifiques reconnus en la matière. Ils ont profité de surcroît de l'ouverture récente des archives essentielles de la période. Ainsi, le bénéfice ajouté à ce travail, est qu'il offre la bibliographie sélective la plus efficace et la plus à jour qui soit. Il transmet en particulier au public francophone les apports des nombreux et importants travaux menés et publiés en Flandre qui n'ont pas trouvé (et ne trouveront sans doute pas) de traduction française. Chaque notice présente d'abord une définition ou une mise en situation. Elle s'enrichit ensuite d'un développement historique, dans lequel on a tenté de mettre systématiquement en évidence la portée de la période de l'Occupation, tant par rapport à l'avant-guerre que par rapport à la Libération. Ainsi chaque part de cet énorme puzzle se présente dans le contexte qui lui donne sa signification.



Paul Struye  
Guillaume Jacquemyns

# La Belgique sous l'Occupation allemande (1940-1944)

*Édition préfacée et annotée  
par José Gotoritch*

EDITIONS  
COMPLEXE

[W] CEGES

### La Belgique sous l'occupation allemande (1940-1944)

de Paul Struye et Guillaume Jacquemyns

Éditions Complexe

288 pages – 52,00 €

Comment connaître vraiment les courants profonds qui traversèrent la société belge sous l'Occupation 1940-1944 ? Au-delà des faits saillants, des crimes et des actes héroïques, de la résistance et de la collaboration, des déportations et du génocide, du mariage du Roi, une société entière endura durant quatre longues années une situation inédite, faite de gestes quotidiens, de peurs, mais aussi de joies éphémères, d'aspirations multiples, de projets, d'indignations, de rage, d'indifférence ... Beaucoup, la plupart, eurent froid, eurent faim, mais certains mangèrent bien, passèrent des vacances, poursuivirent leurs « dîners en ville ». La société ne s'est pas endormie pendant quatre ans. Mais quelles traces laissent dans l'histoire les émotions, les élans, les opinions quand la presse est censurée, l'expression libre traquée, quand la méfiance est reine ? Et quelles distorsions des réalités subissent les souvenirs construits quand la fin de l'histoire est connue, quand on a rejoint le camp des vainqueurs ? Deux témoins exceptionnels nous rapportent de cette période des analyses insoupçonnables, incontournables. Paul Struye, avocat de cassation, journaliste, grand bourgeois catholique, fondateur de La Libre Belgique clandestine en 1940, introduit dans tous les cercles du pouvoir, politique, économique, judiciaire, a établi tous les six mois une synthèse des courants qu'il a perçus dans l'opinion publique. Il décrit les gens qu'il rencontre et n'épargne personne, surtout pas ceux de sa classe, quand il dresse le tableau des accommodements avec les idées d'« Ordre nouveau ». A travers son enquête, nous suivons toute l'évolution d'une opinion qui a très fortement varié, dans tous les domaines, notamment à propos du Roi, au cours de la guerre. Seul le monde ouvrier échappait à sa loupe. Or, une exceptionnelle enquête menée dans quelques milliers de foyers ouvriers de la grande industrie entre 1941 et 1944 par le fondateur en Belgique des sondages et enquêtes sociologiques, le professeur Guillaume Jacquemyns de l'ULB, nous livre avec la précision du scientifique l'évolution des conditions de vie de ces travailleurs. Mais le chercheur ne s'est pas arrêté aux données quantifiables : il a noté l'évolution des mentalités, des rapports hommes/femmes, des aspirations, des rêves et des colères. Publiés en 1945, ces deux ouvrages particulièrement passionnants, qui constituent encore la base de tous les travaux sur la période, étaient devenus introuvables.

## **Les chasseurs ardennais. Debut sur la frontière, fidèles et courageux**

**Jean-Claude Delhez**

Éditions Weyrich

264 pages – 32,00 €



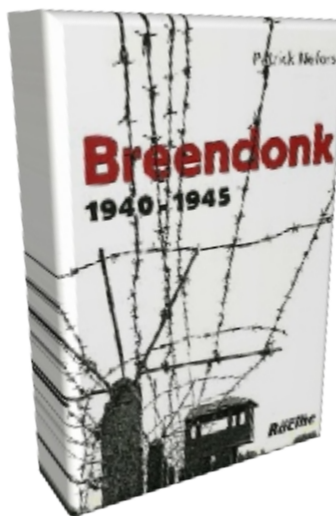
Ils ont sauvé l'honneur de l'armée belge en 1940. Dans une débâcle sans précédent devant l'invasion allemande, les Chasseurs ardennais ont tenu. Ils ont résisté aux divisions blindées à Bodange et Chabrehez, ils ont souffert sous les bombes à Namur, ils ont protégé la retraite de l'armée sur la Dendre et sur l'Escaut, ils ont livré l'ultime bataille de la Lys, défendant pied à pied Deinze, Gottem et Vinkt.

Et pourtant, ces Chasseurs ardennais avaient été créés par le ministre Devèze, dans les années trente, pour une tout autre mission : défendre la province de Luxembourg. La Belgique en a décidé différemment en 1940, laissant les blindés allemands traverser l'Ardenne pour percer à Sedan et emporter les Alliés dans la défaite. Il ne restera plus aux Chasseurs qu'à lutter pour l'honneur, abandonnés en plein combat par des divisions flamandes à qui l'extrême-droite avait commandé de mettre bas les armes.

## **Breendonck 1940-1945 de Patrick Nefors**

Racine Lannoo éditeur

365 pages



Le fort de Breendonck, « Auffanglager » de la SS pendant la seconde occupation allemande de la Belgique, est entré dans l'histoire comme l'« enfer de Breendonck ». Il n'a jusqu'à présent jamais fait l'objet d'une étude historique scientifique approfondie. Breendonck de Patrick Nefors comble ce vide important dans l'historiographie belge. L'histoire du Fort depuis sa création en 1906, la vie des prisonniers durant la période 1940-1944, depuis leur entrée

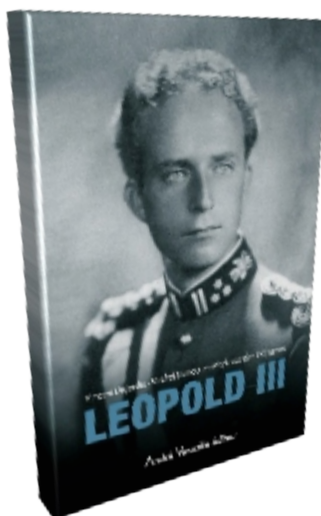
au Fort jusqu'au moment où ils le quittent, morts ou vivants, des sujets comme la faim, le travail, l'hygiène, la violence ou la mort, sont analysés avec minutie dans cet ouvrage. Qui sont les « bourreaux », ces Allemands et ces Flamands qui ont maltraité, torturé et tué les victimes du nazisme ? En une vingtaine de portraits, on découvre les détenus de Breendonck : au début, de nombreux juifs, et à partir de 1941-1942 de plus en plus de résistants, parmi lesquels de grands chefs de mouvements de résistance ou de réseaux de renseignements, comme Grippa, Bauduin, Van Praag, Louette ...

## **Léopold III**

**de Michel Dumoulin**

André Versaille éditeur

400 pages – 19,90 €



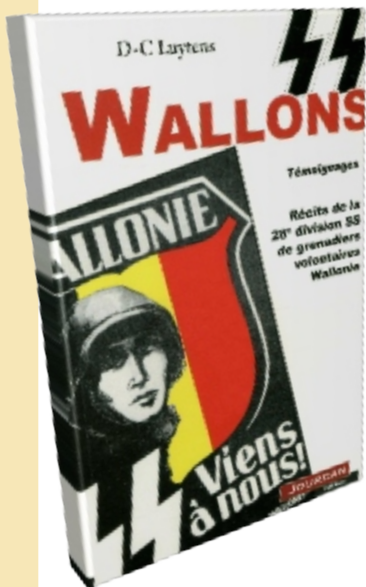
Synthèse fondamentale sur Léopold III, cette biographie retrace l'ensemble de la vie du plus controversé des rois des Belges. Le but de cet ouvrage n'est cependant pas d'enflammer une nouvelle fois les esprits. En replaçant le personnage dans un large contexte historique, les auteurs ont souhaité contribuer, de façon nuancée, à l'étude d'une période troublée de notre passé. Le règne de Léopold III a beau avoir été le plus court de notre dynastie, la polémique qui s'est développée à l'époque n'a pas d'équivalent dans notre his-

toire. Cet ouvrage de référence, destiné au grand public, a été établi sur la base d'archives très diversifiées et souvent inédites, et rédigé par des historiens belges, aussi bien francophones que néerlandophones.

## SS Wallons : Récits de la 28<sup>ème</sup> division SS de grenadiers volontaires Wallonie de Daniel-Charles Luytens

Éditions Jourdan

448 pages – 18,90 €



Le témoignage de ceux qui, en Wallonie, partirent se battre contre le communisme sur le front de l'Est. En ne cherchant ni à condamner, ni à excuser ou à dédouaner ; ce livre nous replonge dans ce qu'était l'ambiance du « temps » et l'état d'esprit de ceux qui en Belgique, comme de nombreux autres pays, partirent combattre sous l'uniforme SS.

À travers des témoignages et des interviews qui vont de Degrelle au plus simple des SS

« wallon », le livre passe en revue les motivations, les idéaux, les symboles, les combats, mais aussi les plaidoyers au retour devant les tribunaux, les procès et les emprisonnements.

## SS Flamands : L'Histoire de la 27<sup>ème</sup> division SS de grenadiers volontaires Langemarck

de Jonathan Trigg

Éditions Jourdan

320 pages – 23,90 €



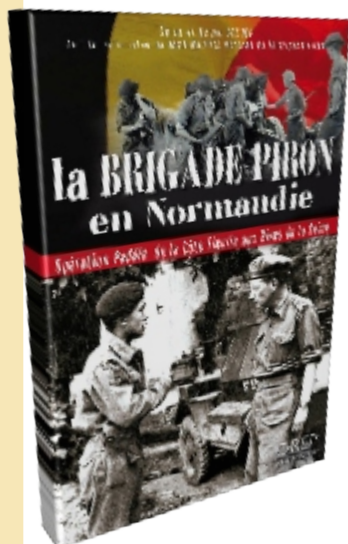
Pendant la guerre 1940-1945, 23.000 Flamands s'engagèrent dans la SS. 11.000 Wallons choisirent également de porter l'uniforme des troupes d'Himmler. Cette différence s'explique par la volonté des dirigeants des formations nationalistes flamandes de l'époque, VNV, Dinaso et De Vlag, de persuader un maximum de jeunes gens de s'enrôler aux côtés des Allemands, dans l'espoir que les occupants reconnaissants accorderaient à la Flandre une autonomie plus grande, voire l'indépendance. Le communautaire, qui

s'exprimait déjà en 1917, quand le Raad van Vlaanderen proclama l'indépendance unilatérale de la Flandre, n'est jamais absent des grands événements en Belgique. Les partis nationalistes en furent pour leurs frais : les Allemands considéraient les territoires occupés comme des vaches à lait, et rien d'autre. Parmi ces 23.000 hommes, la majorité fut contrainte à s'enrôler après le Débarquement du 6 juin 1944, après la fuite précipitée en Allemagne de tous ceux qui avaient collaboré de façon trop ostentatoire avec les nazis, et principalement les membres des nombreuses formations paramilitaires qui fleurirent dans le pays. Pendant les années qui précédèrent, le noyau des volontaires flamands qui combattirent en même temps dans diverses unités de la Wehrmacht et de la SS ne dépassa pas les 6.000 hommes. C'est l'histoire de ceux-ci, de la Légion SS Flandre jusqu'à la 27<sup>ème</sup> Division SS de grenadiers volontaires « Langemarck » que l'auteur raconte. Jonathan Trigg, ancien militaire et spécialiste des formations de volontaires pendant la dernière guerre, constate que les Flamands combattirent courageusement, gagnant une réputation méritée de bravoure et de solidité au combat. 5000 devaient mourir au front. Il conclut qu'il fut dommage que tant de qualités aient été mises au service d'une si triste cause. L'histoire de ces jeunes hommes partis parfois combattre au nom d'une croisade antibolchevique, mais le plus souvent au nom du nationalisme flamand ...

## La Brigade Piron en Normandie de Serge et Henny Sochon

OREP Éditions

96 pages – 12,00 €



6 juin 1944 ! Ce jour-là, la Normandie est le théâtre de la plus formidable opération aéroportée, navale et aérienne de tous les temps, avec pour objectif la Libération de la France, de l'Europe, occupées depuis quatre ans par

l'Allemagne nazie. Sur le rivage, cinq têtes de pont sont reliées les jours suivants. De mi-juin au 20 août, la bataille de Normandie permet la libération de la plus grande partie de la province. Cependant, une large zone, la Côte Fleurie, entre l'Orne et l'estuaire de la Seine, est toujours occupée. Le 17 août, les Alliés lancent l'opération Paddle dont l'objectif est la libération de cette zone. Cette opération est assignée à la brigade belge libre ou encore « brigade Piron », du nom de son chef, le lieutenant-colonel Jean Piron. La brigade est placée sous le commandement du major-général Richard N. Gale, le commandant la 6<sup>e</sup> division aéroportée britannique. Forte de ses 2 300 hommes et de ses 500 véhicules, la brigade Piron est constituée de trois compagnies indépendantes, alliant mobilité et puissance de feu. Entre le 17 et le 31 août, la brigade va opérer le long de la route côtière, de Ranville à Honfleur,

avec ses unités motorisées, et sur la route Troarn-Pont-l'Évêque avec l'escadron blindé ; puis l'ensemble de la brigade passe la Seine, entre La Meilleraye et Rouen. Destinée à délivrer Le Havre, elle est finalement appelée pour remonter en Belgique ... et libérer Bruxelles. C'est cette odyssee, marquée de durs combats face à un ennemi qui a conservé toute sa pugnacité, que proposent de retracer les auteurs. L'ouvrage présente un rappel de l'histoire de la brigade, depuis sa création en Angleterre en juillet 1940, et le récit de la campagne de Normandie. Des annexes sont réservées à un moment de mémoire, à la commémoration de la libération de Bruxelles et à un parcours du souvenir, d'Arromanches aux rives de la Seine. L'ouvrage est illustré de nombreuses photographies et documents.

---

## Souvenirs et Solitude de Jean Zay

Éditions Belin

512 pages – 9,40 €

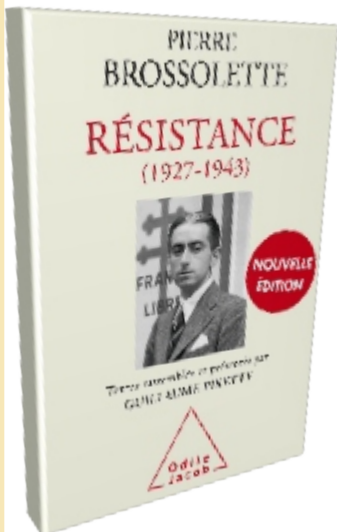


Jean Zay (1904-1944), jeune ministre de l'Éducation nationale et des Beaux arts du Front populaire, fut constamment attaqué par l'extrême droite comme républicain, juif, protestant, franc-maçon et désigné comme l'homme à abattre. En octobre 1940 il est condamné à la déportation par le tribunal de Clermont-Ferrand aux ordres de Vichy, emprisonné à Riom, jusqu'au jour où le 20 juin 1944 des miliciens le font sortir de prison pour aller le massacrer dans un bois. Dans sa cellule, pendant trois ans, Jean Zay

a écrit au jour le jour, le journal de sa captivité. Au-delà de la chronique de la vie quotidienne d'un prisonnier, c'est un regard porté sur la vie politique du moment, et une réflexion hautement politique de l'auteur sur son action passée et sur la situation de la France à l'époque. C'est un livre exceptionnel, à l'image de son auteur : à la fois homme politique, résistant, écrivain et penseur d'une immense culture.

**Résistance, 1927-1943**  
**de Pierre Brossolette (textes**  
**rassemblés par Guillaume Pi-**  
**ketty)**

Éditions Odile Jacob  
204 pages – 21,90 €



Intellectuel engagé puis journaliste, pionnier de la résistance intérieure devenu l'un des principaux artisans de l'unification de l'armée des ombres sous l'autorité gaulienne, Pierre Brossolette vécut passionnément avant de mourir tragiquement en 1944.

Homme de plume autant que du verbe, mû par des idées anticonformistes et par un puissant désir de rénovation, il a légué plus de mille articles, chroniques radiophoniques, rapports ou discours. Vingt-six de ses textes parmi les plus évocateurs sont présentés dans ce recueil - dont la fameuse apologie aux « soutiers de la gloire » ou la lettre courageuse du 2 novembre 1942 au général de Gaulle. Écrits à des moments clés de la vie de Brossolette ou en écho à des débats cruciaux, ils plongent au cœur des défis auxquels les Français, l'Europe et le monde furent confrontés durant l'entre-deux-guerres puis les années noires.

Cette seconde édition est enrichie d'une nouvelle présentation de Pierre Brossolette par Guillaume Piketty. Elle éclaire les raisons d'un destin posthume contrasté avant la période de reconnaissance et les honneurs au Panthéon.

**Portrait de résistants**  
**de Jeanne-Marie Martin**

Éditions J'ai Lu – Libro Document  
96 pages – 3,00 €



Hommes, femmes, journalistes, chercheurs, ouvriers, fonctionnaires, français, étrangers : ils ont été le bras armé de la Résistance intérieure et l'honneur de la nation. Ils s'appelaient Germaine Tillon, Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Jean Zay, Joseph Kessel, Missak Manouchian, Charlotte Delbo-Dudach, Jean Moulin, Gilbert Renault, Edmond Michélet. Plongés dans l'une des périodes les plus troubles de l'histoire de France, chacun d'entre eux est devenu, par conviction, par des choix répétés, par

fidélité à ses valeurs, l'incarnation du courage. A travers cet ouvrage vous pourrez découvrir le portrait de ces dix figures de la Résistance, enrichis de leurs textes, lettres ou discours, les plus emblématiques. Un ouvrage à placer dans toutes les mains, en particulier les moins chevronnées : petit et très peu onéreux les portraits présentés ont l'avantage d'être court et très bien écrits, ce qui ne peut qu'intéresser les débutants en particulier.



## La conférence de la honte.

Évian, juillet 1938

de Raphaël Delpard

Éditions Michalon

249 pages – 19,00 €



En 1938, alors que les Juifs essaient de quitter l'enfer germanique – discriminés dans leur vie matérielle, sociale et spirituelle, broyés par des mesures répressives de plus en plus nombreuses – les pays du monde entier refusent de leur ouvrir leur porte. Devant la gravité de la situation, le président américain Franklin Roosevelt, pressé par des associations chrétiennes et juives, finit par proposer la tenue d'une conférence internationale dont l'objectif sera de pousser chaque pays à accueillir un nombre substantiel d'émigrants. Vingt-neuf représentants de pays se retrouvent à Évian-les-Bains du 6 au 15 juillet 1938, et chaque délégué trouvera des prétextes odieux pour expliquer son impossibilité à recevoir une population en errance et soumise à un grand danger. Les conséquences sont terribles. Parce qu'ils refusèrent de sauver six cent mille vies, dont des enfants,

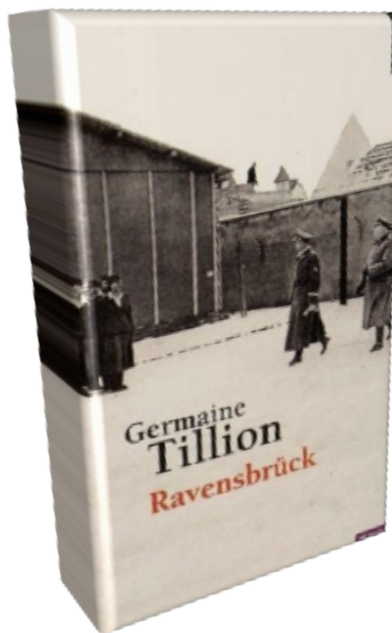
les délégués de la conférence d'Évian découvrirent, en 1945, que six millions d'êtres humains avaient été exterminés dans des fours crématoires installés au cœur de l'Europe. Un document édifiant sur un fait méconnu, qui démontre la lâcheté et l'hypocrisie des dirigeants politiques, incapables d'une décision salvatrice autre que politique.

## Ravensbrück

de Germaine Tillion

Éditions Points

517 pages – 11,80 €



Résistante dès juin 1940, Germaine Tillion (1907-2008) est arrêtée en 1942 et déportée à Ravensbrück de 1943 à 1945. Directrice d'études à l'EHESS, elle a publié des ouvrages d'ethnologie et d'histoire. Elle est également l'auteur d'une "opérette-revue" rédigée à Ravensbrück, *Le Verfügbar aux enfers* (Points, 2007). Dans cette troisième et dernière version de son ouvrage sur Ravensbrück, Germaine Tillion essaie de combiner, selon ses propres mots, « la grande lumière blanche de l'enquête

historique, qui illumine de toutes parts les reliefs et les couleurs, avec l'obscur rayon de l'expérience qui traverse les épaisseurs de la matière. Non pas la seule raison, non pas la passion seule, mais l'une et l'autre ensemble, unissant leurs insuffisantes clartés pour explorer ce gouffre inconnu, le malheur des autres ». Cette édition est enrichie d'enquêtes sur les exterminations par le gaz, menées par Anise Postel-Vinay pour Ravensbrück et par Serge Choumoff pour Hartheim, Gusen et Mauthausen.

### KZ Dora

de Robin Walter

Éditions Des ronds dans l'O

241 pages – 24,00 €



KZ Dora était un camp de concentration basé en Allemagne, destiné à la fabrication d'armes secrètes, les missiles V1 et V2, en fonctionnement de 1943 à 1945. Cinq personnages voient leur destin se croiser au camp de concentration de Dora : Paul, élève officier français,

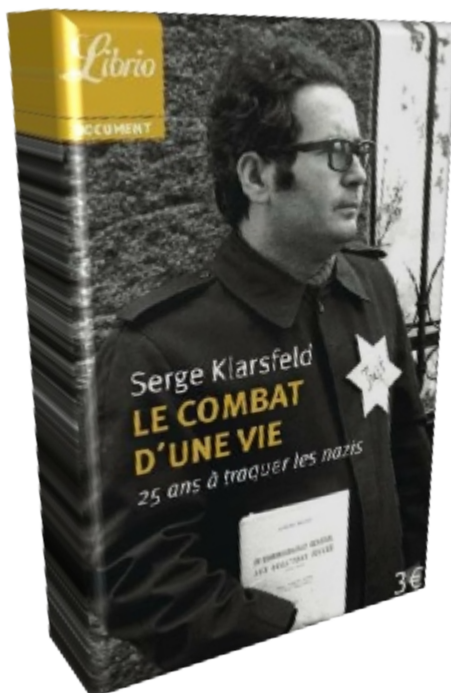
Émile, jeune résistant insouciant, Hans, SS issu des jeunesses hitlériennes, Bastian, officier SS d'expérience et Michael, ambitieux scientifique allemande travaillant sur les missiles V1 et V2, armes secrètes d'Hitler. L'histoire emmène aussi le lecteur dans le terrible camp d'Ellrich, un sous-camp de Dora, nous montre les premiers tirs réussis des missiles V2 sur la région parisienne et nous dévoile comment les 2 déportés tentent de survivre, chacun à leur manière, chacun avec leurs armes, la ruse ou la chance. Inspiré par l'histoire vraie de Pierre Walter, prisonnier à Dora de 1943 à 1945, son petit fils Robin nous livre ici son excellente bande dessinée regroupée aujourd'hui en un seul volume, mais aussi la totalité des textes de son grand-père *"Notes sur mes années d'internement et de déportation"*, que ce dernier a écrits à l'été 1945 et qui ont été pour lui le point de départ de son intérêt pour cette histoire. Une lecture importante pour comprendre ce que l'univers des camps à pu être ...

### Le combat d'une vie

de Serge Klarsfeld

Éditions J'ai Lu – Libro Document

80 pages – 3,00 €



Serge Klarsfeld et sa femme Beate ont entrepris depuis plusieurs décennies une tâche colossale en se lançant à la poursuite des nazis à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Presque chacun à en tête les reportages les montrant dans leur chasse aux criminels de guerre nazis afin que ceux-ci soient retrouvés et punis. Ils ont véritablement mené une entreprise monumentale, aventureuse et semée d'embûches, de la gifle de Beate au chancelier Kiesinger à l'enlèvement avorté de Klaus Barbie. A travers ce petit ouvrage

biographique, c'est toute une vie faite d'enquête, d'échecs, de succès que le lecteur peut découvrir, sans avoir à passer par une œuvre qui serait trop volumineuse. C'est tout l'avantage de ce livre que les débutants comme les lecteurs les plus chevronnés trouveront plaisir à lire et ainsi découvrir le témoignage exemplaire d'un acteur majeur de la traque des criminels nazis et de son combat pour la justice et le devoir de mémoire.

## Trois jours en mai de Pierre Stéphany

Ixelles éditions

351 pages – 23,90 €



On l'ignore souvent mais la capitulation du III<sup>e</sup> Reich se fit à Reims, au numéro 10 de la rue Jolicœur, devenue aujourd'hui rue Franklin Roosevelt, dans la nuit du 6 au 7 mai 1945. Commençaient alors trois jours où la paix allait enfin éclore. Le 7 mai l'accord sur la reddition des troupes allemandes était signé, mettant fin aux hostilités sur le vieux continent. Le 8 mai cette grande nouvelle était annoncée de part le monde et le cessez-le-feu était décrété à 23 heures. Le 9 mai est cependant la seule date retenue par l'ancienne Union soviétique, encore aujourd'hui, puisqu'elle voulut avoir à Berlin un second engagement de reddition plus conforme à ses vœux, donnant plus de grandeur à cet acte devant clore leur grande guerre patriotique. Ce sont ces trois jours en mai que Pierre Stéphany a tenté de retracer, mais également les semaines qui ont précédé cette capitulation, chez les Alliés, chez les Soviétiques, mais aussi chez les Allemands à Berlin.

Le lecteur pourra ainsi y redécouvrir les événements les plus marquants qui ont conduit à cette reddition, mais aussi et surtout le retour des prisonniers de guerre, les conditions de vie dans les pays libérés, l'ouverture des camps, les suites de la guerre, en un mot les conséquences de ce que l'effondrement du Reich allait entraîner pour la vie de millions d'hommes ayant pu survivre jusqu'ici et qui allaient connaître enfin la paix. Cet ouvrage s'enrichit par ailleurs d'anecdotes et de récits sur la vie quotidienne des habitants qui permettent de mieux saisir le soulagement que représenta vraiment la fin de la guerre en Europe en 1945. Les lecteurs amateurs pourront particulièrement y trouver un grand intérêt pour mieux saisir la fin du conflit le plus meurtrier de l'histoire.

## Les cent derniers jours d'Hitler

de Jean Lopez

Éditions Perrin

277 pages – 24,90 €



Les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale en Europe sont les plus sanglants et les plus destructeurs de tout le conflit. Chaque jour, en moyenne, 30 000 êtres humains perdent la vie. De cette orgie de mort, Hitler est le grand responsable. Diminué par la maladie, traqué, contesté ou haï par son peuple même, réduit à vivre sous les bombes dans un trou humide, il continue néanmoins à alimenter le brasier. Pour comprendre ce cataclysme, Jean Lopez livre la chronique des derniers jours de la vie du Führer, de son retour à Berlin à la mi-janvier 1945 à son suicide en avril de la même année. Ce sont ses déplacements, ses proclamations, ses actes de gouvernement et de commandement militaire, sa vie quotidienne et ses humeurs qui sont racontés grâce aux témoignages de ceux qui l'entourent jusqu'à la fin : les Goebbels, bien sûr, mais aussi son chauffeur, son garde du corps, son médecin ... Cette chronique est aussi celle des événements militaires, absolument indispensable tant la résistance de la Wehrmacht aux offensives des Alliés détermine directement le temps qu'il reste à vivre au Troisième Reich et à son maître. Elle est enfin politique et permet d'appréhender l'action des organisations criminelles que sont le parti nazi, la SS, la Gestapo et la Jeunesse hitlérienne comme de comprendre le poids des quatre plus puissants hommes du Troisième Reich après Hitler : Himmler, Goebbels, Bormann et Speer. Plus de cent photos accompagnent le récit. Elles donnent à voir la réalité de l'effondrement de l'un des régimes les plus ahurissants du XX<sup>e</sup> siècle. Texte et images répondent à la question centrale de ce livre sans équivalent : à quels desseins obéit la volonté du Führer de ne jamais capituler, de résister jusqu'à la mort, en entraînant ses 80 millions de sujets dans l'apocalypse ?

### Les maîtres de l'air

de Donald Miller

Éditions Michel Lafon

700 pages – 22,50 €



1942, l'Angleterre est seule contre l'Allemagne nazie. De jeunes Américains de tous milieux et de toutes origines, noirs ou blancs (étudiants de Harvard, paysans ou futures personnalités telles que Jimmy Stewart et Clark Gable), vont prêter main-forte aux Alliés pour vivre la grande aventure et traverser l'Atlantique à bord de leur avion. Souvent au péril de leur vie. La Seconde Guerre mondiale aurait-elle pu être gagnée sans l'aide de cette 8<sup>e</sup> Air Force ? Pas sûr. Car ces aviateurs qui sont arrivés aux portes de l'Allemagne nazie avant même les forces alliées ont usé de stratégies et de méthodes innovantes grâce auxquelles l'ennemi a pu être déstabilisé puis paralysé ... Quand les Britanniques attaquaient la nuit, eux bombardaient en plein jour, détruisant au passage chemins de fer, raffineries de pétrole, gares de triage, usines ... Mais la victoire a un prix, et cette unité a payé très cher sa contribution à la campagne alliée : 26 000 tués – plus que dans la marine américaine –, 10 561 avions perdus, 14 000 blessés et 33 000 prisonniers de guerre. S'appuyant à la fois sur des témoignages, des journaux intimes et des documents officiels, Miller retrace l'épopée de cette unité aérienne et nous plonge dans l'intimité de ses jeunes aviateurs, mettant l'accent sur leur courage face au danger et à la peur. Dans ce livre qui se lit comme un roman, l'auteur dresse un portrait touchant de ces héros de guerre, qui fut la plus meurtrière du XX<sup>e</sup> siècle.

# Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

**Prolongez votre lecture**

**avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum**  
**Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous**



*Vous souhaitez*  
**Participer à**  
**Histomag ?**

*Contactez la Rédaction :*  
***histomag@39-45.org***



*Vous souhaitez*  
**Commenter**  
**Histomag ?**

*Rendez-vous ici :*  
***courrierhistomag.39-45.org***